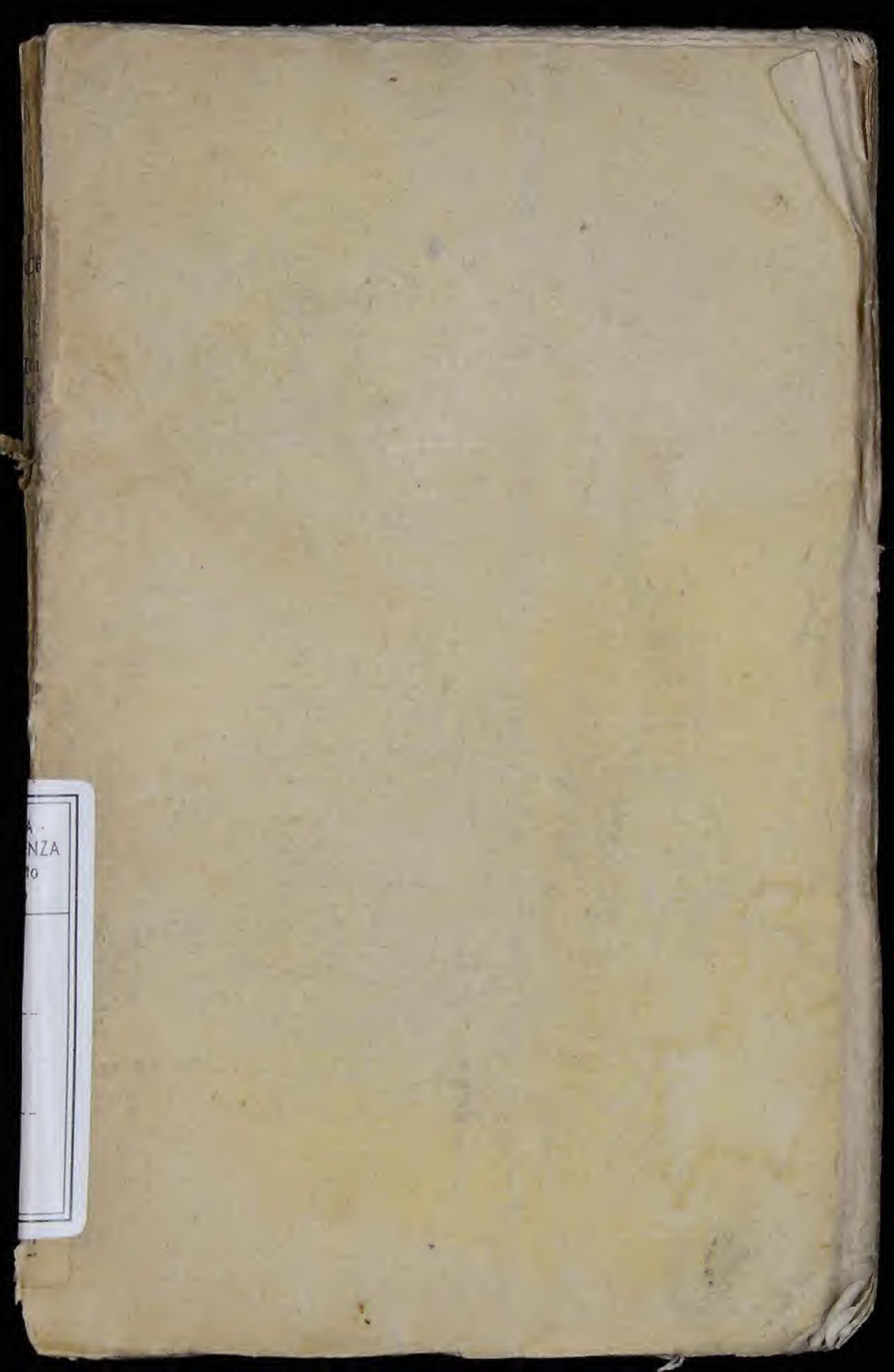


DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.

LETT. ÉGL. — FAI.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE

DANS LEQUEL SONT RÉUNIS
LES QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPEDIE,
L'OPINION EN ALPHABET,
LES ARTICLES INSÉRÉS DANS L'ENCYCLOPÉDIE,
ET PLUSIEURS DESTINÉS POUR LE DICTIONNAIRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

PAR VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
M. DCCCIX.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

SUITE DE LA LETTRE E.

ÉGLOGUE.

Il semble qu'on ne doive rien ajouter à ce que M. le chevalier de Jaucour et M. Marmontel ont dit de l'églogue dans le Dictionnaire encyclopédique; il faut, apres les avoir lus, lire Théocrite et Virgile, et ne point faire d'églogues. Elles n'ont été jusqu'à présent parmi nous que des madrigaux amoureux, qui auraient beaucoup mieux convenu aux filles d'honneur de la reine-mère qu'à des bergers.

L'ingénieux Fontenelle, aussi galant que philosophe, qui n'aimait pas les anciens, donne le plus de ridicule qu'il peut au tendre Théocrite, le maître de Virgile; il lui reproche une églogue qui est entièrement dans le goût rustique; mais il ne tenait qu'à lui de donner de justes éloges à d'autres églogues qui respirent la passion la plus naïve, exprimée avec toute l'élégance et la molle douceur convenables aux sujets.

Il y en a de comparables à la belle ode de Sapho traduite dans toutes les langues. Que ne nous donnait-il une idée de la pharmaceutrée imitée par

Virgile, et non égalée peut-être? on ne pourrait pas en juger par ce morceau que je vais rapporter; mais c'est une esquisse qui fera connaître la beauté du tableau à ceux dont le goût démêle la force de l'original dans la faiblesse même de la copie.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour:
Comme en mon sein les frissons et la flamme
Se succédaient, me perdaient tour à tour;
Quels doux transports égarèrent mon ame;
Comment mes yeux cherchaient en vain le jour;
Comme j'aimais, et sans songer à plaire!
Je ne pouvais ni parler ni me taire.....
Reine des nuits, dis quel fut mon amour.

Mon amant vint. O momens délectables!
Il prit mes mains, tu le sais, tu le vis,
Tu fus témoins de ses sermens coupables,
De ses baisers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, passez-vous sans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée.
Reine des cieux, dis quel fut mon amour.

Ce n'est là qu'un échantillon de ce Théocrite dont Fontenelle fesait si peu de cas. Les Anglais, qui nous ont donné des traductions en vers de tous les poëtes anciens, en ont aussi une de Théocrite; elle est de M. Fawkes: toutes les graces de l'original s'y retrouvent. Il ne faut pas omettre qu'elle est en vers rimés ainsi que les traductions anglaises de Virgile et d'Homère. Les vers blancs, dans tout ce qui n'est pas tragédie, ne sont, comme dit Pope, que le partage de ceux qui ne peuvent pas rimer.

Je ne sais si, après avoir parlé des églogues qui enchantèrent la Grèce et Rome, il sera bien convenable de citer une églogue allemande; et sur-tout une églogue dont l'amour n'est pas le principal sujet; elle fut écrite dans une ville qui venait de passer sous une domination étrangère.

ÉGLOGUE ALLEMANDE.

HERNAND, DERNIN.

DERNIN.

Consolons-nous, Hernand, l'astre de la nature
Va de nos aquilons temperer la froidure;
Le zéphyr à nos champs promet quelques beaux jours.
Nous chanterons aussi nos vins et nos amours:
Nous n'égalerons point la Grèce et l'Ausonie;
Nous sommes sans printemps, sans fleurs, et sans génie;
Nos voix n'ont jamais eu ces sons harmonieux
Qu'aux pasteurs de Sicile ont accordés les dieux.
Ne pouvons-nous jamais, en lisant leurs ouvrages,
Surmonter l'âpreté de nos climats sauvages,
Vers ces côteaux du Rhin que nos soins assidus
Ont forcés à s'orner des trésors de Bacchus?
Forçons le dieu des vers exilé de la Grèce,
A venir de nos champs adoucir la rudesse.
Nous connaissons l'amour, nous connaîtrons les vers.
Orphée était de Thrace; il brava les hivers;
Il aimait; c'est assez: Vénus monta sa lyre.
Il polit son pays; il eut un doux empire
Sur des cœurs étonnés de céder à ses lois.

HERNAND.

On dit qu'il amollit les tigres de ses bois.
Humaniserons-nous les loups qui nous déchirent?
Depuis qu'aux étrangers les destins nous soumirent,

Depuis que l'esclavage affaissa nos esprits,
Nos chants furent changés en de lugubres cris.
D'un commis odieux l'insolence affamée
Vient ravir la moisson que nous avons semée,
Vient décimer nos fruits, notre lait, nos troupeaux;
C'est pour lui que ma main couronna ces coteaux
Des pampres consolans de l'amant d'Ariane.
Si nous osons nous plaindre, un traitant nous condamne;
Nous craignons de gémir, nous dévorons nos pleurs.
Ah! dans la pauvreté, dans l'excès des douleurs,
Le moyen d'imiter Théocrite et Virgile!
Il faut pour un cœur tendre un esprit plus tranquille.
Le rossignol tremblant dans son obscur séjour
N'élève point sa voix sous le bec du vautour.
Fuyons, mon cher Dernin, ces malheureuses rives.
Portons nos chalumeaux et nos lyres plaintives
Aux bords de l'Adigo, loin des yeux des tyrans.

Et le reste.

ÉLÉGANCE.

Ce mot, selon quelques uns, vient d'*electus*, choisi. On ne voit pas qu'aucun autre mot latin puisse être son étymologie : en effet, il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'élegance est un résultat de la justesse et de l'agrément.

On emploie ce mot dans la sculpture et dans la peinture. On opposait *elegans signum* à *signum rigens;* une figure proportionnée, dont les contours arrondis étaient exprimés avec mollesse, à une figure trop roide et mal terminée.

La sévérité des anciens Romains donna à ce mot,

elegantia, un sens odieux. Ils regardaient l'élégance en tout genre comme une *afféterie*, comme une politesse recherchée, indigne de la gravité des premiers temps : *Vitii, non laudis fuit*, dit Aulu-Gelle. Ils appelaient *un homme élégant* à-peu-près ce que nous appelons aujourd'hui petit-maître, *bellus homuncio*, et ce que les Anglais appellent *un beau*; mais vers le temps de Cicéron, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politesse, *elegans* était toujours une louange. Cicéron se sert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un discours poli ; on disait même alors *un repas élégant*; ce qui ne se dirait guère parmi nous.

Ce terme est consacré en français, comme chez les anciens Romains, à la sculpture, à la peinture, à l'éloquence, et principalement à la poésie. Il ne signifie pas, en peinture et en sculpture, précisément la même chose que *grace*.

Ce terme *grace* se dit particulièrement du visage, et on ne dit pas *un visage élégant*, comme *des contours élégans*: la raison en est que la grace a toujours quelque chose d'animé, et c'est dans le visage que paraît l'ame ; ainsi on ne dit pas *une démarche élégante*, parceque la démarche est animée.

L'élégance d'un discours n'est pas l'éloquence, c'en est une partie ; ce n'est pas la seule harmonie, le seul nombre, c'est la clarté, le nombre et le choix des paroles.

Il y a des langues en Europe dans lesquelles rien n'est si rare qu'un discours élégant ; des terminaisons rudes, des consonnes fréquentes, des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une

même phrase, offensent l'oreille même des naturels du pays.

Un discours peut être élégant sans être un bon discours, l'élégance n'étant en effet que le mérite des paroles; mais un discours ne peut être absolument bon sans être élégant.

L'élégance est encore plus nécessaire à la poésie que l'éloquence, parcequ'elle est une partie de cette harmonie si nécessaire aux vers.

Un orateur peut convaincre, émouvoir même sans élégance, sans pureté, sans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet s'il n'est élégant: c'est un des principaux mérites de Virgile. Horace est bien moins élégant dans ses satires, dans ses épitres; aussi est-il moins poëte, *sermoni propior.*

Le grand point dans la poésie et dans l'art oratoire, c'est que l'élégance ne fasse jamais tort à la force; et le poëte, en cela, comme dans tout le reste, a de plus grandes difficultés à surmonter que l'orateur; car l'harmonie étant la base de son art, il ne doit pas se permettre un concours de syllabes rudes, il faut même quelquefois sacrifier un peu de la pensée à l'élégance de l'expression; c'est une gène que l'orateur n'éprouve jamais.

Il est à remarquer que, si l'élégance a toujours l'air facile, tout ce qui est facile et naturel n'est cependant pas élégant. Il n'y a rien de si facile, de si naturel que

La cigale ayant chanté
Tout l'été:

Et

Maître corbeau sur un arbre perché.

Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'élégance? C'est que cette naïveté est dépourvue de mots choisis et d'harmonie.

Amans heureux, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines:

et cent autres traits ont, avec d'autres mérites, celui de l'élégance.

On dit rarement d'une comédie qu'elle est écrite élégamment. La naïveté et la rapidité d'un dialogue familier excluent ce mérite propre à toute autre poésie.

L'élégance semblerait faire tort au comique: on ne rit point d'une chose élégamment dite; cependant la plupart des vers de l'Amphitryon de Molière, excepté ceux de pure plaisanterie, sont élégans. Le mélange des dieux et des hommes dans cette pièce unique en son genre, et les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en sont peut-être la cause.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parceque le madrigal tient quelque chose des stances, et que l'épigramme tient du comique; l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat, et l'autre un ridicule.

Dans le sublime, il ne faut pas que l'élégance se remarque; elle l'affaiblirait. Si on avait loué l'élégance du Jupiter-Olympien de Phidias, c'eût été en faire une satire. L'élégance de la Vénus de Praxitèles pouvait être remarquée.

ÉLIE ET ÉNOCH.

Élie et Enoch sont deux personnages bien importans dans l'antiquité. Ils sont tous deux les seuls qui n'aient point goûté de la mort, et qui aient été transportés hors du monde. Un très savant homme a prétendu que ce sont des personnages allégoriques. Le père et la mère d'Élie sont inconnus. Il croit que son pays Galaad ne veut dire autre chose que la circulation des temps; on le fait venir de *Galgala*, qui signifie *révolution*. Mais le nom du village de Galgala signifiait-il quelque chose?

Le mot d'Élie a un rapport sensible avec celui d'Élios, le Soleil. L'holocauste offert par Élie, et allumé par le feu du ciel, est une image de ce que peuvent les rayons du soleil réunis. La pluie qui tombe après de grandes chaleurs est encore une vérité physique.

Le char de feu, et les chevaux enflammés qui enlèvent Élie au ciel, sont une image frappante des quatre chevaux du soleil. Le retour d'Élie à la fin du monde semble s'accorder avec l'ancienne opinion que le soleil viendrait s'éteindre dans les eaux, au milieu de la destruction générale que les hommes attendaient: car presque toute l'antiquité fut longtemps persuadée que le monde serait bientôt détruit.

Nous n'adoptons point ces allégories; et nous nous en tenons à ce qui est rapporté dans l'ancien Testament.

Enoch est un personnage aussi singulier qu'Elie, à cela près que la Genèse nomme son père et son fils, et que la famille d'Elie est inconnue. Les Orientaux et les Occidentaux ont célébré cet Enoch.

La sainte Ecriture, qui est toujours notre guide infaillible, nous apprend qu'Enoch fut père de Mathusala ou Mathusalem, et qu'il ne véent sur la terre que trois cent soixante et cinq ans, ce qui a paru une vie bien courte pour un des premiers patriarches. Il est dit qu'il marcha avec Dieu, et qu'il ne parut plus, parceque Dieu l'enleva. « C'est ce « qui fait, dit dom Calmet, que les pères et le com-« mun des commentateurs assurent qu'Enoch est « encore en vie, que Dieu l'a transporté hors du « monde aussi bien qu'Elie, qu'ils viendront avant « le jugement dernier s'opposer à l'antechrist, qu E-« lie prêchera aux juifs, et Enoch aux gentils. «

S. Paul, dans son Épître aux Hébreux (qu'on lui a contestée), dit expressément, « c'est par la « foi qu'Enoch fut enlevé, afin qu'il ne vît point la « mort; et on ne le vit plus, parceque le Seigneur le « transporta. »

S. Justin, ou celui qui a pris son nom, dit qu'Enoch et Elie sont dans le paradis terrestre, et qu'ils y attendent le second avènement de Jésus-Christ.

S. Jérôme au contraire croit (1) qu'Enoch et Elie sont dans le ciel. C'est ce même Enoch, septième homme après Adam, qu'on prétend avoir écrit un livre cité par S. Jude. (2)

---

(1) Jérôme, commentaire sur Amos.

(2) Voyez APOCRYPHES.

Tertullien dit (1) que cet ouvrage fut conservé dans l'arche, et qu'Enoch en fit même une seconde copie après le déluge.

Voilà ce que la sainte Ecriture et les pères nous disent d'Enoch : mais les profanes de l'Orient en disent bien davantage. Ils croient en effet qu'il y a eu un Enoch, et qu'il fut le premier qui fit des esclaves à la guerre; ils l'appellent tantôt Enoch, tantôt Edris : ils disent que c'est lui qui donna des lois aux Egyptiens sous le nom de ce Thaut, appelé par les Grecs Hermès Trismégiste. On lui donne un fils nommé Sabi, auteur de la religion des Sabiens ou Sabéens.

Il y avait une ancienne tradition en Phrygie sur un certain Anach, dont on disait que les Hébreux avaient fait Enoch. Les Phrygiens tenaient cette tradition des Chaldéens ou Babyloniens, qui reconnaissaient aussi un Enoch ou Anach pour inventeur de l'astronomie.

On pleurait Enoch un jour de l'année en Phrygie, comme on pleurait Adoni ou Adonis chez les Phéniciens.

L'écrivain ingénieux et profond qui croit Elie un personnage purement allégorique, pense la même chose d'Enoch. Il croit qu'Enoch, Anach, Annoch, signifiait l'année ; que les Orientaux le pleuraient ainsi qu'Adonis, et qu'ils se réjouissaient au commencement de l'année nouvelle.

---

(1) Liv. I, *de cultu feminarum*, etc.

Que le Janus connu ensuite en Italie était l'ancien Anach ou Annoch de l'Asie.

Que non seulement Enoch signifiait autrefois chez tous ces peuples le commencement et la fin de l'an, mais le dernier jour de la semaine.

Que les noms d'Anne, de Jean, de Januarius, Janvier, ne sont venus que de cette source.

Il est difficile de pénétrer dans les profondeurs de l'histoire ancienne. Quand on y saisirait la vérité à tâtons, on ne serait jamais sûr de la tenir. Il faut absolument qu'un chrétien s'en tienne à l'Ecriture, quelque difficulté qu'on trouve à l'entendre.

ÉLOQUENCE.

(Cet article a paru dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il y a dans celui-ci des additions, et, ce qui vaut bien mieux, des retranchemens.)

L'ÉLOQUENCE est née avant les règles de la rhétorique, comme les langues se sont formées avant la grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts et dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide et de métaphore, sans qu'il y prenne garde : il anime tout, et fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme.

Un philosophe tres éclairé a remarqué que le

peuple même s'exprime par des figures, que rien n'est plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainsi, dans toutes les langues, le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'esprit est accablé, il se partage, il s'épuise, le sang se glace, la tête se renverse, on est enflé d'orgueil, enivré de vengeance: la nature se peint par-tout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air, un ton modeste avec ceux dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses juges et ses maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui se prépare à déployer les sentimens qui la pressent, sont les premiers maîtres de l'art.

C'est cette même nature qui inspire quelquefois des débuts vifs et animés; une forte passion, un danger pressant, appellent tout d'un coup l'imagination: ainsi un capitaine des premiers califes, voyant fuir les musulmans, s'écria: « Où courez-« vous? ce n'est pas là que sont les ennemis. »

On attribue ce même mot à plusieurs capitaines; on l'attribue à Cromwell. Les ames fortes se rencontrent beaucoup plus souvent que les beaux esprits.

Rasi, un capitaine musulman du temps même de Mahomet, voit les Arabes effrayés qui s'écrient que leur général Dérar est tué: « Qu'importe, dit-il, « que Dérar soit mort. Dieu est vivant et vous re-« garde, marchez. »

C'était un homme bien éloquent que ce matelot

anglais qui fit résoudre la guerre contre l'Espagne en 1740. « Quand les Espagnols m'ayant mutilé me « présentèrent la mort, je recommandai mon ame à « Dieu, et ma vengeance à ma patrie. »

La nature fait donc l'éloquence : et si on a dit que les poëtes naissent, et que les orateurs se forment, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les lois, le génie des juges et la méthode du temps : la nature seule n'est éloquente que par élans.

Les préceptes sont toujours venus après l'art. Tisias fut le premier qui recueillit les lois de l'éloquence, dont la nature donne les premières règles.

Platon dit ensuite, dans son Gorgias, qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poëtes, la voix et les gestes des plus grands acteurs.

Aristote fit voir après lui que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit de tous les arts : il creusa les sources de l'éloquence dans son livre de la *rhétorique;* il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, et qu'être éloquent c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres : le délibératif, le démonstratif, et le judiciaire. Dans le délibératif, il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent à prendre un parti sur la guerre et sur la paix, sur l'administration publique, etc.; dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre, ou de condamner, etc. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions et des mœurs, que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'éloquence. Enfin, il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes et nobles; il exige sur-tout la convenance et la bienséance.

Tous ces préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe et la politesse d'un Athénien; et en donnant les règles de l'éloquence, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grèce fut la seule contrée de la terre où l'on connût alors les lois de l'éloquence, parceque c'était la seule où la véritable éloquence existât.

L'art grossier était chez tous les hommes; des traits sublimes ont échappé par-tout à la nature dans tous les temps: mais remuer les esprits de toute une nation polie; plaire, convaincre, et toucher à-la-fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient presque tous esclaves: c'est un caractère de la servitude de tout exagérer; ainsi l'éloquence asiatique fut monstrueuse. L'Occident était barbare du temps d'Aristote.

L'*éloquence* véritable commença à se montrer dans Rome du temps des Gracques, et ne fut perfectionnée que du temps de Cicéron. Marc-Antoine l'orateur, Hortentius, Curion, César et plusieurs autres, furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la république, ainsi que celle d'Athènes. L'éloquence sublime n'appar-

tient, dit-on, qu'à la liberté; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons et des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, et aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'Orateur; il suit presque toute la méthode d'Aristote, et s'explique avec le style de Platon.

Il distingue le genre simple, le tempéré et le sublime.

Rollin a suivi cette division dans son Traité des études; et, ce que Cicéron ne dit pas, il prétend que « le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes « forêts des deux côtés; le simple, une table servie « proprement, dont tous les mets sont d'un goût « excellent, et dont on bannit tout raffinement; que « le sublime foudroie, et que c'est un fleuve impé- « tueux qui renverse tout ce qui lui résiste. »

Sans se mettre à cette *table*, sans suivre ce *foudre*, ce *fleuve* et cette *rivière*, tout homme de bon sens voit que l'*éloquence simple* est celle qui a des choses simples à exposer, et que la clarté et l'élégance sont tout ce qui lui convient.

Il n'est pas besoin d'avoir lu Aristote, Cicéron et Quintilien, pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen est ridicule: c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du dix-septième siècle; on disait avec emphase des choses triviales. On pourrait compiler des volumes de ces exemples, mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui voyant

que son adversaire parlait de la guerre de Troye et du Scamandre, l'interrompit en disant : *La cour observera que ma partie ne s'appelle pas* Scamandre, *mais* Michaut.

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts, traités dans une grande assemblée.

On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre ; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthènes et de Cicéron semble avoir dicté plusieurs traits de ces discours ; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs et des Romains, parcequ'ils manquent de cet art et de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'éloquence qu'Aristote considère ; et le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

La grande éloquence n'a guère pu en France être connue au barreau, parcequ'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, et comme aujourd'hui dans Londres, et n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, où elle tient un peu de la poésie.

Bossuet, et après lui Fléchier, semblent avoir

obéi à ce précepte de Platon, qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poëte.

L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au père Bourdaloue; il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglais ne vinrent qu'ensuite, comme l'avoue Burnet, évêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'oraison funèbre: ils évitèrent dans les sermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'évangile; et ils se défièrent de cette méthode des divisions recherchées que l'archevêque Fénélon condamne dans ses Dialogues sur l'éloquence.

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de morceaux frappans qui, comme les beaux endroits de Cicéron et de Démosthènes, soient devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus: il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire: le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau; le voici:

« Je suppose que ce soit ici notre dernière heure à
« tous, que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, que
« le temps est passé, et que l'éternité commence, que

« Jésus-Christ va paraître pour nous juger selon nos
« œuvres, et que nous sommes tous ici pour attendre
« de lui l'arrêt de la vie ou de la mort éternelle : je
« vous le demande, frappé de terreur comme vous,
« ne séparant point mon sort du vôtre, et me mettant
« dans la même situation où nous devons tous pa-
« raître un jour devant Dieu notre juge; si Jésus-
« Christ, dis-je, paraissait dès à présent pour faire la
« terrible séparation des justes et des pécheurs,
« croyez-vous que le plus grand nombre fût sauvé?
« Croyez-vous que le nombre des justes fût au moins
« égal à celui des pécheurs? Croyez-vous que s'il
« fesait maintenant la discussion des œuvres du grand
« nombre qui est dans cette église, il trouvât seule-
« ment dix justes parmi nous? en trouverait-il un
« seul? » (Il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fond est le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant.

De pareils chefs-d'œuvre sont très rares; tout est d'ailleurs devenu lieu commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modeles, feraient mieux de les apprendre par cœur et de les débiter à leur auditoire (supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la declamation), que de prêcher dans un style languissant des choses aussi rebattues qu'inutiles.

On demande si l'éloquence est permise aux historiens : celle qui leur est propre consiste dans l'art de

préparer les événemens, dans leur exposition toujours élégante, tantôt vive et pressée, tantôt étendue et fleurie, dans la peinture vraie et forte des mœurs générales et des principaux personnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, et qui n'y paraissent point ajoutées. L'éloquence de Démosthènes ne convient point à Thucydide : une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros, qui ne la prononça jamais, n'est guère qu'un beau défaut, au jugement de plusieurs esprits éclairés.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois se permettre, voici une occasion où Mézeray dans sa grande histoire semble obtenir grâce pour cette hardiesse approuvée chez les anciens ; il est égal à eux pour le moins dans cet endroit : c'est au commencement du règne de Henri IV, lorsque ce prince, avec très peu de troupes, était pressé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, et qu'on lui conseillait de se retirer en Angleterre. Mézeray s'élève au-dessus de lui-même en fesant parler ainsi le maréchal de Biron, qui d'ailleurs était un homme de génie, et qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'historien lui attribue :

« Quoi ? Sire, on vous conseille de monter sur « mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de « conserver votre royaume que de le quitter ? Si vous « n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers « de tous les hasards et de tous les obstacles pour y « venir : et maintenant que vous y êtes, on voudrait « que vous en sortissiez ; et vos amis seraient d'avis « que vous fissiez de votre bon gré ce que le plus « grand effort de vos ennemis ne saurait vous con-

« traindre de faire! En l'état où vous êtes, sortir « seulement de France pour vingt-quatre heures, « c'est s'en bannir pour jamais. Le péril, au reste, « n'est pas si grand qu'on vous le dépeint; ceux qui « nous pensent envelopper, sont ou ceux même que « nous avons tenus enfermés si lâchement dans Paris, « ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront « plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. « Enfin, Sire, nous sommes en France, il nous y faut « enterrer: il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter « ou y perdre la vie; et quand même il n'y aurait « point d'autre sûreté pour votre sacrée personne que « la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille « fois mourir de pied ferme que de vous sauver par ce « moyen. Votre majesté ne souffrirait jamais qu'on « dise qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait « fait perdre terre; encore moins qu'on la vît men- « dier à la porte d'un prince étranger. Non, non, « Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous « au-delà de la mer: si vous allez au-devant du se- « cours d'Angleterre, il reculera; si vous vous pré- « sentez au port de la Rochelle en homme qui se « sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du « mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt « fier votre personne à l'inconstance des flots, et à la « merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentils- « hommes et tant de vieux soldats, qui sont prêts à « lui servir de remparts et de boucliers: et je suis « trop serviteur de votre majesté, pour lui dissi- « muler que si elle cherchait sa sûreté ailleurs que « dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher « la leur dans un autre parti que dans le sien. »

Ce discours fait un effet d'autant plus beau, que Mézeray met ici en effet dans la bouche du maréchal de Biron ce que Henri IV avait dans le cœur.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur l'éloquence, mais les livres n'en disent que trop; et dans un siècle éclairé, le génie aidé des exemples en fait plus que n'en disent tous les maîtres.

EMBLÊME.

FIGURE, ALLÉGORIE, SYMBOLE, ETC.

Tout est emblême et figure dans l'antiquité. On commence en Chaldée par mettre un bélier, deux chevreaux, un taureau dans le ciel, pour marquer les productions de la terre au printemps. Le feu est le symbole de la Divinité dans la Perse; le chien céleste avertit les Egyptiens des inondations du Nil; le serpent qui cache sa queue dans sa tête devient l'image de l'éternité. La nature entiere est peinte et déguisée.

Vous retrouvez encore dans l'Inde plusieurs de ces anciennes statues effrayantes et grossières dont nous avons déjà parlé, qui représentent la vertu munie de dix grands bras avec lesquels elle doit combattre les vices; et que nos pauvres missionnaires ont prises pour le portrait du diable, ne doutant pas que tous ceux qui ne parlaient pas français ou italien n'adorassent le diable.

Mettez tous ces symboles de l'antiquité sous les yeux de l'homme du sens le plus droit, qui n'en

aura jamais entendu parler, il n'y comprendra rien ; c'est une langue qu'il faut apprendre.

Les anciens poëtes théologiens furent dans la nécessité de donner des yeux à Dieu, des mains, des pieds ; de l'annoncer sous la figure d'un homme.

S. Clément d'Alexandrie (1) rapporte ces vers de Xénophanes le colophonien, dignes de toute notre attention :

Grand Dieu, quoi que l'on fasse, et quoi qu'on ose feindre,
On ne peut te comprendre, et moins encor te peindre.
Chacun figure en toi ses attributs divers ;
Les oiseaux te feraient voltiger dans les airs,
Les bœufs te prêteraient leurs cornes menaçantes,
Les lions t'armeraient de leurs dents déchirantes,
Les chevaux dans les champs te feraient galopper.

On voit par ces vers de Xénophanes que ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes ont fait Dieu à leur image. L'ancien orphée de Thrace, ce premier théologien des Grecs, fort antérieur à Homère, s'exprime ainsi, selon le même Clément d'Alexandrie :

Sur son trône éternel assis dans les nuages,
Immobile, il régit les vents et les orages ;
Ses pieds pressent la terre ; et du vague des airs,
Sa main touche à la fois aux rives des deux mers ;
Il est principe, fin, milieu de toutes choses.

Tout étant donc figure et emblême, les philosophes, et sur-tout ceux qui avaient voyagé dans l'Inde, employèrent cette méthode ; leurs préceptes étaient des emblêmes, des énigmes.

---

(1) Stromates, liv. V.

« N'attisez pas le feu avec une épée, » c'est-à-dire, n'irritez point des hommes en colère.

« Ne mettez point la lampe sous le boisseau. » — Ne cachez point la vérité aux hommes.

« Abstenez-vous des féves. » — Fuyez souvent les assemblées publiques, dans lesquelles on donnait son suffrage avec des féves blanches ou noires.

« N'ayez point d'hirondelles dans votre maison. » — Qu'elle ne soit point remplie de babillards.

« Dans la tempête adorez l'écho. » — Dans les troubles civils retirez-vous à la campagne.

« N'écrivez point sur la neige. » — N'enseignez point les esprits mous et faibles.

« Ne mangez ni votre cœur ni votre cervelle. » — Ne vous livrez ni au chagrin ni à des entreprises trop difficiles, etc.

Telles sont les maximes de Pythagore, dont le sens n'est pas difficile à comprendre.

Le plus beau de tous les emblêmes est celui de Dieu, que Timée de Locres figure par cette idée : « Un cercle dont le centre est par-tout et la circon- « férence nulle part. » Platon adopta cet emblême ; Pascal l'avait inséré parmi les matériaux dont il voulait faire usage, et qu'on a intitulés ses Pensées.

En métaphysique, en morale, les anciens ont tout dit. Nous nous rencontrons avec eux, ou nous les répétons. Tous les livres modernes de ce genre ne sont que des redites.

Plus vous avancez dans l'Orient, plus vous trouvez cet usage des emblêmes et des figures établi ; mais plus aussi ces images sont-elles éloignées de nos mœurs et de nos coutumes.

C'est sur-tout chez les Indiens, les Egyptiens, les Syriens, que les emblêmes qui nous paraissent les plus étranges, étaient consacrés. C'est là qu'on portait en procession avec le plus profond respect les deux organes de la génération, les deux symboles de la vie. Nous en rions, nous osons traiter ces peuples d'idiots barbares, parce qu'ils remerciaient Dieu innocemment de leur avoir donné l'être. Qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient vus entrer dans nos temples avec l'instrument de la destruction à notre côté?

A Thèbes on représentait les péchés du peuple par un bouc. Sur la côte de Phénicie, une femme nue avec une queue de poisson était l'emblême de la nature.

Il ne faut donc pas s'étonner si cet usage des symboles pénétra chez les Hébreux, lorsqu'ils eurent formé un corps de peuple vers le désert de la Syrie.

De quelques emblêmes dans la nation juive.

Un des plus beaux emblêmes des livres judaïques est ce morceau de l'Ecclésiaste :

« Quand les travailleuses au moulin seront en pe-
« tit nombre et oisives, quand ceux qui regardaient
« par les trous s'obscurciront, que l'amandier fleu-
« rira, que la sautereile s'engraissera, que les câpres
« tomberont, que la cordelette d'argent se cassera,
« que la bandelette d'or se retirera..... et que la
« cruche se brisera sur la fontaine.....

Cela signifie que les vieillards perdent leurs dents,

que leur vue s'affaiblit, que leurs cheveux blanchissent comme la fleur de l'amandier, que leurs pieds s'enflent comme la sauterelle, que leurs cheveux tombent comme les feuilles du câprier, qu'ils ne sont plus propres à la génération, et qu'alors il faut se préparer au grand voyage.

Le cantique des cantiques est (comme on sait) un emblême continuel du mariage de Jésus-Christ avec l'Eglise.

« Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car vos « tetons sont meilleurs que du vin — qu'il mette sa « main gauche sous ma tête, et qu'il m'embrasse de « la main droite — que tu es belle, ma chère! tes « yeux sont des yeux de colombe — tes cheveux sont « comme des troupeaux de chèvres, sans parler de « ce que tu nous caches — tes lèvres sont comme « un petit ruban d'écarlate, tes joues sont comme « des moitiés de pommes d'écarlate, sans parler de « ce que tu nous caches — que ta gorge est belle! — « que tes lèvres distillent le miel! — Mon bien aimé « mit sa main au trou, et mon ventre tressaillit à ses « attouchements — ton nombril est comme une « coupe faite au tour — ton ventre est comme un « monceau de froment entouré de lis — tes deux te- « tons sont comme deux faons gémeaux de chevreuil « — ton cou est comme une tour d'ivoire — ton nez « est comme la tour du mont Liban — ta tête est « comme le mont Carmel, ta taille est celle d'un pal- « mier. J'ai dit, je monterai sur le palmier et je « cueillerai de ses fruits. Que ferons-nous de notre « petite sœur? elle n'a point encore de tetons. Si

3.

« c'est un mur, bâtissons dessus une tour d'argent; « si c'est une porte, fermons-la avec du bois de « cèdre. »

Il faudrait traduire tout le cantique pour voir qu'il est un emblême d'un bout à l'autre; sur-tout l'ingénieux dom Calmet démontre que le palmier sur lequel monte le bien-aimé est la croix à laquelle on condamna notre Seigneur Jésus-Christ. Mais il faut avouer qu'une morale saine et pure est encore préférable à ces allégories.

On voit dans les livres de ce peuple une foule d'emblêmes typiques qui nous révoltent aujourd'hui, et qui exercent notre incrédulité et notre raillerie, mais qui paraissaient communs et simples aux peuples asiatiques.

Dieu apparaît à Isaïe, fils d'Amos, et lui dit (1): « Va, détache ton sac de tes reins, et tes sandales « de tes pieds; et il le fit ainsi marchant tout nu et « déchaux. Et Dieu dit: Ainsi que mon serviteur « Isaïe a marché tout nu et déchaux, comme un signe « de trois ans sur l'Egypte et l'Ethiopie, ainsi le roi « des Assyriens emmènera des captifs d'Egypte et « d'Ethiopie, jeunes et vieux, les fesses découvertes « à la honte de l'Egypte. »

Cela nous semble bien étrange, mais informons-nous seulement de ce qui se passe encore de nos jours chez les Turcs et chez les Africains, et dans l'Inde, où nous allons commercer avec tant d'acharnement et si peu de succès. On apprendra qu'il n'est pas rare de voir des santons absolument nus, non

(1) Isaïe, chap. XX, v. 2 et suiv.

seulement prêcher les femmes, mais se laisser baiser les parties naturelles avec respect, sans que ces baisers inspirent ni à la femme ni au santon le moindre desir impudique. On verra sur les bords du Gange une foule innombrable d'hommes et de femmes nus de la tête jusqu'aux pieds, les bras étendus vers le ciel, attendre le moment d'une éclipse pour se plonger dans le fleuve.

Le bourgeois de Paris ou de Rome ne doit pas croire que le reste de la terre soit tenu de vivre et de penser en tout comme lui.

Jérémie, qui prophétisait du temps de Joakim, melk de Jérusalem (1), en faveur du roi de Babylone, se met des chaînes et des cordes au cou par ordre du Seigneur, et les envoie aux rois d'Edom, d'Ammon, de Tyr, de Sidon, par leurs ambassadeurs qui étaient venus à Jérusalem vers Sédécias; il leur ordonne de parler ainsi à leurs maîtres:

« Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu
« d'Israël, vous direz ceci à vos maîtres: J'ai fait la
« terre, les hommes, les bêtes de sommes qui sont
« sur la face de la terre, dans ma grande force et
« dans mon bras étendu, et j'ai donné la terre à celui
« qui a plu à mes yeux; et maintenant donc j'ai
« donné toutes ces terres dans la main de Nabucho-
« donosor, roi de Babylone, mon serviteur, et par
« dessus je lui ai donné toutes les bêtes des champs
« afin qu'elles le servent. J'ai parlé selon toutes ces
« paroles à Sédécias, roi de Juda, lui disant: Sou-
« mettez votre cou sous le joug du roi de Babylone,

(1) Jérém. chap. XXVII, v. 2 et suiv.

« servez-le, lui et son peuple, et vous vivrez, etc. »

Aussi Jérémie fut-il accusé de trahir son roi et sa patrie, et de prophétiser en faveur de l'ennemi pour de l'argent : on a même prétendu qu'il fut lapidé.

Il est évident que ces cordes et ces chaînes étaient l'emblême de cette servitude à laquelle Jérémie voulait qu'on se soumît.

C'est ainsi qu'Hérodote nous raconte qu'un roi des Scythes envoya pour présent à Darius un oiseau, une souris, une grenouille, et cinq flèches. Cet emblême signifiait que si Darius ne fuyait aussi vîte qu'un oiseau, qu'une grenouille, qu'une souris, il serait percé par les flèches des Scythes. L'allégorie de Jérémie était celle de l'impuissance, et l'emblême des Scythes était celui du courage.

C'est ainsi que Sextus Tarquinius consultant son père, que nous appelons Tarquin le superbe, sur la maniere dont il devait se conduire avec les Gabiens, Tarquin, qui se promenait dans son jardin, ne répondit qu'en abattant les têtes des plus hauts pavots. Son fils l'entendit et fit mourir les principaux citoyens. C'était l'emblême de la tyrannie.

Plusieurs savans ont cru que l'histoire de Daniel, du dragon, de la fosse aux sept lions auxquels on donnait chaque jour deux brebis et deux hommes à manger, et l'histoire de l'ange qui enleva Habacuc par les cheveux pour porter à dîner à Daniel dans la fosse aux lions, ne sont qu'une allégorie visible, un emblême de l'attention continuelle avec laquelle Dieu veille sur ses serviteurs. Mais il nous semble plus pieux de croire que c'est une histoire véritable,

telle qu'il en est plusieurs dans la sainte Ecriture, qui déploie sans figure et sans type la puissance divine, et qu'il n'est pas permis aux esprits profanes d'approfondir. Bornons-nous aux emblêmes, aux allégories véritables indiquées comme telles par la sainte Ecriture elle-même.

«(1) En la trentième année, le cinquième jour « du quatrième mois, comme j'étais au milieu des « captifs sur le fleuve Chobar, les cieux s'ouvrirent, « et je vis les visions de Dieu, etc. Le Seigneur « adressa la parole à Ezéchiel prêtre, fils de Buzi, « dans le pays des Chaldéens, près du fleuve Cho- « bar, et la main de dieu se fit sur lui. »

C'est ainsi qu'Ezéchiel commence sa prophétie; et après avoir vu un feu, un tourbillon, et au milieu du feu les figures de quatre animaux ressemblans à un homme, lesquels avaient quatre faces et quatre ailes avec des pieds de veau, et une roue qui était sur la terre et qui avait quatre faces, les quatre parties de la roue allant en même temps, et ne retournant point lorsqu'elles marchaient, etc.

Il dit: « L'esprit entra dans moi, et m'affermit sur « mes pieds; ensuite le Seigneur me dit (2): Fils de « l'homme, mange tout ce que tu trouveras, mange « ce livre et va parler aux enfans d'Israël. En même « temps j'ouvris la bouche, et il me fit manger ce « livre; et l'esprit entra dans moi et me fit tenir sur « mes pieds. Et il me dit: Va te faire enfermer au « milieu de ta maison. Fils de l'homme, voici des « chaînes dont on te liera, etc. Et toi, fils de l'hom-

(1) Ezéchiel, chap. I. — (2) *Ibid.* chap. III, v. 1 et suiv.

« me (1), prends une brique, place-la devant toi, « et trace dessus la ville de Jérusalem, etc.

« Prends aussi un poëlon de fer, et tu le mettras « comme un mur de fer entre toi et la ville; tu af- « fermiras ta face, tu seras devant Jérusalem comme « si tu l'assiégeais; c'est un signe à la maison d'Is- « raël. »

Après cet ordre, Dieu lui ordonne de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours sur le coté gauche pour les iniquités d'Israël, et de dormir sur le coté droit pendant quarante jours pour l'iniquité de la maison de Juda.

Avant d'aller plus loin, transcrivons ici les paroles du judicieux commentateur dom Calmet sur cette partie de la prophétie d'Ezéchiel, qui est à la fois une histoire et une allégorie, une vérité réelle et un emblème. Voici comment ce savant bénédictin s'explique :

« Il y en a qui croient qu'il n'arriva rien de tout « cela qu'en vision, qu'un homme ne peut demeu- « rer si long-temps couché sur un même côté sans « miracle; que l'Ecriture ne nous marquant point « qu'il y ait eu ici du prodige, on ne doit point « multiplier les actions miraculeuses sans nécessité; « que s'il demeura couché ces trois cent quatre-vingt- « dix jours, ce ne fut que pendant les nuits; le jour « il vaquait à ses affaires. Mais nous ne voyons nulle « nécessité de recourir au miracle, ni de chercher « des détours pour expliquer le fait dont il est parlé « ici. Il n'est nullement impossible qu'un homme

(1) Ezéchiel, chap. IV, v. 1 et suiv.

« demeure enchaîné et couché sur son côté pendant « trois cent quatre-vingt-dix jours. On a tous les « jours des expériences qui en prouvent la possibi- « lité, dans les prisonniers, dans divers malades, et « dans quelques personnes qui ont l'imagination « blessée, et qu'on enchaîne comme des furieux. « Prado témoigne qu'il a vu un fou qui demeura lié « et couché tout nu sur son côté pendant plus de « quinze ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en vision, « comment les Juifs de la captivité auraient-ils com- « pris ce que leur voulait dire Ezéchiel? comment « ce prophète aurait-il exécuté les ordres de Dieu? « Il faut donc dire aussi qu'il ne dressa le plan de « Jérusalem, qu'il ne représenta le siége, qu'il ne fut « lié, qu'il ne mangea du pain de différens grains, « qu'en esprit et en idée. »

Il faut se rendre au sentiment du savant Calmet, qui est celui des meilleurs interprètes. Il est clair que la sainte Ecriture raconte le fait comme une vérité réelle, et que cette vérité est l'emblême, le type, la figure d'une autre vérité.

« Prends du froment, de l'orge, des féves, des « lentilles, du millet, de la vesce, fais-en des pains « pour autant de jours que tu dormiras sur le côté. « Tu mangeras pendant trois cent quatre-vingt-dix « jours(1); tu le mangeras comme un gâteau d'orge, « et tu le couvriras de l'excrément qui sort du corps « de l'homme. Les enfans d'Israël mangeront ainsi « leur pain souillé. »

Il est évident que le Seigneur voulait que les

---

(1) Ezéchiel, chap. IV, v. 9 et 12.

Israélites mangeassent leur pain souillé ; il fallait donc que le pain du prophète fût souillé aussi. Cette souillure était si réelle qu'Ezechiel en eut horreur. Il s'écria (1) : « Ah ! ah ! ma vie (mon ame) n'a « pas encore été polluée , etc. Et le Seigneur lui dit: « Va , je te donne de la fiente de bœuf au lieu de « fiente d'homme , et tu la mettras avec ton pain. »

Il fallait donc absolument que cette nourriture fût souillée , pour être un emblême , un type. Le prophète mit donc en effet de la fiente de bœuf avec son pain pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, et ce fut à la fois une réalité et une figure symbolique.

De l'emblême d'Oolla et d'Ooliba.

La sainte Ecriture déclare expressément qu'Oolla est l'emblême de Jérusalem (2). « Fils de l'homme , « fais connaître à Jérusalem ses abominations ; ton « père était un amorrhéen , et ta mère une céthéenne. » Ensuite le prophète , sans craindre des interprétations malignes , des plaisanteries alors inconnues , parle à la jeune Oolla en ces termes :

Ubera tua intumuerunt , et pilus tuus germinavit , et eras nuda et confusione plena.

Ta gorge s'enfla , ton poil germa , tu étais nue et confuse.

Et transivi per te , et vidi te , et ecce tempus tuum ,

---

(1) Ezéchiel, chap. IV, v. 14 et 15.

(2) *Ibid.* chap. XVI, v. 1 et suiv.

tempus amantium ; et expandi amictum meum super te, et operui ignominiam tuam, et juravi tibi, et ingressus sum pactum tecum (ait Dominus Deus), et facta es mihi.

Je passai, je te vis, voici ton temps, voici le temps des amans ; j'étendis sur toi mon manteau ; je couvris ta vilenie, je te jurai, je fis marché avec toi, dit le Seigneur, et tu fus à moi.

Et habens fiduciam in pulchritudine tuâ, fornicata es in nomine tuo ; et exposuisti fornicationem tuam omni transeunti, ut ejus fieres.

Mais fière de ta beauté, tu forniquas en ton nom, tu exposas ta fornication à tout passant pour être à lui.

Et ædificasti tibi lupanar, et fecisti tibi prostibulum in cunctis plateis.

Et tu bâtis un mauvais lieu, tu fis une prostitution dans tous les carrefours.

Et divisisti pedes tuos omni transeunti, et multiplicasti fornicationes tuas.

Et tu ouvris les jambes à tous les passans, et tu multiplias tes fornications.

Et fornicata es cum filiis Egypti vicinis tuis magnarum carnium ; et multiplicasti fornicationem tuam ad irritandum me.

Et tu forniquas avec les Egyptiens tes voisins, qui avaient de grands membres, etc. Tu multiplias ta fornication pour m'irriter.

L'article d'Ooliba, qui signifie Samarie, est beaucoup plus fort et plus éloigné des bienséances de notre style.

Denudavit quoque fornicationes suas, discooperuit ignominiam suam.

Et elle mit à nu ses fornications, et découvrit sa turpitude.

Multiplicavit enim fornicationes suas, recordans dies adolescentiæ suæ.

Elle multiplia ses fornications comme dans son adolescence.

Et insanivit libidine super concubitum eorum quorum carnes sunt ut carnes asinorum, et sicut fluxus equorum, fluxus eorum.

Et elle fut éprise de fureur pour le coït de ceux dont les membres sont comme les membres des ânes, et dont l'émission est comme l'émission des chevaux.

Ces images nous paraissent licencieuses et révoltantes; elles n'étaient alors que naïves. Il y en a trente exemples dans le Cantique des cantiques, modèle de l'union la plus chaste. Remarquez attentivement que ces expressions, ces images sont toujours très sérieuses, et que dans aucun livre de cette haute antiquité vous ne trouverez jamais la moindre raillerie sur le grand objet de la génération. Quand la luxure est condamnée, c'est avec les termes propres, mais ce n'est jamais ni pour exciter à la volupté, ni pour faire la moindre plaisanterie. Cette haute antiquité n'a ni de Martial, ni de Catulle, ni de Pétrone.

D'Osée, et de quelques autres emblèmes.

On ne regarde pas comme une simple vision,

comme une simple figure, l'ordre positif donné par le Seigneur au prophête Osée de prendre une prostituée (1), et d'en avoir trois enfans. On ne fait point d'enfans en vision ; ce n'est point en vision qu'il fit marché avec Gomer fille de Diblaïm, dont il eut deux garçons et une fille. Ce n'est point en vision qu'il prit ensuite une femme adultère par le commandement exprès du Seigneur, qu'il lui donna quinze petites pièces d'argent et une mesure et demie d'orge. La première prostituée signifiait Jérusalem, et la seconde prostituée signifiait Samarie. Mais ces prostitutions, ces trois enfans, ces quinze pièces d'argent, ce boisseau et demi d'orge, n'en sont pas moins des choses très réelles.

Ce n'est point en vision que le patriarche Salmon épousa la prostituée Rahab, aïeule de David. Ce n'est point en vision que le patriarche Juda commit un inceste avec sa belle-fille Thamar, inceste dont naquit David. Ce n'est point en vision que Ruth, autre aïeule de David, se mit dans le lit de Booz. Ce n'est point en vision que David fit tuer Urie, et ravit Bethzabée, dont naquit le roi Salomon. Mais ensuite tous ces événemens devinrent des emblêmes, des figures, lorsque les choses qu'ils figuraient furent accomplies.

Il résulte évidemment d'Ezéchiel, d'Osée, de Jérémie, de tous les prophètes juifs et de tous les livres juifs, comme de tous les livres qui nous instruisent des usages chaldéens, persans, phéniciens,

---

(1) Voyez les premiers chapitres du petit prophète Osée.

syriens, indiens, égyptiens; il résulte, dis-je, que leurs mœurs n'étaient pas les nôtres, que ce monde ancien ne ressemblait en rien à notre monde.

Passez seulement de Gibraltar à Méquinès, les bienséances ne sont plus les mêmes; on ne trouve plus les mêmes idées; deux lieues de mer ont tout changé (1).

EMPOISONNEMENS.

RÉPÉTONS souvent des vérités utiles. Il y a toujours eu moins d'empoisonnemens qu'on ne l'a dit; il en est presque comme des parricides. Les accusations ont été communes, et ces crimes ont été très rares. Une preuve, c'est qu'on a pris long-temps pour poison ce qui n'en est pas. Combien de princes se sont défaits de ceux qui leur étaient suspects en leur fesant boire du sang de taureau? combien d'autres princes en ont avalé pour ne point tomber dans les mains de leurs ennemis? Tous les historiens anciens, et même Plutarque, l'attestent.

J'ai été tant bercé de ces contes dans mon enfance, qu'à la fin j'ai fait saigner un de mes taureaux, dans l'idée que son sang m'appartenait, puisqu'il était né dans mon étable (ancienne prétention dont je ne discute pas ici la validité); je bus de ce sang comme Atrée et mademoiselle de Vergi. Il ne me fit pas plus de mal que le sang de cheval

---

(1) Voyez FIGURE.

n'en fait aux Tartares, et que le boudin ne nous en fait tous les jours, surtout lorsqu'il n'est pas trop gras.

Pourquoi le sang du taureau serait-il un poison quand le sang de bouquetin passe pour un remède? Les paysans de mon canton avalent tous les jours du sang de bœuf, qu'ils appellent de la fricassée; celui de taureau n'est pas plus dangereux. Soyez sûr, cher lecteur, que Thémistocle n'en mourut pas.

Quelques spéculatifs de la cour de Louis XIV crurent deviner que sa belle-sœur Henriette d'Angleterre avait été empoisonnée avec de la poudre de diamant, qu'on avait mise dans une jatte de fraises au lieu de sucre rapé; mais ni la poudre impalpable de verre ou de diamant, ni celle d'aucune production de la nature, qui ne serait pas venimeuse par elle-même, ne pourrait être nuisible.

Il n'y a que les pointes aigues, tranchantes, actives, qui puissent devenir des poisons violens. L'exacte observateur Mead (que nous prononçons Mide, célèbre médecin de Londres, a vu au microscope la liqueur dardée par les gencives des viperes irritées, il prétend qu'il les a toujours trouvées semées de ces lames coupantes et pointues, dont le nombre innombrable déchire et perce les membranes internes.

La *cantarella*, dont on prétend que le pape Alexandre VI, et son bâtard le duc de Borgia, fesaient un grand usage, était, dit-on, la bave d'un cochon rendu enragé en le suspendant par les pieds la tête en bas, et en le battant long-temps jusqu'à la mort; c'était un poison aussi prompt et aussi vio-

lent que celui de la vipère. Un grand apothicaire m'assure que la Thophana, cette célèbre empoisonneuse de Naples, se servait principalement de cette recette. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai. Cette science est de celles qu'il faudrait ignorer.

Les poisons qui coagulent le sang au lieu de déchirer les membranes, sont l'opium, la ciguë, la jusquiame, l'aconit, et plusieurs autres. Les Athéniens avaient raffiné jusqu'à faire mourir par ces poisons réputés froids leurs compatriotes condamnés à mort. Un apothicaire était le bourreau de la république. On dit que Socrate mourut fort doucement, et comme on s'endort ; j'ai peine à le croire.

Je fais une remarque sur les livres juifs, c'est que chez ce peuple vous ne voyez personne qui soit mort empoisonné. Une foule de rois et de pontifes périt par des assassinats. L'histoire de cette nation est l'histoire des meurtres et du brigandage : mais il n'est parlé qu'en un seul endroit d'un homme qui se soit empoisonné lui-même ; et cet homme n'est point un juif ; c'était un syrien nommé Lizias, général des armées d'Antiochus Epiphane. Le second livre des Machabées dit (1) qu'il s'empoisonna, *vitam veneno finivit.* Mais ces livres des Machabées sont bien suspects. Mon cher lecteur, je vous ai déjà prié de ne rien croire de léger.

Ce qui m'étonnerait le plus dans l'histoire des mœurs des anciens Romains, ce serait la conspiration des femmes romaines pour faire périr par

(1) Chap. X, v. 13.

le poison, non pas leurs maris, mais en général les principaux citoyens. C'était, dit Tite-Live, en l'an 423 de la fondation de Rome ; c'était donc dans le temps de la vertu la plus austère ; c'était avant qu'on eût entendu parler d'aucun divorce, quoique le divorce fût autorisé ; c'était lorsque les femmes ne buvaient point de vin, ne sortaient presque jamais de leurs maisons que pour aller aux temples. Comment imaginer que tout-à-coup elles se fussent appliquées à connaître les poisons, qu'elles s'assemblassent pour en composer, et que sans aucun intérêt apparent elles donnassent ainsi la mort aux premiers de Rome ?

Laurent Echard, dans sa compilation abrégée, se contente de dire que « la vertu des dames ro-« maines se démentit étrangement ; que cent soi-« xante et dix d'entre elles se mêlant de faire le mé-« tier d'empoisonneuses, et de réduire cet art en « préceptes, furent tout à la fois accusées, con-« vaincues et punies. »

Tite-Live ne dit pas assurément qu'elles réduisirent cet art en préceptes. Cela signifierait qu'elles tinrent école de poisons ; qu'elles professèrent cette science ; ce qui est ridicule. Il ne parle point de cent soixante et dix professeuses en sublimé corrosif ou en vert-de-gris. Enfin, il n'affirme point qu'il y eût des empoisonneuses parmi les femmes des sénateurs et des chevaliers.

Le peuple était extrêmement sot et raisonneur à Rome, comme ailleurs ; voici les paroles de Tite-Live :

(1) « L'année 423 fut au nombre des malheu-
« reuses ; il y eut une mortalité causée par l'intem-
« périe de l'air, ou par la malice humaine. Je vou-
« drais qu'on pût affirmer avec quelques auteurs que
« la corruption de l'air causa cette épidémie, plutôt
« que d'attribuer la mort de tant de romains au poi-
« son, comme l'ont écrit faussement des historiens
« pour décrier cette année. »

On a donc écrit *faussement*, selon Tite-Live, que les dames de Rome étaient des empoisonneuses; il ne le croit donc pas : mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année ? c'est ce que j'ignore.

« Je vais rapporter le fait, continue-t-il, tel qu'on « l'a rapporté avant moi. » Ce n'est pas là le discours d'un homme persuadé. Ce fait d'ailleurs ressemble bien à une fable. Une esclave accuse environ soixante et dix femmes, parmi lesquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peste dans Rome en préparant des poisons. Quelques-unes des accusées demandent permission d'avaler leurs drogues, et elles expirent sur-le-champ. Leurs complices sont condamnées à mort sans qu'on spécifie le genre de supplice.

J'ose soupçonner que cette historiette, à laquelle Tite-Live ne croit point du tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on conservait le vaisseau qu'une vestale avait tiré sur le rivage avec sa ceinture ; où Jupiter en personne avait arrêté la fuite des Romains ; où Castor et Pollux étaient venus combattre à cheval ; où l'on avait coupé un caillou

(1) Première Décade, livre VIII.

avec un rasoir; et où Simon Barjone, surnommé Pierre, disputa de miracles avec Simon le magicien, etc.

Il n'y a guere de poison dont on ne puisse prévenir les suites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne soit un poison quand la dose est trop forte.

Toute indigestion est un empoisonnement.

Un médecin ignorant et même savant, mais inattentif, est souvent un empoisonneur; un bon cuisinier est à coup sûr un empoisonneur à la longue si vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'Argenson, ministre d'Etat au département étranger, lorsque son frère était ministre de la guerre, reçut de Londres une lettre d'un fou (comme les ministres en reçoivent à chaque poste) : ce fou proposait un moyen infaillible d'empoisonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. Ceci ne me regarde pas, nous dit le marquis d'Argenson, c'est un placet à mon frère.

ENCHANTEMENT.

MAGIE, ÉVOCATION, SORTILÈGE, ETC.

Il n'est guère vraisemblable que toutes ces abominables absurdités viennent, comme le dit Pluche, des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'Isis et d'Osiris. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des serpens, avec celui de ressusciter un mort, ou de tuer des

hommes avec des paroles, ou d'inspirer de l'amour, ou de métamorphoser des hommes en bêtes ?

Enchantement, *incantatio*, vient, dit-on, d'un mot chaldéen que les Grecs avaient traduit par *epodigonoeïa*, *chanson productrice*. *Incantatio* vient de Chaldée ! allons, les *Bochart*, vous êtes de grands voyageurs ; vous allez d'Italie en Mésopotamie en un clin-d'œil ; vous courez chez le grand et savant peuple hébreu ; vous en rapportez tous les livres et tous les usages ; vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des superstitions absurdes ne doit-elle pas son origine à des choses naturelles ? Il n'y a guère d'animaux qu'on n'accoutume à venir au son d'une musette ou d'un simple cornet pour recevoir sa nourriture. Orphée, ou quelqu'un de ses prédécesseurs, joua de la musette mieux que les autres bergers ; ou bien il se servit du chant. Tous les animaux domestiques accouraient à sa voix. On supposa bien vîte que les ours et les tigres étaient de la partie : ce premier pas aisément fait, on n'eut pas de peine à croire que les Orphées fesaient danser les pierres et les arbres.

Si on fait danser un ballet à des rochers et à des sapins, il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres de taille viennent s'arranger d'elles-mêmes, lorsqu'Amphion chante : il ne faut qu'un violon pour construire une ville, et un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des serpens doit avoir une cause encore plus spécieuse. Le serpent n'est point un animal vorace et porté à nuire. Tout reptile est timide. La première chose que fait un serpent (du moins en

Europe) dès qu'il voit un homme, c'est de se cacher dans un trou comme un lapin et un lézard. L'instinct de l'homme est de courir après tout ce qui s'enfuit, et de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui, excepté quand il est armé, qu'il sent sa force, et surtout qu'on le regarde.

Loin que le serpent soit avide de sang et de chair, il ne se nourrit que d'herbe, et passe un temps très considérable sans manger : s'il avale quelques insectes, comme font les lézards, les caméléons, en cela il nous rend service.

Tous les voyageurs disent qu'il y en a de très longs et de très gros ; mais nous n'en connaissons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme, point d'enfant, qui ait été attaqué par un gros serpent ni par un petit ; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veulent manger ; et les chiens ne mordent les passans que pour défendre leurs maîtres. Que feroit un serpent d'un petit enfant ? quel plaisir aurait-il à le mordre ? il ne pourrait en avaler le petit doigt. Les serpens mordent, et les écureuils aussi ; mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monstres dans l'espèce des serpens comme dans celle des hommes ; je consens que l'armée de Régulus se soit mise sous les armes en Afrique contre un dragon, et que depuis il y ait eu un normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas sont rares.

Les deux serpens qui vinrent de Ténédos exprès pour dévorer Laocoon et deux grands garçons de vingt ans, aux yeux de toute l'armée troyenne,

sont un beau prodige, digne d'être transmis à la postérité par des vers hexamètres et par des statues qui représentent Laocoon comme un géant, et ses grands enfans comme des pigmées.

Je conçois que cet événement devait arriver lorsqu'on prenait avec un grand vilain cheval de bois (1) des villes bâties par des dieux ; lorsque les fleuves remontaient vers leurs sources, que les eaux étaient changées en sang, et que le soleil et la lune s'arrêtaient à la moindre occasion.

Tout ce qu'on a conté des serpens était très probable dans des pays où Apollon était descendu du ciel pour tuer le serpent Python.

Ils passèrent aussi pour être très prudens. Leur prudence consiste à ne pas courir si vîte que nous, et à se laisser couper en morceaux.

La morsure des serpens, et surtout des vipères, n'est dangereuse que lorsqu'une espèce de rage a fait fermenter un petit réservoir d'une liqueur extrêmement âcre qu'ils ont sous leurs gencives. Hors de là un serpent n'est pas plus dangereux qu'une anguille.

Plusieurs dames ont apprivoisé et nourri des serpens, les ont placés sur leur toilette, et les ont entortillés autour de leurs bras.

Les nègres de Guinée adorent un serpent qui ne fait de mal à personne.

(1) Le cheval de bois était une machine semblable à ce qu'on appela depuis le *belier*. C'était une longue poutre terminée en tête de cheval : elle fut conservée en Grèce et Pausanias dit qu'il l'a vue.

Il y a plusieurs sortes de ces reptiles ; et quelques-unes sont plus dangereuses que les autres dans les pays chauds ; mais en général le serpent est un animal craintif et doux ; il n'est pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens, plus hardis qu'eux, apprivoiser et nourrir des serpens, et les faire venir d'un coup de sifflet, comme nous appelons les abeilles, prirent ces gens-là pour des sorciers. Les Psilles et les Marses, qui se familiariserent avec les serpens, eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apothicaires du Poitou, qui prennent des vipères par la queue, de se faire respecter aussi comme des magiciens du premier ordre.

L'enchantement des serpens passa pour une chose constante. La sainte Ecriture même, qui entre toujours dans nos faiblesses, daigna se conformer à cette idée vulgaire (1). « L'aspic sourd qui se bouche « les oreilles pour ne pas entendre la voix du savant « enchanteur. »

(2) « J'enverrai contre vous des serpens qui résis« teront aux enchantemens. »

(3) « Le médisant est semblable au serpent qui ne « cède point à l'enchanteur. »

L'enchantement était quelquefois assez fort pour faire crever les serpens. Selon l'ancienne physique cet animal était immortel. Si quelque rustre trouvait un serpent mort dans son chemin, il fallait bien

---

(1) Psaume LVII. — (2) Jérémie, chap. VIII, v. 27. — (3) Ecclésiaste.

que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité.

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

ENCHANTEMENT DES MORTS, OU ÉVOCATION.

Enchanter un mort, le ressusciter, ou s'en tenir à évoquer son ombre pour lui parler, était la chose du monde la plus simple. Il est très ordinaire que dans ses rêves on voie des morts, qu'on leur parle, qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le sommeil, pourquoi ne les verra-t-on point pendant la veille. Il ne s'agit que d'avoir un esprit de Python; et pour faire agir cet esprit de Python, il ne faut qu'être un fripon, et avoir affaire à un esprit faible: or personne ne niera que ces deux choses n'aient été extrêmement communes.

L'évocation des morts était un des plus sublimes mystères de la magie. Tantôt on fesait passer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui se mouvait par des ressorts dans un lieu un peu obscur; tantôt le sorcier ou la sorcière se contentait de dire qu'elle voyait l'ombre, et sa parole suffisait. Cela s'appelle la *nécromancie*. La fameuse pythonisse d'Endor a toujours été un grand sujet de dispute entre les pères de l'Eglise. Le sage Théodoret, dans sa question LXII sur le livre des rois, assure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en bas; et que ce qui effraya la pythonisse, ce fut que Samuel était sur ses jambes.

S. Augustin, interrogé par Simplicien, lui répond, dans le second livre de ses questions, qu'il

n'est pas plus extraordinaire de voir une pythonisse faire venir un ombre, que de voir le diable emporter Jésus-Christ sur le pinacle du temple et sur la montagne.

Quelques savans voyant que chez les Juifs on avait des esprits de Python, en ont osé conclure que les Juifs n'avaient écrit que très tard, et qu'ils avaient presque tout pris dans les fables grecques; mais ce sentiment n'est pas soutenable.

Des autres sortiléges.

Quand on est assez habile pour évoquer des morts avec des paroles, on peut à plus forte raison faire mourir des vivans, ou du moins les en menacer, comme le médecin malgré lui dit à Lucas qu'il lui donnera la fièvre. Du moins il n'était pas douteux que les sorciers n'eussent le pouvoir de faire mourir les bestiaux; et il fallait opposer sortilége à sortilége pour garantir son bétail. Mais ne nous moquons point des anciens; pauvres gens que nous sommes, sortis à peine de la barbarie! Il n'y a pas cent ans que nous avons fait brûler des sorciers dans toute l'Europe; et on vient encore de brûler une sorcière vers l'an 1750, à Vurtzbourg. Il est vrai que certaines paroles et certaines cérémonies suffisent pour faire périr un troupeau de moutons, pourvu qu'on y ajoute de l'arsenic.

L'Histoire critique des cérémonies superstitieuses, par le Brun de l'oratoire, est bien étrange; il veut combattre le ridicule des sortiléges, et il a lui-même le ridicule de croire à leur puissance. Il

prétend que Marie Bucaille la sorcière, étant en prison à Valogne, parut à quelques lieues de là dans le même temps, selon le témoignage juridique du juge de Valogne. Il rapporte le fameux procès des bergers de Brie, condamnés à être pendus et brûlés par le parlement de Paris en 1691. Ces bergers avaient été assez sots pour se croire sorciers, et assez méchans pour mêler des poisons réels à leurs sorcelleries imaginaires.

Le père le Brun proteste (1) qu'il y eut beaucoup de surnaturel dans leur fait, et qu'ils furent pendus en conséquence. L'arrêt du parlement est directement contraire à ce que dit l'auteur : « La cour dé-« clare les accusés duement atteints et convaincus « de superstition, d'impiétés, sacriléges, profana-« tions, empoisonnemens. »

L'arrêt ne dit pas que ce soient des profanations qui aient fait périr des animaux : il dit que ce sont les empoisonnemens. On peut commettre un sacrilége sans être sorcier, comme on empoisonne sans être sorcier.

D'autres juges firent brûler, à la vérité, le curé Gaufridi, et ils crurent fermement que le diable l'avait fait jouir de toutes ses pénitentes. Le curé Gaufridi croyait aussi en avoir obligation au diable; mais c'était en 1611 : c'était dans le temps où la plupart de nos provinciaux n'étaient pas fort au dessus des Caraïbes et des Nègres. Il y en a eu encore de nos jours quelques uns de cette espèce, comme le

(1) Voyez le procès des bergers de Brie, depuis la page 516.

jésuite Girard, l'ex-jésuite Nonotte, le jésuite Duplessis, l'ex-jésuite Malagrida ; mais cette espece de fous devient fort rare de jour en jour.

A l'égard de la *lycanthropie*, c'est-à-dire des hommes métamorphosés en loups par des enchantemens, il suffit qu'un jeune berger, ayant tué un loup, et s'étant revêtu de sa peau, ait fait peur à de vieilles femmes, pour que la réputation du berger devenu loup se soit répandue dans toute la province, et de là dans d'autres. Bientôt Virgile dira :

(1) His ego sæpè lupum fieri, et se condere silvis
Mœrim, sæpè animas imis excire sepulcris.

Mœris devenu loup se cachait dans les bois :
Du creux de leurs tombeaux j'ai vu sortir des ames.

Voir un homme loup est une chose curieuse ; mais voir des ames est encore plus beau. Des moines du Mont Cassin ne virent-ils pas l'ame de S. Bénédict ou Benoît ? Des moines de Tours ne virent-ils pas celle de S. Martin ? Des moines de Saint-Denis ne virent-ils pas celle de Charles-Martel ?

Enchantement pour se faire aimer.

Il y en eut pour les filles et pour les garçons. Les Juifs en vendaient à Rome et dans Alexandrie ; et ils en vendent encore en Asie. Vous trouverez quelques uns de ces secrets dans le Petit-Albert ; mais vous vous mettrez plus au fait, si vous lisez le plaidoyer qu'Apulée composa lorsqu'il fut accusé par un

(1) *Ecloga VIII*, v. 97 et seq.

chrétien, dont il avait épousé la fille, de l'avoir ensorcelée par des philtres. Son beau-père Emilien prétendait qu'Apulée s'était servi principalement de certains poissons, attendu que Vénus étant née de la mer, les poissons devaient exciter prodigieusement les femmes à l'amour.

On se servait d'ordinaire de verveine, de ténia, de l'hippomane, qui n'était autre chose qu'un peu de l'arrière-faix d'une jument lorsqu'elle produit son poulain, d'un petit oiseau nommé parmi nous hochequeue, en latin, *motacilla*.

Mais Apulée était principalement accusé d'avoir employé des coquillages, des pattes d'écrevisses, des hérissons de mer, des huîtres cannelées, du calmar, qui passe pour avoir beaucoup de semence, etc.

Apulée fait assez entendre quel était le véritable philtre qui avait engagé Pudentilla à se donner à lui. Il est vrai qu'il avoue dans son plaidoyer que sa femme l'avait appelé un jour magicien. Mais quoi! dit-il, si elle m'avait appelé consul, serais-je consul pour cela?

Le satyrion fut regardé chez les Grecs et chez les Romains comme le philtre le plus puissant : on l'appelait la *plante aphrodisia, racine de Vénus*. Nous y ajoutons la roquette sauvage; c'est l'*eruca* des latins (1) : *Et Venerem revocans eruca morantem*. Nous y mêlons sur-tout un peu d'essence d'ambre. La mandragore est passée de mode. Quelques vieux débauchés se sont servis de mouches cantha-

(1) Martial.

rides, qui portent en effet aux parties génitales, mais qui portent beaucoup plus à la vessie, qui l'excorient, et qui font uriner du sang: ils ont été cruellement punis d'avoir voulu pousser l'art trop loin.

La jeunesse et la santé sont les véritables philtres.

Le chocolat a passé pendant quelque temps pour ranimer la vigueur endormie de nos petits-maîtres vieillis avant l'âge; mais on aurait beau prendre vingt tasses de chocolat, on n'en inspirera pas plus de goût pour sa personne.

Ut ameris, amabilis esto.

Pour être aimé, soyez aimable.

ENFER.

Inferum, souterrain: les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le souterrain; leur ame y était donc avec eux. Telle est la première physique et la première métaphysique des Egyptiens et des Grecs.

Les Indiens beaucoup plus anciens, qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempsycose, ne crurent jamais que les ames fussent dans le souterrain.

Les Japonnais, les Corréens, les Chinois, les peuples de la vaste Tartarie orientale et occidentale, ne surent pas un mot de la philosophie du souterrain.

Les Grecs, avec le temps, firent du souterrain

un vaste royaume, qu'ils donnèrent libéralement à Pluton et à Proserpine sa femme. Ils leur assignèrent trois conseillers d'Etat, trois femmes de charge, nommées les Furies, trois parques pour filer, dévider, et couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité chaque héros avait son chien pour garder sa porte, on donna à Pluton un gros chien qui avait trois têtes; car tout allait par trois. Des trois conseillers d'Etat, Minos, Eaque, et Rhadamanthe, l'un jugeait la Grèce, l'autre l'Asie mineure (car les Grecs ne connaissaient pas alors la grande Asie), le troisième était pour l'Europe.

Les poëtes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt Virgile parle sérieusement des enfers dans l'Enéide, parcequ'alors le sérieux convient à son sujet; tantôt il en parle avec mépris dans ses Géorgiques.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

Heureux qui peut sonder les lois de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'imposture,
Qui regarde en pitié le Styx et l'Achéron,
Et le triple Cerbère, et la barque à Caron!

On déclamait sur le théâtre de Rome ces vers de la Troade, auxquels quarante mille mains applaudissaient.

Tænara et aspero
Regnum sub domino, limen et obsidens
Custos non facili Cerberus ostio.
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Le palais de Pluton, son portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfer à mordre toujours prêtes,
Le Styx, le Phlégéton, sont des contes d'enfans,
Des songes importuns, des mots vides de sens.

Lucrèce, Horace, s'expriment avec la même force; Cicéron, Sénèque, en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur Marc-Aurèle raisonne encore plus philosophiquement qu'eux tous. (1) « Celui qui craint la mort, craint ou d'être privé de tous « sens, ou d'éprouver d'autres sensations. Mais si tu « n'as plus tes sens, tu ne seras plus sujet à aucune « peine, à aucune misère. Si tu as des sens d'une « autre espèce, tu seras une autre créature. »

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raisonnement dans la philosophie profane. Cependant, par la contradiction attachée à l'espèce humaine, et qui semble faire la base de notre nature, dans le temps même que Cicéron disait publiquement : « Il n'y a « point de vieille femme qui croie ces inepties », Lucrèce avouait que ces idées fesaient une grande impression sur les esprits; il vient, dit-il, pour les détruire.

Si certum finem esse viderent
AErumnarum homines, aliquâ ratione valerent
Religionibus atque minis obsistere vatum.
Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;
AEternas quoniam pœnas in morte timendum est.

Si l'on voyait du moins un terme à son malheur,
On soutiendrait sa peine, on combattrait l'erreur,
On pourrait supporter le fardeau de la vie;

---

1) Liv. VIII, nº 62.

Mais d'un plus grand supplice elle est, dit-on, suivie;
Après de tristes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple, les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient Cerbère, les Furies, et Pluton, comme des fables ridicules; les autres ne cessaient de porter des offrandes aux dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

Et quocumque tamen miseri venêre, parentant
Et nigras mactant pecudes, et Manibu divis
Inferias mittunt, multòque in rebus acerbis.
Acriùs admittunt animos ad relligionem.

Ils conjurent ces dieux qu'ont forgés nos caprices;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains sacrifices;
Le sang d'un belier noir coule sous leurs couteaux;
Plus ils sont malheureux, et plus ils sont dévots.

Plusieurs philosophes, qui ne croyaient pas aux fables des enfers, voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut Timée de Locres, tel fut le politique historien Polybe. « L'enfer, « dit-il, est inutile aux sages, mais nécessaire à la « populace insensée. »

Il est assez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer. (1) Tous les hommes étaient

---

(1) Dans le Dictionnaire encyclopédique, l'auteur de l'article théologique *Enfer* semble se méprendre étrangement, en citant le Deutéronome, au chapitre XXXII, vers. 22 et suiv. Il n'y est pas plus question d'enfer que de mariage et de danse. On fait parler Dieu ainsi : « Ils m'ont « provoqué dans celui qui n'était pas leur Dieu, et ils

plongés dans ce chaos de contradictions et d'incertitudes quand Jésus-Christ vint au monde. Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer ; non pas la doctrine des poëtes païens, non pas celle des prêtres égyptiens, mais celle qu'adopta le christianisme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, et un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expressément à Capharnaüm en Galilée (1) : « Quiconque appellera son frère *Raca* sera condamné par le sanhédrin, mais celui qui l'appellera « *fou*, sera condamné au *gehenei hinnon*, gehenne « du feu. »

Cela prouve deux choses : premièrement que Jésus-Christ ne voulait pas qu'on dît des injures ; car

---

« m'ont irrité dans leurs vanités; et moi je les provoquerai dans celui qui n'est pas mon peuple, et je les irriterai dans une nation folle. — Un feu s'est allumé dans « ma fureur, et il brûlera jusqu'au bord du souterrain, et « il dévorera la terre avec ses germes, et il brûlera les racines des montagnes. — J'accumulerai les maux sur eux; « je viderai sur eux mes flèches; je les ferai mourir de « faim ; les oiseaux les dévoreront d'une morsure amère ; « j'enverrai contre eux les dents des bêtes avec la fureur « des reptiles et des serpens. Le glaive les dévastera au-dehors, et la frayeur au-dedans, eux et les garçons, et « les filles, et les enfans à la mamelle, avec les vieillards. »

Y a-t-il là, s'il vous plaît, rien qui désigne des châtimens après la mort? Des herbes sèches, des serpens qui mordent, des filles et des enfans qu'on tue, ressemblent-ils à l'enfer? n'est-il pas honteux de tronquer un passage pour y trouver ce qui n'y est pas? Si l'auteur s'est trompé, on lui pardonne; s'il a voulu tromper, il est inexcusable.

(1) Matthieu, chap. V, v. 2.

il n'appartenait qu'à lui, comme maître, d'appeler les prévaricateurs pharisiens *race de vipères.*

Secondement, que ceux qui disent des injures à leur prochain méritent l'enfer; car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à Moloch; et cette gehenna figure le feu d'enfer.

Il dit ailleurs (1): « Si quelqu'un sert d'achoppe-« ment aux faibles qui croient en moi, il vaudrait « mieux qu'on lui mît au cou une meule usinaire, « et qu'on le jetât dans la mer.

« Et si ta main te fait achoppement, coupe-la; « il est bon pour toi d'entrer manchot dans la vie, « plutôt que d'aller dans la gehenna du feu inextin-« guible, où le ver ne meurt point, et où le feu ne « s'éteint point.

« Et si ton pied te fait achoppement, coupe ton « pied; il est bon d'entrer boiteux dans la vie éter-« nelle, plutôt que d'être jeté avec tes deux pieds « dans la gehenna inextinguible, où le ver ne meurt « point, et où le feu ne s'éteint point.

« Et si ton œil te fait achoppement, arrache ton « œil; il vaut mieux entrer borgne dans le royaume « de Dieu, que d'être jeté avec tes deux yeux dans « la gehenna du feu, où le ver ne meurt point, et « où le feu ne s'éteint point.

« Car chacun sera salé par le feu, et toute victime « sera salée par le sel.

---

(1) Marc, chap. IX, v. 42 et suiv.

« Le sel est bon; que si le sel s'affadit, avec « quoi salerez-vous?

« Vous avez dans vous le sel; conservez la paix « parmi vous. «

Il dit ailleurs, sur le chemin de Jérusalem (1): « Quand le père de famille sera entré et aura fermé « la porte, vous resterez dehors, et vous heurterez, « disant : Maître, ouvrez-nous; et en répondant, il « vous dira : *Nescio vos*, d'où êtes-vous? et alors « vous commencerez à dire : Nous avons mangé et « bu avec toi, et tu as enseigné dans nos carrefours; « et il vous répondra : *Nescio vos*, d'où êtes-vous? « ouvriers d'iniquités! et il y aura pleurs et grince- « mens de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac, « Jacob, et tous les prophètes, et que vous serez « chassés dehors. »

Malgré les autres déclarations positives émanées du Sauveur du genre humain, qui assurent la damnation éternelle de quiconque ne sera point de notre Eglise, Origène et quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les sociniens les rejettent, mais ils sont hors du giron. Les luthériens et les calvinistes, quoique égarés hors du giron, admettent un enfer sans fin.

Dès que les hommes vécurent en société, ils durent s'appercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des lois; ils punissaient les crimes publics; il fallut établir un frein pour les cri-

(1) Luc, chap. XIII.

mes secrets; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginèrent des punitions après la vie, et de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs, comme nous l'avons déja observé, furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire, sur quelques passages très obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes lois des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces lois ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On serait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque: Vous êtes un homme inconséquent et sans probité, comme sans raison, très indigne du nom de législateur que vous vous arrogez. Quoi! vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, et vous ne l'annoncez pas expressément? et tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, et qui donneront la torture à quelques unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant, qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte, en Chaldée, en Perse; ou vous êtes un homme très mal-avisé, si étant instruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la base de votre religion.

Les auteurs des lois juives pourraient tout au plus répondre: Nous avouons que nous sommes

excessivement ignorans; que nous avons appris à écrire fort tard; que notre peuple était une horde sauvage et barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi-siècle dans des déserts impraticables; qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, et par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées; comment voulez-vous que nous pussions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un systême tout spirituel?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier la *vie;* nous ne connûmes notre Dieu et ses ministres, ses anges, que comme des êtres corporels: la distinction de l'ame et du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, et d'une philosophie très fine. Demandez aux Hottentots et aux Nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir? Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple que Dieu punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatrième génération, soit par la lèpre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On répliquerait à cette apologie: Vous avez inventé un systême dont le ridicule saute aux yeux; car le malfaiteur qui se portait bien, et dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors:

Vous vous trompez ; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années ; il y a toujours des malheurs dans une famille, et nous fesions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrètes.

Il serait aisé de répliquer à cette réponse, et de dire : Votre excuse ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très honnêtes gens perdent la santé et leurs biens ; et s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs, si ces malheurs sont des châtimens de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre juif pourrait répliquer encore : il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, et d'autres qui sont envoyés expressément de Dieu ; mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fièvre et la grêle sont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les pharisiens et les esséniens, chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déjà passé des Grecs aux Romains, et fut adopté par les chrétiens.

Plusieurs pères de l'Église ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour

avoir volé une chèvre. Virgile a beau dire, dans son sixième chant de l'Enéide :

. . . . Sedet æternùmque sedebit
Infelix Theseus.

Il prétend en vain que Thésée est assis pour jamais sur une chaise, et que cette posture est son supplice. D'autres croyaient que Thésée est un héros qui n'est point assis en enfer, et qu'il est dans les champs Elysées.

Il n'y a pas long-temps qu'un théologien calviniste, nommé Petit-Pierre, prêcha et écrivit que les damnés auraient un jour leur grace. Les autres ministres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La dispute s'échauffa ; on prétend que le roi leur souverain leur manda que, puisqu'ils voulaient être damnés sans retour, il le trouvait très bon, et qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'Eglise de Neuchâtel déposerent le pauvre Petit-Pierre, qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit : Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous ; mais sachez qu'il est bon que votre servante, votre tailleur, et sur-tout votre procureur, y croient.

J'ajouterai, pour l'*illustration* de ce passage, une petite exhortation aux philosophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai : Messieurs, nous ne passons pas notre vie avec Cicéron, Atticus, Caton, Marc-Aurele, Epictète, le chancelier de l'Hospital, la Mothe-le-Vayer, Des-Ivetaux, René Descartes, Newton, Locke, ni avec le respec-

table Bayle, qui était si au-dessus de la *fortune*; ni avec le trop vertueux incrédule Spinosa, qui, n'ayant rien, rendit aux enfans du grand pensionnaire de Wit, une pension de trois cents florins que lui fesait le grand de Wit, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoiqu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous avons affaire ne sont pas des Des-Barreaux, qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne sont pas des Ninon l'Enclos, qui gardait les dépôts si religieusement, tandis que les plus graves personnages les violaient. En un mot, Messieurs, tout le monde n'est pas philosophe.

Nous avons affaire à force fripons qui ont peu réfléchi; à une foule de petites gens, brutaux, ivrognes, voleurs. Prêchez-leur si vous voulez qu'il n'y a point d'enfer, et que l'ame est mortelle; pour moi je leur crierai dans les oreilles qu'ils seront damnés s'ils me volent: j'imiterai ce curé de campagne, qui ayant été outrageusement volé par ses ouailles, leur dit à son prône: Je ne sais à quoi pensait Jésus-Christ de mourir pour des canailles comme vous.

C'est un excellent livre pour les sots que le Pédagogne chrétien, composé par le révérend père d'Outreman, de la compagnie de Jésus, et augmenté par le révérend Coulon, curé de Ville-Juif-lès-Paris. Nous avons, Dieu merci, cinquante et une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de sens commun.

Frère Outreman affirme (page 157, édition in-4°) qu'un ministre d'État de la reine Elisabeth, nommé

le baron de Honsden, qui n'a jamais existé, prédit au secrétaire d'Etat Cécil, et à six autres conseillers d'État, qu'ils seraient damnés et lui aussi; ce qui arriva, et qui arrive à tout hérétique. Il est probable que Cécil et les autres conseillers n'en crurent point le baron de Honsden; mais si ce prétendu baron s'était adressé à six bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous? celui de l'honneur, celui des lois, celui même de la Divinité, qui veut sans doute que l'on soit juste, soit qu'il y ait un enfer, soit qu'il n'y en ait point.

ENFERS.

Notre confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la descente de Jésus-Christ aux enfers; c'est un article de foi très important; il est expressément spécifié dans le symbole dont nous avons déja parlé. On demande d'où cet article de foi est tiré; car il ne se trouve dans aucun de nos quatre évangiles, et le symbole, intitulé *des apôtres*, n'est, comme nous l'avons observé, que du temps des savans prêtres Jérôme, Augustin, et Rufin.

On estime que cette descente de notre Seigneur aux enfers est prise originairement de l'évangile de Nicodème, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile, le prince du Tartare et Sathan, après une longue conversation avec Adam, Enoch,

Elie le thesbite, et David, « entendent une voix « comme le tonnerre, et une voix comme une tem- « pête. David dit au prince du Tartare : Mainte- « nant, très vilain et très sale prince de l'enfer, « ouvre tes portes, et que le roi de gloire entre, etc. « Disant ces mots au prince, le Seigneur de majesté « survint en forme d'homme, et il éclaira les ténèbres « éternelles, et il rompit les liens indissolubles; et « par une vertu invincible, il visita ceux qui étaient « assis dans les profondes ténèbres des crimes, et « dans l'ombre de la mort des péchés. »

Jésus-Christ parut avec S. Michel, il vainquit la mort; il prit Adam par la main; le bon larron le suivait portant sa croix. Tout cela se passa en enfer en présence de Carinus et de Lenthius, qui ressuscitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes Anne et Caïphe, et au docteur Gamaliel, alors maître de S. Paul.

Cet évangile de Nicodême n'a depuis long-temps aucune autorité; mais on trouve une confirmation de cette descente aux enfers dans la première épître de S. Pierre, à la fin du chapitre III : « Parceque le « Christ est mort une fois pour nos péchés, le juste « pour les injustes, afin de nous offrir à Dieu, mort « à la vérité en chair, mais ressuscité en esprit, par « lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en « prison. »

Plusieurs pères ont eu des sentimens différens sur ce passage; mais tous convinrent qu'au fond Jésus était descendu aux enfers après sa mort. On fit sur cela une vaine difficulté. Il avait dit sur la croix au bon larron, vous serez aujourd'hui avec moi en

paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection est aisément répondue, en disant qu'il le mena d'abord en enfer, et ensuite en paradis.

Eusèbe de Césarée dit (1) que « Jésus quitta son « corps sans attendre que la mort le vînt prendre; « qu'au contraire, il prit la mort toute tremblante, « qui embrassait ses pieds et qui voulait s'enfuir; « qu'il l'arrêta; qu'il brisa les portes des cachots « où étaient renfermées les ames des saints; qu'il les « en tira, les ressuscita, se ressuscita lui-même, et « les mena en triomphe dans cette Jérusalem cé- « leste, *laquelle descendait du ciel toutes les nuits*, « et fut vue par S. Justin. »

On disputa beaucoup pour savoir si tous ces ressuscités moururent de nouveau avant de monter au ciel. S. Thomas assure dans sa Somme (2) qu'ils remoururent. C'est le sentiment du fin et judicieux Calmet. « Nous soutenons, dit-il dans sa disserta- « tion sur cette grande question, que les saints qui « ressuscitèrent après la mort du Sauveur, mou- « rurent de nouveau pour ressusciter un jour. »

Dieu avait permis auparavant que les profanes gentils imitassent par anticipation ces vérités sacrées. La fable avait imaginé que les dieux ressuscitèrent Pélops; qu'Orphée tira Eurydice des enfers, du moins pour un moment; qu'Hercule en délivra Alceste; qu'Esculape ressuscita Hippolyte, etc. etc. Distinguons toujours la fable de la vérité,

---

(1) Evangile, chap. II. — (2) III. part. quest. LIII.

et soumettons notre esprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ses faibles lumières.

ENTERREMENT.

En lisant par un assez grand hasard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinzième canon défend d'enterrer personne dans les églises. Des gens savans m'assurent que plusieurs autres conciles ont fait la même défense. De là je conclus que dès ces premiers siècles, quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charniers pour y pourrir d'une manière distinguée : je puis me tromper ; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choisi les lieux sacrés, où l'on adorait la divinité, pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens son père, sa mère, et ses vieux parens, qu'on souffre avec bonté parmi nous, et pour lesquels on a rarement une passion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, et fort noble d'avoir une suite d'aïeux en chair et en os dans son cabinet. Il est dit même qu'on mettait souvent en gage chez l'usurier le corps de son père et de son grand-père. Il n'y a point à présent de pays au monde où l'on trouvât un écu sur un pareil effet ; mais comment se pouvait-il faire qu'on mît en gage la momie paternelle, et qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris, en la transportant dans la barque à Ca-

ron, après que quarante juges, qui se trouvaient à point nommé sur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en personne honnête, et qu'elle était digne de passer dans la barque, moyennant un sou qu'elle avait soin de porter dans sa bouche? Un mort ne peut guère à-la-fois faire une promenade sur l'eau, et rester dans le cabinet de son héritier ou chez un usurier. Ce sont-là de ces petites contradictions de l'antiquité que le respect empêche d'examiner scrupuleusement.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aucun temple du monde ne fut souillé de cadavres; on n'enterrait pas même dans les villes. Très peu de familles eurent dans Rome le privilège de faire élever des mausolées, malgré la loi des douze tables qui en fesait une défense expresse.

Aujourd'hui quelques papes ont leurs mausolées dans Saint-Pierre; mais ils n'empuantissent pas l'église, parcequ'ils sont très bien embaumés, enfermés dans de belles caisses de plomb, et recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers lesquels un mort ne peut guère transpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les églises; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, et les vivans n'y marchent point sur des morts.

Cette horreur n'est soufferte que dans des pays où l'asservissement aux plus indignes usages laisse subsister un reste de barbarie qui fait honte à l'humanité.

Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris;

vous y marchez sur de vilaines pierres mal jointes qui ne sont point au niveau ; on les a levées mille fois pour jeter sous elles des caisses de cadavres.

Passez par le charnier qu'on appelle Saint-Innocent ; c'est un vaste enclos consacré à la peste ; les pauvres, qui meurent très souvent de maladies contagieuses, y sont enterrés pêle-mêle ; les chiens y viennent quelquefois ronger les ossemens ; une vapeur épaisse, cadavéreuse, infectée, s'en exhale ; elle est pestilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et presque à côté de cette voirie est l'opéra, le palais royal, le louvre des rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés ; et on entasse, depuis douze cents ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu en 1764, l'édit du roi de 1775 contre ces abus, aussi dangereux qu'infames, n'ont pu être exécutés ; tant l'habitude et la sottise ont de force contre la raison et contre les lois ! En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris ; il ne se corrige point. Paris sera encore long-temps un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, et de la barbarie la plus dégoûtante.

Versailles vient de donner un exemple qu'on devrait suivre par-tout. Un petit cimetière d'une paroisse très nombreuse infectait l'église et les maisons voisines, un simple particulier a réclamé contre cette coutume abominable ; il a excité ses concitoyens ; il a bravé les cris de la barbarie ; on a présenté requête au conseil ; enfin le bien public l'a

emporté sur l'usage antique et pernicieux ; le cimetière a été transféré à un mille de distance.

ENTHOUSIASME.

Ce mot grec signifie *émotion d'entrailles, agitation intérieure ;* les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation et le resserrement des intestins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on est vivement affecté?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthousiasme*, de trouble des entrailles, aux contorsions de cette Pythie, qui sur le trépied de Delphes recevait l'esprit d'Apollon, par un endroit qui ne semble fait que pour recevoir des corps?

Qu'entendons-nous par enthousiasme? que de nuances dans nos affections! approbation, sensibilité, émotion, trouble, saisissement, passion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante : il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému et ne remarque rien ; une femme pleure ; un autre jeune homme est si transporté, que pour son malheur il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'enthousiasme.

Le centurion ou le tribun militaire, qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel

il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement, comme un couvreur monte sur un toit. César pleurait en voyant la statue d'Alexandre.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. Sapho exprimait l'enthousiasme de cette passion ; et s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie, c'est que l'enthousiasme chez elle devint démence.

L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'enthousiasme, il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes. Un homme passionné qui parle avec action, a dans ses yeux, dans sa voix, dans ses gestes, un poison subtil qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction. C'est par cette raison que la reine Elisabeth défendit qu'on prêchât de six mois en Angleterre, sans une permission signée de sa main, pour conserver la paix dans son royaume.

S. Ignace ayant la tête un peu échauffée lit la vie des peres du désert, après avoir lu des romans. Le voilà saisi d'un double enthousiasme ; il devient chevalier de la vierge Marie, il fait la veille des armes, il veut se battre pour sa dame, il a des visions ; la vierge lui apparaît et lui recommande son fils ; elle lui dit que la société ne doit porter d'autre nom que celui de Jésus.

Ignace communique son enthousiasme à un autre espagnol nommé Xavier. Celui-ci court aux Indes dont il n'entend point la langue ; de là au Japon, sans qu'il puisse parler japonnais ; n'importe, son enthousiasme passe dans l'imagination de quelques jeunes jésuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci, après la mort de Xavier, ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apô-

tres, et qu'il n'ait ressuscité sept ou huit morts pour le moins. Enfin l'enthousiasme devient si épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*. Cette chrétienté finit par une guerre civile et par cent mille hommes égorgés; l'enthousiasme alors est parvenu à son dernier degré, qui est le fanatisme, et ce fanatisme et devenu rage.

Le jeune fakir qui voit le bout de son nez en fesant ses prières, s'échauffe par degrés, jusqu'à croire que s'il se charge de chaînes pesant cinquante livres, l'Être suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de Brama, et il ne manque pas de le voir en songe. Quelquefois même dans cet état où l'on n'est ni endormi ni éveillé, des étincelles sortent de ses yeux; il voit Brama resplendissant de lumière, il a des extases, et cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles est alors privé de la raison.

L'enthousiasme est précisément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, et de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout-à-fait détruite. Il peut ne causer que de légères secousses, qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'est ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, et sur tout dans la poésie sublime. L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poëtes.

Cet enthousiasme raisonnable est la perfection de leur art; c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient

inspirés des dieux, et c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'enthousiasme? c'est qu'un poëte dessine d'abord l'ordonnance de son tableau; la raison alors tient le crayon. Mais veut-il animer ses personnages, et leur donner le caractère des passions? alors l'imagination s'échauffe, l'enthousiasme agit; c'est un coursier qui s'emporte dans sa carriere. Mais la carrière est régulièrement tracée.

L'enthousiasme est admis dans tous les genres de poésie où il entre du sentiment : quelquefois même il se fait place jusque dans l'églogue, témoins ces vers de la dixième églogue de Virgile :

Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes
Ire; libet partho torquere cydonia cornu
Spicula : tanquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.

Le style des épîtres, des satires, réprouve l'enthousiasme; aussi n'en trouve-t-on pas dans les ouvrages de Boileau et de Pope.

Nos odes, dit-on, sont de véritables chants d'enthousiasme; mais comme elles ne se chantent point parmi nous, elles sont souvent moins des odes que des stances ornées de réflexions ingénieuses. Jetez les yeux sur la plupart des stances de la belle ode à la Fortune, de Jean-Baptiste Rousseau.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :

Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Ce couplet est une courte dissertation sur le mérite personnel d'Alexandre et de Socrate; c'est un sentiment particulier, un paradoxe. Il n'est point vrai qu'Alexandre sera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grece, qui subjugua l'Asie, qui pleura Darius, qui punit ses meurtriers, qui respecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux Abdolonime, qui rétablit Porus, qui bâtit tant de villes en si peu de temps, ne sera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival:
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Voilà encore une réflexion philosophique sans aucun enthousiasme. Et de plus, il est très faux que les fautes de Varron aient fait tout le succès d'Annibal; la ruine de Sagonte, la prise de Turin, la défaite de Scipion père de l'africain, les avantages remportés sur Sempronius, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, et tant de savantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où Varron fut vaincu, dit-on, par sa faute.

Des faits si défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une histoire ?

De toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthousiasme qui ne s'affaiblit jamais, et qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, est le Timothée, ou la fête d'Alexandre par Dryden : elle est encore regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont Pope n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée ; et si on avait eu un musicien digne du poëte, ce serait le chef-d'œuvre de la poésie lyrique.

Ce qui est toujours fort à craindre dans l'enthousiasme, c'est de se livrer à l'ampoulé, au gigantesque, au galimatias. En voici un grand exemple dans l'ode sur la naissance d'un prince du sang royal.

Où suis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés!
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés!
Un nouveau monde vient d'éclore :
L'univers se reforme encore
Dans les abymes du chaos;
Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occasion pour dire qu'il y a peu d'enthousiasme dans l'ode sur la prise de Namur.

Le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique très injuste du poëme des Saisons de M. de Saint-Lambert, et de la traduction des Géorgiques

de Virgile par M. Delille. L'auteur, acharné à décrier tout ce qui est louable dans les auteurs vivans, et à louer ce qui est condamnable dans les morts, veut faire admirer cette strophe :

Je vois monter nos cohortes,
La flamme et le fer en main,
Et sur des monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'apperçoit pas que les termes de *piques* et de *briques* font un effet très désagréable ; que ce n'est point un grand effort de monter sur des *briques*, que l'image de *briques* est très faible après celle des *morts ;* qu'on ne monte point sur des *monceaux de piques*, et que jamais on n'a entassé de *piques* pour aller à l'assaut ; qu'on ne s'ouvre point un large chemin sur des *rocs ;* qu'il fallait dire : « Je vois nos « cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les « débris des rochers, au milieu des armes brisées, « et sur des morts entassés ; » alors il y aurait eu de la gradation, de la vérité, et une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par son mauvais goût, et par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs subalternes. Il faut, pour s'ériger en critique, être un Quintilien, un Rollin ; il ne faut pas avoir l'insolence de dire, cela est bon, ceci est mauvais, sans en apporter des preuves convaincantes. Ce ne serait plus ressembler à Rollin dans son Traité des études ; ce serait ressembler à Fréron, et être par conséquent très méprisable.

ENVIE.

On connaît assez tout ce que l'antiquité à dit de cette passion honteuse, et ce que les modernes ont répété. Hésiode est le premier auteur classique qui en ait parlé.

« Le potier porte envie au potier, l'artisan à l'ar-« tisan, le pauvre même au pauvre, le musicien au « musicien (ou si l'on veut donner un autre sens au « mot *Aoidos*), le poëte au poëte. »

Long-temps avant Hésiode, Job avait dit : « L'en-« vie tue les petits. »

Je crois que Mandeville, auteur de la fable des abeilles, est le premier qui ait voulu prouver que l'envie est une fort bonne chose, une passion très utile. Sa première raison est que l'envie est aussi naturelle à l'homme que la faim et la soif : qu'on la découvre dans tous les enfans, ainsi que dans les chevaux et dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans se haïssent, caressez l'un plus que l'autre ; le secret est infaillible.

Il prétend que la première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules, et la seconde de se dire des flatteries.

Il croit que sans l'envie les arts seraient médiocrement cultivés, et que Raphaël n'auroit pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de Michel-Ange.

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'en-

vie ; peut-être aussi l'émulation n'est-elle qu'une envie qui se tient dans les bornes de la décence.

Michel-Ange pouvait dire à Raphaël : Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié ; vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape ; vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes et des boiteux en paradis, et de succulens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer, dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie est très louable ; vous êtes un brave envieux, soyons bons amis.

Mais si l'envieux est un misérable sans talens, jaloux du mérite comme les gueux le sont des riches ; si, pressé par l'indigence, comme par la turpitude de son caractère, il vous fait des Nouvelles du Parnasse, des Lettres de madame la comtesse, des Années littéraires, cet animal étale une envie qui n'est bonne à rien, et dont Mandeville ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œil de l'envieux ensorcelait les gens qui le regardaient. Ce sont plutôt les envieux qui sont ensorcelés.

Descartes dit que « l'envie pousse la bile jaune « qui vient de la partie inférieure du foie, et la bile « noire qui vient de la rate, laquelle se répand du « cœur par les artères, etc. » Mais comme nulle espèce de bile ne se forme dans la rate, Descartes, en parlant ainsi, semblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à sa physique.

Un certain Voët ou Voëtius, polisson en théologie, qui accusa Descartes d'athéisme, était très malade de la bile noire ; mais il savait encore moins que Descartes comment sa détestable bile se repandait dans son sang.

Madame Pernelle a raison :

Les envieux mourront; mais non jamais l'envie.

Mais c'est un bon proverbe qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Fesons donc envie autant que nous pourrons.

ÉPIGRAMME.

Ce mot veut dire proprement *inscription ;* ainsi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque sont pour la plupart fines et gracieuses ; elles n'ont rien des images grossières que Catulle et Martial ont prodiguées, et que Marot et d'autres ont imitées. En voici quelques unes traduites avec une brièveté dont on a souvent reproché à la langue française d'être privée. L'auteur est inconnu.

Sur les sacrifices à Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable;
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable,
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice.
Qu'il soit béni! mais entre nous,
C'est un peu trop en sacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups?

Sur Laïs, qui remit son miroir dans le temple de Vénus.

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle;
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

Sur une statue de Vénus.

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis;
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue?

Sur une statue de Niobé.

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre;
Le sculpteur a fait bien mieux;
Il a fait tout le contraire.

Sur des fleurs, à une fille grecque qui passait pour être fière.

Je sais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas;
Ne vous enorgueillissez pas,
Le temps vous fanera comme elles.

Sur Léandre, qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.

Épigramme imitée depuis par Martial.

Léandre, conduit par l'Amour,
En nageant, disait aux orages:
Laissez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la *faiblesse* de la traduction, il est aisé d'entrevoir la délicatesse et les graces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles sont différentes des grossieres images trop souvent peintes dans Catulle et dans Martial !

At nunc pro cervo mentula supposita est.....
Uxor, te cunnos nescis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne suis ce que j'ai été
Et ne le saurai jamais être;
Mon beau printemps et mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les dieux.
Oh! si je pouvais deux fois naître,
Comme je te servirais mieux !

Sans le printemps et l'été qui font *le saut par la fenêtre*, cette épigramme serait digne de Callimaque.

Je n'oserais en dire autant de ce rondeau, que tant de gens de lettres ont si souvent répété :

Au bon vieux temps un train d'amour régnoit
Qui sans grand art et dons se démenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'étoit donner toute la terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenoit;
Et si par cas à jouir on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt ans, trente ans, cela duroit un monde,

Au bon vieux temps.
Or est passé ce qu'Amour ordonnoit (1),
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on le mène ainsi qu'on le menoit
Au bon vieux temps.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux, don le mérite est de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, sont une invention gothique et puérile, et que les Grecs et les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuses par ces niaiseries difficiles.

Ensuite je demanderais ce que c'est qu'un *train d'amour qui règne*, un *train qui se démène sans dons.* Je pourrais demander si *venir à jouir par cas* sont des expressions délicates et agréables; si *s'entretenir et se fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du temps, que Marot adoucit dans quelques unes de ses petites poësies.

Je penserais que *refondre l'amour* est une image bien peu convenable, que si on le refond on ne le mène pas; et je dirais enfin que les femmes pouvaient répliquer à Marot : Que ne le refonds-tu toi-même? quel gré te saura-t-on d'un amour tendre

---

(1) Il est évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *démenoit*, *ordonnoit*, et non pas *ordonnait*, *démenait*, *prenait*, puisque ces terminaisons rimaient avec *voit*. Il est évident encore qu'on se permettait les *bâillemens*, les *hiatus*.

et constant, quand il n'y aura point d'autre amour?

Le mérite de ce petit ouvrage semble consister dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes dans presque tous les ouvrages de la cour de François I!

Ton vieux couteau, Pierre Martel, rouillé
Semble ton *nez* jà retrait et mouillé,
Et le fourreau tant laid où tu l'engaines;
C'est que toujours as aimé vieilles gaines.
Et la ficelle à quoi il est lié,
C'est qu'attaché seras et marié.
Quant au manche de corne, connoît-on
Que tu seras cornu comme un mouton.
Voilà le sens, voilà la prophétie
De ton couteau, dont je te remercie.

Est-ce un courtisan qui est l'auteur d'une telle épigramme? est-ce un matelot ivre dans un cabaret? Marot malheureusement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que sur des débauches de moines, et sur des obscénités, sont méprisées des honnêtes gens. Elles ne sont goutées que par une jeunesse effrénée, à qui le sujet plaît beaucoup plus que le style. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amusait paraîtra dans toute sa laideur

ÉPIPHANIE.

La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.

On ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois, ou trois mages, qui vinrent d'Orient conduits par une étoile. C'est apparemment cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'Epiphanie.

On demande d'où venaient ces trois rois, en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre par-tout la fête des rois, et nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois et non pas le gâteau des mages. On crie, *le roi boit*, et non pas *le mage boit*.

D'ailleurs, comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or, d'encens et de myrrhe, il fallait bien qu'ils fussent de très grands seigneurs. Les mages de ce temps-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du temps du faux Smerdis.

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. S. Ambroise et S. Césaire d'Arles tiennent pour les rois. Et on cite en preuve ces passages du psaume LXXI : « Les rois de Tar-« sis et des îles lui offriront des présens. Les rois « d'Arabie et de Saba lui apporteront des dons. » Les

uns ont appelé ces trois rois Magalat, Galgalat, Saraïm; les autres Athos, Satos, Paratoras. Les catholiques les connaissent sous le nom de Gaspard, Melchior et Balthazar. L'évêque Osorius rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut qui entreprit ce voyage avec deux mages, et que ce roi, de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la sainte Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à Joseph et à Marie? Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présents. Ils se fondent sur l'évangile de l'enfance, dans lequel il est dit que Joseph et Marie furent volés en Égypte par Titus et Dumachus. Or, disent-ils, on ne les auroit pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis; l'un fut le bon larron, et l'autre le mauvais larron. Mais l'évangile de Nicodème leur donne d'autres noms; il les appelle Démas et Gestas.

Le même évangile de l'enfance dit que ce furent des mages et non pas des rois qui vinrent à Béthléem; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant cessé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile assure que cette visite des trois mages avait été prédite par Zoradascht, qui est le même que nous appelons Zoroastre.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que présentèrent les trois rois ou les trois mages. Il prétend que la somme devait être très forte, et que trois rois ne pouvaient faire un présent médiocre. Il

dit que tout cet argent fut donné depuis à Judas, qui, servant de maître-d'hôtel, devint un fripon, et vola tout le trésor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie, qui fut d'abord instituée par l'Eglise grecque, comme le nom le porte, et ensuite célébrée par l'Eglise latine.

ÉPOPÉE.

Poeme épique.

Puisque *épos* signifiait *discours* chez les Grecs, un poëme épique était donc un discours ; et il était en vers parceque ce n'était pas encore la coutume de raconter en prose. Cela paraît bizarre, et n'en est pas moins vrai. Un Phérécide passe pour le premier grec qui se soit servi tout uniment de la prose pour faire une histoire moitié vraie (1), moitié fausse, comme elles l'ont été presque toutes dans l'antiquité.

Orphée, Linus, Tamyris, Musée, prédécesseurs d'Homère, n'écrivirent qu'en vers. Hésiode, qui était certainement contemporain d'Homère, ne donne qu'en vers sa théogonie, et son poëme des travaux et des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poësie, une maxime resserrée dans un vers se gravait si aisément

(1) Moitié vraie, c'est beaucoup.

dans la mémoire, que les lois, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

D'Hésiode.

Il fit usage des fables qui depuis long-temps étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement, à la manière succincte dont il parle de Prométhée, et d'Épiméthée, qu'il suppose ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, et qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologistes ont fait consister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Être suprême.

Tâchons de présenter ici au lecteur une imitation de sa fable de Pandore, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers, et en nous conformant aux idées reçues depuis Hésiode ; car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux.
Il prit le feu sacré, qui n'appartient qu'aux dieux.
Il en fit part à l'homme ; et la race mortelle
De l'esprit qui meut tout obtint quelque étincelle.
Perfide ! s'écria Jupiter irrité,
Ils seront tous punis de ta témérité ;
Il appela Vulcain ; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
Il orna mollement ses membres délicats ;
Les Amours, les Desirs forment ses premiers pas.
Les trois Graces et Flore arrangent sa coiffure,
Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de persuader ;
La superbe Junon celui de commander.

Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
A trahir ses amans, à cabaler, à nuire;
Et par son écolière il se vit surpassé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé;
De Dieu sur les humains tel fut l'arrêt suprême:
« Voilà votre supplice, et j'ordonne qu'on l'aime » (1).
Il envoie à Pandore un écrin précieux;
Sa forme et son éclat éblouissent les yeux.
Quels biens doit renfermer cette boîte si belle!
De la bonté des dieux c'est un gage fidèle;
C'est là qu'est renfermé le sort du genre humain.
Nous serons tous des dieux... Elle l'ouvre; et soudain
Tous les fléaux ensemble inondent la nature.
Hélas! avant ce temps, dans une vie obscure,
Les mortels moins instruits étaient moins malheureux;
Le vice et la douleur n'osaient approcher d'eux;
La pauvreté, les soins, la peur, la maladie,
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs et tous les jours sereins, etc.

Si Hésiode avait toujours écrit ainsi, qu'il serait supérieur à Homère!

Ensuite Hésiode décrit les quatre âges fameux, dont il est le premier qui ait parlé (du moins parmi les anciens auteurs qui nous restent). Le premier âge est celui qui précéda Pandore, temps auquel les hommes vivaient avec les dieux. L'âge de fer est celui du siège de Thèbes et de Troye. « Je suis, « dit-il, dans le cinquième, et je voudrois n'être « pas né. » Que d'hommes accablés par l'envie, par

(1) On a placé ici ces vers d'Hésiode, qui sont dans le texte avant la création de Pandore.

le fanatisme et par la tyrannie, en ont dit autant depuis Hésiode ?

C'est dans ce poëme des travaux et des jours qu'on trouve des proverbes qui se sont perpétués, comme, « le potier est jaloux du potier, » et il ajoute, « le « musicien du musicien, et le pauvre même du « pauvre. C'est là qu'est l'original de cette fable du « rossignol tombé dans les serres du vautour. Le rossignol chanta en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. Hésiode ne conclut pas que « ventre af- « famé n'a point d'oreilles ; » mais que les tyrans ne sont pas fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des Xénophon et des Caton :

Les hommes ignorent le prix de la société ; ils ne savent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'est pernicieuse qu'aux petits.

L'équité seule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare souvent la sienne.

Le chemin du crime est court et aisé. Celui de la vertu est long et difficile ; mais près du but il est délicieux.

Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Enfin, ses préceptes sur l'agriculture ont mérité d'être imités par Virgile. Il y a aussi de très beaux morceaux dans sa Théogonie. L'Amour qui débrouille le chaos ; Vénus qui, née sur la mer des parties génitales d'un dieu, nourrie sur la terre, toujours suivie de l'Amour, unit le ciel, la mer et

la terre ensemble, sont des emblèmes admirables.

Pourquoi donc Hésiode eut-il moins de réputation qu'Homère ? Il me semble qu'à mérite égal, Homère dut être préféré par les Grecs ; il chantait leurs exploits et leurs victoires sur les Asiatiques, leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maisons qui régnaient de son temps dans l'Achaïe et dans le Péloponèse ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe, contre la plus florissante nation qui fût encore connue dans l'Asie. Son poëme fut presque le seul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne se crût honorée de trouver son nom dans ces archives de la valeur. On assure même que, long-temps après lui, quelques différents entre des villes grecques, au sujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'Homère. Il devint, apres sa mort, le juge des villes dans lesquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant sa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des poëtes long-temps avant d'avoir des géographes.

Il est étonnant que les Grecs, se fesant tant honneur des poëmes épiques qui avaient immortalisé les combats de leurs ancêtres, ne trouvassent personne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopyles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce temps-là valaient bien Agamemnon, Achille et les Ajax.

Tyrthée, capitaine, poëte et musicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Prusse, fit la guerre et la chanta. Il anima les Spartiates contre les Messéniens par ses vers, et remporta la victoire.

Mais ses ouvrages sont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le siecle de Périclès; les grands talens se tournèrent vers la tragédie : ainsi Homère resta seul, et sa gloire augmenta de jour en jour. Venons à son Iliade.

De l'Iliade.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'Homère était de la colonie grecque établie à Smyrne, c'est cette foule de métaphores et de peintures dans le style oriental. La terre qui retentit sous les pieds dans la marche de l'armée, comme les foudres de Jupiter sur les monts qui couvrent le géant Typhée; un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes; Mars et Minerve, suivis de la Terreur, de la Fuite, et de l'insatiable Discorde, sœur et compagne de l'homicide dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, et qui, en foulant la terre, porte dans le ciel sa tête orgueilleuse. Toute l'Iliade est pleine de ces images; et c'est ce qui fesait dire au sculpteur Bouchardon : Lorsque j'ai lu Homère, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme, qui n'est point du tout intéressant pour nous, était donc très précieux pour tous les Grecs.

Ses dieux sont ridicules aux yeux de la raison, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé; et c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules, en voyant des dieux qui se disent des injures, qui se battent entre eux, qui se battent contre des hommes, qui

sont blessés, et dont le sang coule; mais c'était là l'ancienne théologie de la Gréce, et de presque tous les peuples asiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait sa divinité particulière qui la conduisait aux combats.

Les habitans des nuées, et des étoiles qu'on supposait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des brachmanes, de temps immémorial. La guerre des Titans, enfans du Ciel et de la Terre, contre les dieux maîtres de l'Olympe, était le premier mystère de la religion grecque. Typhon, chez les Egyptiens, avait combattu contre Osireth, que nous nommons Osiris, et l'avait taillé en pièces.

Madame Dacier, dans sa préface de l'Iliade, remarque très sensément, après Eustathe, évêque de Thessalonique, et Huet, évêque d'Avranches, que chaque nation voisine des Hébreux avait son dieu des armées. En effet, Jephté ne dit-il pas aux Ammonites (1): « Vous possédez justement ce que votre « dieu Chamos vous a donné, souffrez donc que « nous ayons ce que notre Dieu nous donne? »

Ne voit-on pas le Dieu de Juda vainqueur dans les montagnes (2), mais repoussé dans les vallées?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'est encore une idée reçue: Jacob lutte une nuit entière contre un ange de Dieu. Si Jupiter envoie un songe trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un esprit trompeur au roi Achab. Ces

(1) Juges, chap. XI, v. 24. — (2) *Ibid.* chap. I, v. 19.

emblêmes étaient fréquens, et n'étonnaient personne. Homère a donc peint son siècle; il ne pouvait pas peindre les siècles suivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entreprise dans la Motte de dégrader Homère, et de le traduire; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'Homère, il voulut lui donner de l'esprit : c'est la manie de la plupart des Français; une espèce de pointe qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèse, un léger contraste de mots leur suffit. C'est un défaut dans lequel Racine et Boileau ne sont presque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même se sont laissé séduire par ces puerilités qui dessèchent et qui énervent tout genre d'éloquence!

En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phœnix, au livre IX, pour appaiser la colère d'Achille, lui parle à peu-près ainsi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du souverain des dieux sont les filles sacrées;
Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triste et plaintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine et tremblante
Suivre de loin l'Injure impie et menaçante,
L'Injure au front superbe, au regard sans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grace.... et lorsqu'on les refuse,
C'est au trône de Dieu que leur voix vous accuse;
On les entend crier, en lui tendant les bras:
Punissez le cruel qui ne pardonne pas;

Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'Injure;
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les exauce; et son juste courroux
S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais assez exacte; et malgré la gène de la rime et la sécheresse de la langue, on apperçoit quelques traits de cette grande et touchante image si fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'Homère? il mutile en deux vers d'antithèses toute cette peinture.

On offense les dieux; mais par des sacrifices,
De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

Ce n'est plus qu'une sentence triviale et froide. Il y a sans doute des longueurs dans le discours de Phœnix; mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, Horace l'avoue; tous les hommes de goût en conviennent; il n'y a qu'un commentateur qui puisse être assez aveugle pour ne les pas voir. Pope lui-même, traducteur du poëte grec, dit que « c'est une vaste campagne, mais brute, « où l'on rencontre des beautés naturelles de toute « espèce, qui ne se présentent pas aussi régulière- « ment que dans un jardin régulier; que c'est une « abondante pépinière qui contient les semences de « tous les fruits, un grand arbre qui pousse des « branches superflues qu'il faut couper. »

Madame Dacier prend le parti de la vaste campagne, de la pépinière, et de l'arbre, et veut qu'on ne coupe rien. C'était sans doute une femme au-dessus

de son sexe, et qui a rendu de grands services aux lettres, ainsi que son mari; mais quand elle se fit homme, elle se fit commentateur; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver Homère mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec M. de la Motte même. Elle écrivit contre lui en régent de collège; et la Motte répondit comme aurait fait une femme polie et de beaucoup d'esprit. Il traduisit très mal l'Iliade; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'Odyssée; nous en dirons quelque chose quand nous serons à l'Arioste.

De Virgile. *

Il me semble que le second livre de l'Enéide; le quatrième, et le sixième, sont autant au-dessus de tous les poëtes grecs, et de tous les latins sans exception, que les statues de Girardon sont supérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que Virgile a emprunté beaucoup de traits d'Homère, et que même il lui est inférieur dans ses imitations: mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'est là qu'il est lui-même; c'est là qu'il est touchant, et qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible mais fatigant des combats. Horace avait dit de lui, avant qu'il eût entrepris l'Enéide:

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure camœnæ.

Facetum ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne sais si on ne retrouve pas un peu de cette

mollesse heureuse et attendrissante dans la passion fatale de Didon. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses églogues :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error !

Certainement le chant de la descente aux enfers ne serait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue :

Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis,
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits simples, élégans, attendrissans, dans les trois beaux chants de l'Enéide.

Tout le quatrième chant est rempli de vers touchans, qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille et du sentiment.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
Posse nefas, tacitusque meâ decedere terrâ ?
Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido ?.....
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.

Il faudrait transcrire presque tout ce chant, si on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le sombre tableau des enfers, que de vers encore respirent cette mollesse touchante et noble à la fois !

Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella ;....

Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo;
Projice tela manu, sanguis meus.

Enfin, on sait combien de larmes fit verser à l'empereur Auguste, à Livie, à tout le palais, ce seul demi-vers :

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poëte est, à ce qu'il me semble, celui qui remue l'ame et qui l'attendrit; les autres sont de beaux parleurs. Je suis loin de proposer cette opinion pour règle. « Je donne mon avis, dit Montagne, non « comme bon, mais comme mien. »

De Lucain.

Si vous cherchez dans Lucain l'unité de lieu et d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouveriez-vous? Si vous espérez sentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond est rendu très sec, et dont les expressions sont ampoulées; mais si vous voulez des idées fortes, des discours d'un courage philosophique et sublime, vous ne les verrez que dans Lucain parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le discours de Labienus à Caton, aux portes du temple de Jupiter-Ammon, si ce n'est la réponse de Caton même :

Hæremus cuncti superis; temploque tacente
Nil facimus non sponte Dei.
. . . . Steriles nùm legit arenas
Ut caneret paucis; mersitne hoc pulvere verum?

Estne Dei sedes nisi terra, et pontus, et aer,
Et cœlum, et virtus? Superos quid quærimus ultra?
Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Mettez ensemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des dieux, ce sont des discours d'enfans en comparaison de ce morceau de Lucain. Mais dans un vaste tableau où l'on voit cent personnages, il ne suffit pas qu'il y en ait un ou deux supérieurement dessinés.

Du Tasse.

Boileau a dénigré le clinquant du Tasse; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par Homère. Boileau le savait, le sentait, et il n'en parle pas. Il faut être juste.

On renvoie le lecteur à ce qu'on a dit du Tasse dans l'Essai sur la poésie épique (1). Mais il faut dire ici qu'on sait par cœur ses vers en Italie. Si à Venise, dans une barque, quelqu'un récite une stance de la Jérusalem délivrée, la barque voisine lui répond par la stance suivante.

Si Boileau eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à répliquer.

On connaît assez le Tasse; je ne répéterai ici ni les éloges ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'Arioste.

---

(1) Volume de la Henriade, stéréotype, page 290.

De l'Arioste.

L'Odyssée d'Homère semble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando innamorato*, et de l'*Orlando furioso;* et, ce qui n'arrive pas toujours, le dernier de ces poëmes a été sans contredit le meilleur.

Les compagnons d'Ulysse changés en pourceaux, les vents enfermés dans une peau de chèvre, des musiciennes qui ont des queues de poisson, et qui mangent ceux qui approchent d'elles; Ulysse qui suit tout nu le chariot d'une belle princesse, qui venait de faire la grande lessive; Ulysse déguisé en gueux qui demande l'aumône, et qui ensuite tue tous les amans de sa vieille femme, aidé seulement de son fils et de deux valets, sont des imaginations qui ont donné naissance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'Arioste est si plein et si varié, si fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'est arrivé plus d'une fois, après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre desir que d'en recommencer la lecture. Quel est donc le charme de la poésie naturelle? Je n'ai jamais pu lire un seul chant de ce poëme dans nos traductions en prose.

Ce qui m'a sur-tout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'est que l'auteur, toujours au-dessus de sa matière, la traite en badinant. Il dit les choses les plus sublimes sans effort, et il les finit souvent par un trait de plaisanterie qui n'est ni déplacé ni recherché. C'est à la fois l'Iliade, l'Odyssée, et don

Quichotte ; car son principal chevalier errant devient fou comme le héros espagnol, et est infiniment plus plaisant. Il y a bien plus, on s'intéresse à Roland, et personne ne s'intéresse à don Quichotte, qui n'est représenté dans Cervantes que comme un insensé à qui l'on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme, qui rassemble tant de choses, est précisément celui de notre roman de Cassandre, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, et qui a perdu cette vogue absolument, parcequ'ayant la longueur de l'Orlando furioso, il n'a aucune de ses beautés, et quand il les aurait en prose française, cinq ou six stances de l'Arioste les éclipseraient toutes. Ce fond du poëme est que la plupart des héros et les princesses qui n'ont pas péri pendant la guerre se retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les personnages du roman de Cassandre se retrouvent dans la maison de Polémon.

Il y a dans l'Orlando furioso un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'est celui de ses exordes. Chaque chant est comme un palais enchanté dont le vestibule est toujours dans un goût différent, tantôt majestueux, tantôt simple, même grotesque. C'est de la morale, ou de la gaieté, ou de la galanterie, et toujours du naturel et de la vérité.

Voyez seulement cet exorde du quarante-quatrième chant de ce poëme, qui en contient quarante-six, et qui cependant n'est pas trop long; de ce poëme qui est tout en stances rimées, et qui cependant n'a rien de gêné; de ce poëme qui démontre la nécessité de la rime dans toutes les langues modernes; de ce poëme charmant qui démontre

sur-tout la stérilité et la grossièreté des poëmes épiques barbares dans lesquels les auteurs se sont affranchis du joug de la rime, parcequ'ils n'avaient pas la force de le porter, comme disait Pope, et comme l'a écrit Louis Racine, qui a eu raison alors.

Spesso in poveri alberghi, e il picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei disagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidiose, ed agi
Delle piene d'insidie, e di sospetti
Corti regali, e splendidi palagi,
Dove la caritade è in tutto estinta;
Ne si vede amicizia se non finta.

Quindi avien, che tra principi, e signori,
Patti e convenzion' sono si frali.
Fan' lega oggi re, papi, imperatori;
Doman' saran' nemici capitali;
Perchè, qual' l'apparenze esteriori,
Non hanno i cor, non han gli animi tali,
Chè non mirando al torto, più ch'al dritto,
Attendon solamente al lor profitto.

On a imité ainsi plutôt que traduit cet exorde :

L'amitié sous le chaume habita quelquefois;
On ne la trouve point dans les cours orageuses,
Sous les lambris dorés des prélats et des rois,
Séjour des faux sermens, des caresses trompeuses,
Des sourdes factions, des effrénés desirs;
Séjour où tout est faux, et même les plaisirs.

Les papes, les césars, appaisant leur querelle,
Jurent sur l'Evangile une paix fraternelle,
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis;
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis;

Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils attestaient ils bravaient le courroux;
L'intérêt est le dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a personne d'assez barbare pour ignorer qu'Astolphe alla dans le paradis reprendre le bon sens de Roland, que la passion de ce héros pour Angélique lui avait fait perdre, et qu'il le lui rendit très proprement renfermé dans une fiole.

Le prologue du trente-cinquième chant est une allusion à cette aventure :

Chi salira per me, Madona, in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno?
Che poi ch'usci da' be' vostri occhi il telo,
Che'l cor mi fisse, og'nor perdendo vegno;
Nè di tantá jattura mi querelo;
Purchè non cresca, ma stia a questo segno.
Ch'io dubito, se più si va scemando,
Di venir tal, qual' ho descritto Orlando.
Per riaver l'ingegno mio me aviso,
Che non bisogna che per l'aria io poggi
Nel cerchio della luna, o in paradiso,
Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
Nè bei vostri occhi, e nel' sereno viso,
Nel' sen d'avorio, e alabastrini poggi
Se ne và errando; ed io con questa labbia
Lo corro; se vi par, ch'io lo r'abbia.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent se faire quelque idée de ces strophes par la version française :

Oh! si quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis! s'il y pouvait reprendre

Mon sens commun! s'il daignait me le rendre!...
Belle Aglaé, je l'ai perdu pour toi;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même;
C'est ton ouvrage; on est fou quand on aime.
Pour retrouver mon esprit égaré
Il ne faut pas faire un si long voyage.
Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé,
Il est errant sur ton charmant visage,
Sur ton beau sein, ce trône des amours.
Il m'abandonne. Un seul regard peut-être,
Un seul baiser peut le rendre à son maître;
Mais sous tes lois il restera toujours.

Ce *molle et facetum* de l'Arioste, cette urbanité, cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants, n'ont été ni rendus, ni même sentis par Mirabaud, son traducteur, qui ne s'est pas douté que l'Arioste raillait de toutes ses imaginations. Voyez seulement le prologue du vingt-quatrième chant:

Chi mette il pie sù l'amorosa pania
Cherchi ritrarlo e non v'invechi l'ale.
Che non è in somma amor se non insania,
A giudicio dè savii, universale.
E se ben, come Orlando, ogni un' smania,
Suo furor mostra a qualche altro segnale;
E quale è di pazzia segno più espresso
Che per altri voler, perde se stesso?

Vari gli effetti son; ma la pazzia
E tutta una però che gli fa uscire.
Gli è come una gran selva ove la via
Conviene a forza a chi va fallire;
Chi sù, chi giù, qui quà, qui là travia.
Per concludere in somma, io vi vo dire

A chi in amor s'invecchia, oltre ogni pena
Si convengon i ceppi, e la catena.

Ben me si potria dir : Frate, tu vaï
L'altrui mostrando, e non vedi il tuo fallo.
Io vi respondo che comprendo assaï,
Or che di mente ho lucido intervallo,
Ed ho gran' cura (e spero farlo omaï)
Di riposar mi, e d'uscir fuor di ballo.
Ma tosto far come vorrei, no'l posso ;
Che'l male è penetrato infino all'osso.

Voici comme Mirabaud traduit sérieusement cette plaisanterie :

« Que celui qui a mis le pied sur les gluaux de « l'amour tâche de l'en tirer promptement, et de « n'y pas laisser engluer ses ailes : car, au jugement « unanime des plus sages, l'amour est une vraie fo- « lie. Quoique tous ceux qui s'y abandonnent comme « Roland ne deviennent pas furieux, il n'y en a ce- « pendant pas un seul qui ne fasse voir combien sa « raison est égarée.

« Les effets de cette manie sont différens, mais « une même cause les produit ; c'est comme une « épaisse forêt, où l'un prend à droite, l'autre prend « à gauche ; sans compter enfin toutes les autres « peines que l'amour fait souffrir, il nous ôte encore « la liberté et nous charge de fers.

« Quelqu'un me dira peut-être : Eh ! mon ami, « prenez pour vous-même les avis que vous donnez « aux autres. C'est bien aussi mon dessein, à pré- « sent que la raison m'éclaire ; je songe à m'affran- « chir d'un joug qui me pèse, et j'espère que j'y

« parviendrai. Il est pourtant vrai que le mal étant « fort enraciné, il me faudra pour en guérir beau- « coup plus de temps que je ne voudrais. »

Je crois reconnaître davantage l'esprit de l'Arioste dans cette imitation faite par un auteur inconnu :

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre
De s'en tirer n'est pas long-temps le maître ;
On s'y démène, on y perd son bon sens,
Témoin Roland et d'autres personnages,
Tous gens de bien, mais fort extravagans ;
Ils sont tous fous ; ainsi l'ont dit les sages.
Cette folie a différens effets :
Ainsi qu'on voit dans de vastes forêts,
A droite, à gauche, errer à l'aventure
Des pélerins au gré de leur monture ;
Leur grand plaisir est de se fourvoyer ;
Et pour leur bien je voudrais les lier.
A ce propos quelqu'un me dira : Frère,
C'est bien prêché ; mais il fallait te taire.
Corrige-toi sans sermonner les gens.
Oui, mes amis, oui, je suis très coupable,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le temps,
Mais jusqu'ici le mal est incurable.

Quand je dis que l'Arioste égale Homère dans la description des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers :

Suona l'un brando, e l'altro, or basso, or alto :
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella spelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di Giove.
. . . .
. . . .

Aspro concerto, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi e di strida
Della misera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della sua guida;
Istranamente concordar s'udia
Col fiero suon della fiamma omicida.
. . . .

L'alto rumor delle sonore trombe,
Di timpani, e di barbari stromenti
Giunte al continuo suon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più per che'l ciel ribombe
Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti
Rendono un' altro suon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il Nilo assorda.
. . . .

Alle squallide ripe dell' Acheronte
Sciolta del corpo, più freddo che ghiaccio,
Bestemmiando fuggi l'alma sdegnosa
Che fù si altera al mondo, e si orgogliosa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers :

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère ?
Moins violens, moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux,
Quand, tout noirci de fumée et de poudre,
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.
. . . .

Concert horrible, exécrable harmonie
De cris aigus et de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,

Et du fracas des maisons embrasées
Que sous leurs toits la flamme a renversées !
Des instrumens de ruine et de mort
Volant en foule et d'un commun effort ;
Et la trompette, organe du carnage,
De plus d'horreur emplissent ce rivage,
Que n'en ressent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche et qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter son onde.

. . . .

Alors, alors, cette ame si terrible,
Impitoyable, orgueilleuse, inflexible,
Fuit de son corps et sort en blasphémant,
Superbe encore à son dernier moment,
Et défiant les éternels abymes
Où s'engloutit la foule de ses crimes.

Il a été donné à l'Arioste d'aller et de revenir de ces descriptions terribles aux peintures les plus voluptueuses, et de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est d'intéresser vivement pour les héros et les héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a presque autant d'évènemens touchans dans son poëme que d'aventures grotesques ; son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné.

Je ne sais quel plaisant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Est : *Messer Ludovico, dove avete pigliato tante coglionerie?* Le cardinal aurait dû ajouter : *Dove avete pigliato tante cose di-*

vine? Aussi est-il appelé en Italie *il divino Ariosto.*

Il fut le maître du Tasse. L'Armide est d'après l'Alcine. Le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter Renaud est absolument imité du voyage d'Astolphe. Et il faut avouer encore que les imaginations fantasques qu'on trouve si souvent dans le poeme de Roland le furieux, sont bien plus convenables à un sujet mêlé de sérieux et de plaisant, qu'au poëme sérieux du Tasse dont le sujet semblait exiger des mœurs plus sévères.

Ne passons pas sous silence un autre mérite qui n'est propre qu'à l'Arioste; je veux parler des charmans prologues de tous ses chants.

Je n'avais pas osé autrefois le compter parmi les poëtes épiques; je ne l'avais regardé que comme le premier des grotesques: mais en le relisant je l'ai trouvé aussi sublime que plaisant; et je lui fais très humblement réparation. Il est très vrai que le pape Léon X publia une bulle en faveur de l'Orlando furioso, et déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'est un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans le Tasse et dans l'Arioste, que des poëmes si longs, non seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, et que le poëte ne paraisse presque jamais gêné.

Le Trissin, au contraire, qui s'est délivré du joug de la rime, semble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie et d'élégance.

Spencer, en Angleterre, voulut rimer en stances son poëme de la Fée reine; on l'estima, et personne ne le put lire.

Je crois la rime nécessaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie sensible, marquée par les longues et par les brèves, et qui ne peuvent employer ces dactyles et ces spondées qui font un effet si merveilleux dans le latin.

Je me souviendrai toujours que je demandai au célèbre Pope pourquoi Milton n'avait pas rimé son Paradis perdu, et qu'il me répondit: *Because he could not*, parcequ'il ne le pouvait pas.

Je suis persuadé que la rime irritant, pour ainsi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves; qu'en le forçant de tourner sa pensée en mille manières, elle l'oblige aussi de penser avec plus de justesse, et de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiste, en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, et sentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produisent, croit y suppléer par des images gigantesques qui ne sont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté surmontée.

Pour les poëmes en prose, je ne sais ce que c'est que ce monstre. Je n'y vois que l'impuissance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert sans instrumens. Le Cassandre de la Calprenède sera, si l'on veut, un poëme en prose, j'y consens; mais dix vers du Tasse valent mieux.

De Milton.

Si Boileau, qui n'entendit jamais parler de Mil-

ton, absolument inconnu de son temps, avait pu lire le Paradis perdu, c'est alors qu'il aurait pu dire comme du Tasse:

Eh! quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Un épisode du Tasse est devenu le sujet d'un poëme entier chez l'auteur anglais; celui-ci a étendu ce que l'autre avait jeté avec discrétion dans la fabrique de son poëme.

Je me livre au plaisir de transcrire ce que dit le Tasse au commencement du quatrième chant:

Quinci avendo pur tutto il pensier volto
A recar nè cristiani ultima doglia;
Che sia comanda il popol suo racolto,
(Concilio orrendo) entro la regia soglia.
Come sia pur leggiera impresa (ahi stolto)
Il repugnare alla divina voglia:
Stolto, ch'al ciel s'agguaglia, e'n obblio pone,
Come di Dio la destra irata tuone.

Chiama gli abitator'dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè stridendo così dalle superne
Regioni del cielo il folgor piomba,
Nè si scossa già mai trema la terra,
Quand i vapori in sen gravida serra.

Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce, e più superbo il rende.
Rosseggian gli occhi, e di veneno infetto,
Come infausta cometa, il guardo splende.

Gli involve il mento, e sù l'irsuto petto
Ispida, e folta la gran barba scende;
Ed in guisa di voragine profonda,
S'apre la bocca d'atro sangue immonda.

Quali i fumi sulfurei, ed infiammati
Escon di mon Gibello, e'l puzzo, e'l tuono;
Tal della fera bocca i negri fiati,
Tale il fetore, e le faville sono.
Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
Ripresse, e l'Idra si fe' muta al suono;
Resto Cocito, e ne tremar' gli abissi,
E in questi detti il gran rimbombo udissi.

Tartarei numi, di seder più degni
Là sovra il sole, ond'è l'origin vostra,
Che meco gia da' più felici regni
Spinse il gran caso in questa orribil chiostra;
Gli antichi altrui sospetti, e i fieri sdegni
Noti son troppo, e l'alta impresa nostra;
Or colui regge a suo voler le stelle,
E noi siam giudicate alme rubelle.

Ed in vece del dì sereno, e puro,
Dell' aureo sol, degli stellati giri,
N'hà qui rinchiusi in questo abisso oscuro;
Ne vol, ch'al primo onor per noi s'aspiri.
E poscia (ahi quanto a ricordarlo è duro!
Questo è quel, che più inaspra i miei martiri.)
Nè bei seggi celesti hà l'uom chiamato,
L'uom' vile, et di vil fango in terra nato.

Tout le poëme de Milton semble fondé sur ces vers, qu'il a même entièrement traduits. Le Tasse ne s'appesantit point sur les ressorts de cette machine, la seule peut-être que l'austérité de sa reli-

gion et le sujet d'une croisade dussent lui fournir. Il quitte le diable le plus tôt qu'il peut, pour présenter son Armide aux lecteurs ; l'admirable Armide, digne de l'Alcine de l'Arioste, dont elle est imitée. Il ne fait point tenir de longs discours à Belial, à Mammon, à Belzébuth, à Satan.

Il ne fait point bâtir une salle pour les diables ; il n'en fait pas des géans pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puissent tenir plus à l'aise dans la salle. Il ne déguise point enfin satan en cormoran et en crapaud.

Qu'auraient dit les cours et les savans de l'ingénieuse Italie, si le Tasse, avant d'envoyer l'esprit de ténèbres exciter Hidraot, le père d'Armide, à la vengeance, se fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort et le Péché ; si le Péché lui avait appris qu'il était sa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête ; qu'ensuite il devint amoureux de sa fille ; qu'il en eut un enfant qu'on appela la Mort ; que la Mort (qui est supposée masculin) coucha avec le Péché (qui est supposé féminin), et qu'elle lui fit une infinité de serpens qui rentrent à toute heure dans ses entrailles, et qui en sortent.

De tels rendez-vous, de telles jouissances, sont aux yeux des Italiens de singuliers épisodes d'un poëme épique. Le Tasse les a négligés, et il n'a pas eu la délicatesse de transformer Satan en crapaud, pour mieux instruire Armide.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons et des mauvais anges, que Milton a imitée de la Gigantomachie de Claudien? Gabriel consume deux chants

entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre Dieu même; et ensuite la création du monde. On s'est plaint que ce poëme ne soit presque rempli que d'épisodes; et quels épisodes! c'est Gabriel et Satan qui se disent des injures; ce sont des anges qui se font la guerre dans le ciel, et qui la font à Dieu. Il y a dans le ciel des dévots et des espèces d'athées. Abdiel, Ariel, Arioc, Rimiel, combattent Moloch, Belzébuth, Nisroch; on se donne de grands coups de sabre; on se jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, et les neiges qui couvrent leurs cimes, et les rivières qui coulent à leurs pieds. C'est là, comme on voit, la belle et simple nature!

On se bat dans le ciel à coups de canon; encore cette imagination est-elle prise de l'Arioste; mais l'Arioste semble garder quelque bienséance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs italiens et français. Nous n'avons garde de porter notre jugement; nous laissons chacun sentir du dégoût ou du plaisir à sa fantaisie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géans contre les dieux semble plus raisonnable que celle des anges, si le mot de *raisonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géans de la fable étaient supposés les enfans du Ciel et de la Terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des dieux auxquels ils étaient égaux en force et en puissance. Ces dieux n'avaient point créé les Titans; ils étaient corporels comme eux. Mais il n'en est pas ainsi dans notre religion. Dieu est un être pur, infini, tout-puissant, créateur de toutes choses, à qui

ses créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Aussi cette imitation de la guerre des géans, cette fable des anges révoltés contre Dieu même, ne se trouve que dans les livres apocryphes attribués à Enoch dans le premier siècle de notre ere vulgaire, livre digne de l'extravagance du rabbinisme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici, ce sont des anges à cheval, et d'autres qu'un coup de sabre coupe en deux, et qui se rejoignent sur le-champ; là, c'est la Mort qui *lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres* qui n'existent pas encore. Ailleurs, elle frappe de sa *massue pétrifique sur le froid et sur le sec.* Plus loin, c'est le froid, le chaud, le sec, et l'humide, qui se disputent l'empire du monde, et qui *conduisent en bataille rangée des embryons d'atomes.* Les questions les plus épineuses de la plus rebutante scolastique sont traitées en plus de vingt endroits dans les termes même de l'école. Des diables en enfer s'amusent à disputer sur la grace, sur le libre arbitre, sur la prédestination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il soumet son imagination poëtique, et la restreint à paraphraser dans deux chants, les premiers chapitres de la Genèse:

God saw the light was good.
And light from darkness divided;
Light the day and darkness night he nam'd.
Again God said: Let be the firmament....
And saw that it was good....

C'est un respect qu'il montre pour l'ancien Testament, ce fondement de notre sainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de Milton, et nous n'en avons point. On a retranché, ou entièrement altéré plus de deux cents pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant.

Après qu'Adam et Ève ont récité le psaume CXLVIII, l'ange Raphaël descend du ciel sur ses six ailes, et vient leur rendre visite; et Ève lui prépare à dîner. « Elle écrase des grappes de raisin, et en « fait du vin doux qu'on appelle *moût;* et de plu- « sieurs graines, et des doux pignons pressés, elle « tempéra de douces crèmes... L'ange lui dit, bon « jour, et se servit de la sainte salutation dont il « usa long-temps après envers Marie, la seconde « Ève : Bon jour, mère des hommes, dont le ventre « fécond remplira le monde de plus d'enfans qu'il « n'y a de différens fruits des arbres de Dieu entas- « sés sur ta table. La table était un gazon et des siè- « ges de mousse tout autour, et sur son ample carré « d'un bout à l'autre tout l'automne était empilé, « quoique le Printemps et l'Automne dansassent « dans ce lieu par la main. Ils firent quelque temps « conversation sans craindre que le dîner se refroi- « dît. (1) Enfin notre premier père commença ainsi :

« Envoyé céleste, qu'il vous plaise goûter des « présens, que notre nourricier, dont descend tout « bien parfait et immense, a fait produire à la terre « pour notre nourriture et pour notre plaisir; ali-

---

(1) Mot pour mot : *Nor fear'd lest dinner cool'd.*

« mens peut-être insipides pour des natures spiri-
« tuelles. Je sais seulement qu'un père céleste les
« donne à *tous*.

« A quoi l'ange répondit : Ce que celui dont les
« louanges soient chantées, donne à l'homme, en
« partie spirituelle, n'est pas trouvé un mauvais
« mets par les purs esprits ; et ces purs esprits, ces
« substances intelligentes, veulent aussi des alimens
« ainsi qu'il en faut à votre substance raisonnable.
« Ces deux substances contiennent en elles toutes
« les facultés basses des sens par lesquelles elles en-
« tendent, voient, flairent, touchent, goûtent, di-
« gèrent ce qu'elles ont goûté, en assimilent les par-
« ties, et changent les choses corporelles en incor-
« porelles. Car, vois-tu, tout ce qui a été créé doit
« être soutenu et nourri ; les élémens les plus gros-
« siers alimentent les plus purs ; la terre donne à
« manger à la mer ; la terre et la mer à l'air ; l'air
« donne de la pâture aux feux éthérés ; et d'abord à
« la lune, qui est la plus proche de nous ; c'est de là
« qu'on voit sur son visage rond ses taches et ses
« vapeurs non encore purifiées, et non encore tour-
« nées en sa substance. La lune aussi exhale de la
« nourriture de son continent humide aux globes
« plus élevés. Le soleil, qui départ sa lumière à
« tous, reçoit aussi de tous en récompense son ali-
« ment en exaltations humides, et le soir il soupe
« avec l'Océan... Quoique dans le ciel les arbres de
« vie portent un fruit d'ambrosie ; quoique nos
« vignes donnent du nectar ; quoique tous les ma-
« tins nous brossions les branches d'arbres couvertes
« d'une rosée de miel ; quoique nous trouvions la

« terrain couvert de graines perlées; cependant
« Dieu a tellement varié ici ses présens, et de nou-
« velles délices, qu'on peut les comparer au ciel.
« Soyez sûrs que je ne serai pas assez délicat pour
« n'en pas tâter avec vous.

« Ainsi ils se mirent à table, et tombèrent sur les
« viandes; et l'ange n'en fit pas seulement sem-
« blant; il ne mangea pas en mystère, selon la glose
« commune des théologiens; mais avec la vive dé-
« pêche d'une faim très réelle, avec une chaleur
« concoctive et transsubstantive. Le superflu du
« dîner transpire aisément dans les pores des esprits;
« il ne faut pas s'en étonner, puisque l'empirique
« alchimiste avec son feu de charbon et de suie peut
« changer, ou croit pouvoir changer l'écume du
« plus grossier métal en or aussi parfait que celui de
« la mine.

« Cependant Eve servait à table toute nue, et
« couronnait leurs coupes de liqueurs délicieuses.
« O innocence! méritant paradis! c'était alors plus
« que jamais que les enfans de Dieu auraient été
« excusables d'être amoureux d'un tel objet, mais
« dans leurs cœurs l'amour régnait sans debauche.
« Ils ne connaissaient pas la jalousie, enfer des
« amans outragés. »

Voilà ce que les traducteurs de Milton n'ont point du tout rendu; voilà ce dont ils ont supprimé les trois quarts, et atténué tout le reste. C'est ainsi qu'on en a usé quand on a donné des traductions de quelques tragédies de Shakespeare; elles sont toutes mutilées et entièrement méconnaissables. Nous n'avons aucune traduction fidèle de ce célèbre

auteur dramatique, que celle des trois premiers actes de son Jules-César, imprimée à la suite de Cinna, dans l'édition de Corneille avec des commentaires. (*)

Virgile annonce les destinées des descendans d'Enée, et les triomphes des Romains. Milton prédit le destin des enfans d'Adam; c'est un objet plus grand, plus intéressant pour l'humanité; c'est prendre pour son sujet l'histoire universelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple juif, dans les onzième et douzième chants; et voici mot à mot ce qu'il dit du reste de la terre:

« L'ange Michel et Adam montèrent dans la *vision* « *de Dieu;* c'était la plus haute montagne du para- « dis terrestre, du haut de laquelle l'hémisphère de « la terre s'étendait dans l'aspect le plus ample et le « plus clair. Elle n'était pas plus haute, ni ne pré- « sentait un aspect plus grand que celle sur laquelle « le diable emporta le second Adam dans le désert, « pour lui montrer tous les royaumes de la terre et « leur gloire. Les yeux d'Adam pouvaient comman- « der de là toutes les villes d'ancienne et de mo- « derne renommée; sur le siége du plus puissant « empire, depuis les futures murailles de Combalu, « capitale du grand-kan du Cathay, et de Samar- « cande sur l'Oxus, trône de Tamerlan, à Pékin des « rois de la Chine, et de là à Agra, et de là à Lahor « du grand mogol jusqu'à la Chersonèse d'or, ou « jusqu'au siége du Persan dans Ecbatane, et depuis « dans Ispahan, ou jusqu'au czar russe dans Mos-

(*) Et dans le douzième volume du théâtre de Voltaire, in-18, stéréotype.

« cou, ou au sultan venu du Turkestan dans By-
« sance. Ses yeux pouvaient voir l'empire du Négus
« jusqu'à son dernier port Ercoco, et les royaumes
« maritimes Mombaza, Quiloa, et Melinde, et So-
« fala qu'on croit Ophir, jusqu'au royaume de Congo
« et Angola plus au sud. Ou bien de là il voyait,
« depuis le fleuve Niger jusqu'au mont Atlas, les
« royaumes d'Almanzor, de Fez, et de Maroc; Sus,
« Alger, Tremizen, et de là l'Europe, à l'endroit
« d'où Rome devait gouverner le monde. Peut-être
« il vit en esprit le riche Mexique siége de Monte-
« zume, et Cusco dans le Pérou, plus riche siège
« d'Atabalipa; et la Guiane, non encore dépouillée,
« dont la capitale est appelée Eldorado par les Espa-
« gnols.»

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'Adam, on lui montre aussitôt un hôpital; et l'auteur ne manque pas de dire que c'est un effet de la gourmandise d'Eve.

« Il vit un lazaret où gisaient nombre de malades,
« spasmes hideux, empreintes douloureuses, maux
« de cœur, d'agonie, toutes les sortes de fièvres,
« convulsions, épilepsies, terribles catarres, pierres
« et ulcères dans les intestins, douleurs de coliques,
« frénésies diaboliques, mélancolies soupirantes,
« folies lunatiques, atrophies, marasmes, peste
« dévorante au loin, hydropisies, asthmes, rhu-
« mes, etc. »

Toute cette vision semble une copie de l'Arioste, car Astolphe, monté sur l'hippogriffe, voit en volant tout ce qui se passe sur les frontières de l'Europe et sur toute l'Afrique. Peut-être, si on l'ose

dire, la fiction de l'Arioste est plus vraisemblable que celle de son imitateur; car en volant, il est tout naturel qu'on voie plusieurs royaumes l'un après l'autre; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que Milton ne savait pas l'optique; mais cette critique est injuste; il est très permis de feindre qu'un esprit céleste découvre au père des hommes les destinées de ses descendans. Il n'importe que ce soit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins est grande et belle.

Voici comme finit ce poëme:

La Mort et le Péché construisent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité et pour celle de Satan, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant Satan revole vers les diables par un autre chemin; il vient rendre compte à ses vassaux du succès de sa commission; il harangue les diables, mais il n'est reçu qu'avec des sifflets. Dieu le change en grand serpent, et ses compagnons deviennent serpens aussi.

Il est aisé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ses beautés, je ne sais quel esprit de fanatisme et de férocité pédantesque qui dominait en Angleterre du temps de Cromwell, lorsque tous les Anglais avaient la Bible et le pistolet à la main. Ces absurdités théologiques, dont l'ingénieux Butler auteur d'Hudibras s'est tant moqué, furent traitées sérieusement par Milton. Aussi cet ouvrage fut regardé par toute la cour de Charles II avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque temps secrétaire, pour

la langue latine, du parlement appelé le *rump*, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi Charles I; livre (il faut l'avouer) aussi ridicule par le style, que détestable par la matière; livre où l'auteur raisonne à-peu-près comme lorsque, dans son Paradis perdu, il fait digérer un ange, et fait passer les excrémens par insensible transpiration: lorsqu'il fait coucher ensemble le Péché et la Mort; lorsqu'il transforme son Satan en cormoran et en crapaud; lorsqu'il fait des diables géans, qu'il change ensuite en pygmées, pour qu'ils puissent raisonner plus à l'aise, et parler de controverse, etc.

Si on veut un échantillon de ce libelle scandaleux qui le rendit si odieux, en voici quelques uns. Saumaise avait commencé son livre en faveur de la maison Stuart, et contre les régicides, par ces mots :

« L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre a blessé depuis peu nos oreilles et encore « plus nos cœurs. »

Milton répond à Saumaise : « Il faut que cette « horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que « celle de S. Pierre qui coupa une oreille à Malchus, « ou les oreilles hollandaises doivent être bien lon- « gues pour que le coup ait porté de Londres à la « Haye; car une telle nouvelle ne pouvait blesser « que des oreilles d'âne. »

Après ce singulier préambule, Milton traite de *pusillanimes* et de *lâches* les larmes que le crime de la faction de Cromwell avait fait répandre à tous les hommes justes et sensibles. « Ce sont, dit-il, des « larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe

« Salmacis, qui produisirent la fontaine dont les « eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de « leur virilité, leur ôtaient le courage, et en fesaient « des hermaphrodites ». Or Saumaise s'appelait *Salmasius* en latin. Milton le fait descendre de la nymphe Salmacis. Il l'appelle *eunuque* et *hermaphrodite*, quoique hermaphrodite soit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ses pleurs sont ceux de Salmacis sa mère, et qu'ils l'ont rendu infâme.

. . . . Infamis ne quem malè fortibus undis
Salmacis enervet.

On peut juger si un tel pédant atrabilaire, défenseur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie et délicate de Charles II, aux lords Rochester, Roscommon, Buckingham, aux Waller, aux Cowley, aux Congrèves, aux Wicherley. Ils eurent tous en horreur l'homme et le poëme. A peine même sut-on que le Paradis perdu existait. Il fut totalement ignoré en France aussi bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait osé parler aux Racine, aux Despréaux, aux Molière, aux La Fontaine, d'un poëme épique sur Adam et Eve? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu estimé cet ouvrage, moitié théologique et moitié diabolique, où les anges et les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui savent par cœur l'Arioste et le Tasse, n'ont pu écouter les sons durs de Milton. Il y a trop de distance entre la langue italienne et l'anglaise.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de

son *Essai sur la poésie epique*. Il fut même le premier (si je ne me trompe) qui nous fit connaître les poëtes anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de Newton, et les sentimens de Locke. Mais quand on lui demanda ce qu'il pensait du génie de Milton, il répondit : « Les Grecs re-« commandaient aux poëtes de sacrifier aux Graces, « Milton a sacrifié au diable. »

On songea alors à traduire ce poëme épique anglais dont M. de Voltaire avait parlé avec beaucoup d'éloges, à certains égards. Il est difficile de savoir précisément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux personnes qui travaillèrent ensemble ; mais on peut assurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidèlement. Nous l'avons déja fait voir ; et il n'y a qu'à jeter les yeux sur le début du poëme pour en être convaincu :

« Je chante la désobéissance du premier homme, « et les funestes effets du fruit défendu, la perte « d'un paradis, et le mal de la mort triomphant sur « la terre, jusqu'à ce qu'un Dieu-homme vienne « juger les nations, et nous rétablisse dans le séjour « bienheureux. »

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord considérer qu'on se permet dans la langue anglaise des inversions que nous souffrons rarement dans la nôtre. Voici mot à mot le commencement de ce poëme de Milton :

« La première désobéissance de l'homme, et le « fruit de l'arbre défendu, dont le goût porta la « mort dans le monde, et toutes nos misères avec

« la perte d'Eden, jusqu'à ce qu'un plus grand « homme nous rétablît, (1) et regagnât notre de- « meure heureuse ; Muse céleste, c'est là ce qu'il « faut chanter. »

Il y a de très beaux morceaux sans doute dans ce poëme singulier ; et j'en reviens toujours à ma grande preuve, c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de littérature. Tel est ce monologue de Satan, lorsque, s'échappant du fond des enfers, et voyant pour la première fois notre soleil sortant des mains du Créateur, il s'écrie :

« Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
« Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
« Jour qui fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent,
« Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
« Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
« Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
« Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
« Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
« Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
« Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;
« Je suis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
« Hélas ! je fus ingrat, c'est là mon plus grand crime.
« J'osai me révolter contre mon créateur ;
« C'est peu de me créer, il fut mon bienfaiteur ;
« Il m'aimait : j'ai forcé sa justice éternelle
« D'appesantir son bras sur ma tête rebelle ;

(1) Il y a dans plusieurs éditions, *Restore us, and regain*. J'ai choisi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original : « La première désobéissance de « l'homme, etc. chantez, Muse céleste ». Mais cette inversion ne peut être adoptée dans notre langue.

« Je l'ai rendu barbare en sa sévérité,
« Il punit à jamais, et je l'ai mérité.
« Mais si le repentir pouvait obtenir grace !...
« Non, rien ne fléchira ma haine et mon audace;
« Non; je déteste un maître; et sans doute il vaut mieux
« Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux. »

Les amours d'Adam et d'Eve sont traités avec une mollesse élégante et même attendrissante, qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur et du style souvent raboteux de Milton.

Du reproche de plagiat fait à Milton.

Quelques uns l'ont accusé d'avoir pris son poëme dans la tragédie du Bannissement d'Adam de Grotius, et dans la Sarcotis du jésuite Mazénius, imprimée à Cologne en 1654, et en 1661, long-temps avant que Milton donnât son Paradis perdu.

Pour Grotius, on savait assez en Angleterre que Milton avait transporté dans son poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'Adam. Ce n'est point du tout être plagiaire; c'est enrichir sa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accusa point Euripide de plagiat, pour avoir imité dans un chœur d'Iphigénie le second livre de l'Iliade; au contraire, on lui sut très bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à Homère sur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'essuya jamais de reproche pour avoir heureusement imité dans l'Enéide une centaine de vers du premier des poëtes grecs.

On a poussé l'accusation un peu plus loin contre Milton. Un Ecossais, nommé M. Lauder, très attaché à la mémoire de Charles I, que Milton avait insulté avec l'acharnement le plus grossier, se crut en droit de flétrir la mémoire de l'accusateur de ce monarque. On prétendait que Milton avait fait une infâme fourberie, pour ravir à Charles I la triste gloire d'être l'auteur de l'Eikon Basilike; livre long-temps cher aux royalistes, et que Charles I avait, dit-on, composé dans sa prison pour servir de consolation à sa déplorable infortune.

Lauder voulut donc, vers l'année 1752, commencer par prouver que Milton n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en faussaire contre la mémoire du plus malheureux des rois; il se procura des éditions du poëme de la Sarcotis. Il paraissait évident que Milton en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité Grotius et le Tasse.

Mais Lauder ne s'en tint pas là; il déterra une mauvaise traduction en vers latins du Paradis perdu du poëte anglais; et joignant plusieurs vers de cette traduction à ceux de Mazénius, il crut rendre par là l'accusation plus grave, et la honte de Milton plus complète. Ce fut en quoi il se trompa lourdement; sa fraude fut découverte. Il voulait faire passer Milton pour un faussaire, et lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de Mazénius, dont il n'y avait alors que tres peu d'exemplaires dans l'Europe. Toute l'Angleterre, convaincue du mauvais artifice de l'Ecossais, n'en

demanda pas davantage. L'accusateur confondu fut obligé de désavouer sa manœuvre, et d'en demander pardon.

Depuis ce temps on imprima une nouvelle édition de Mazénius, en 1757. Le public littéraire fut surpris du grand nombre de très beaux vers dont la Sarcotis était parsemée. Ce n'est à la vérité qu'une longue déclamation de collège sur la chûte de l'homme; mais l'exorde, l'invocation, la description du jardin d'Eden, le portrait d'Eve, celui du diable, sont précisément les mêmes que dans Milton. Il y a bien plus; c'est le même sujet, le même nœud, la même catastrophe. Si le diable veut dans Milton se venger sur l'homme du mal que Dieu lui a fait, il a précisément le même dessein chez le jésuite Mazénius; et il le manifeste dans des vers dignes peut-être du siècle d'Auguste:

Semel excidimus crudelibus astris,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent, tenet et superos oblivio nostri;
Indecore premimur, vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ, cœloque fruuntur aperto.
Nos divûm soboles, patriâque in sede locandi,
Pellimur exilio, mœstoque Acheronte tenemur.
Heu! dolor! et superûm decreta indigna! fatiscat
Orbis et antiquo turbentur cuncta tumultu,
Ac redeat deforme chaos; Styx atra ruinam
Terrarum excipiat, fatoque impellat eodem
Et cœlum, et cœli cives; ut inulta cadamus
Turba, nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam, invisum caput, involvamus? ut astris
Regnantem, et nobis dominâ cervice minantem
Ignavi patiamur? adhuc tamen improba vivit!

Vivit adhuc, fruiturque Dei secura favore!
Cernimus! et quicquam furiarum absconditur orco!
Vah! pudor, æternumque probrum stygis, occidat, amens
Occidat, et nostræ subeat consortia culpæ.
Hæc mihi secluso cœlis solatia tantùm
Excidii restant, juvat hac consorte malorum
Posse frui, juvat ad nostram seducere pœnam
Frustrà exultantem, patriâque exsorte superbam.
Ærumnas exempla levant; minor illa ruina est
Quæ caput adversi labens oppresserit hostis.

On trouve dans Mazénius et dans Milton de petits épisodes, de légères excursions absolument semblables; l'un et l'autre parlent de Xerxès, qui couvrit la mer de ses vaisseaux :

Quantus erat Xerxes, medium qui contrahit orbem
Urbis in excidium.

Tous deux parlent sur le même ton de la tour de Babel; tous deux font la même description du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandise.

Ce qui a le plus persuadé le commun des lecteurs du plagiat de Milton, c'est la parfaite ressemblance du commencement des deux poëmes. Plusieurs lecteurs étrangers, après avoir lu l'exorde, n'ont pas douté que tout le reste du poëme de Milton ne fût pris de Mazénius. C'est une erreur bien grande, et aisée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poëte anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du jésuite de Cologne; et j'ose dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers sont fort beaux; ceux de Milton le sont aussi; et le total du poëme de

Mazénius, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux scènes entières dans la ridicule comédie du Pédant joué, de Cyrano de Bergerac. Ces deux scènes sont bonnes, disait-il en plaisantant avec ses amis, elles m'appartiennent de droit; je reprends mon bien. On aurait été après cela très mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du Tartuffe et du Misanthrope.

Il est certain qu'en général Milton, dans son Paradis, a volé de ses propres ailes en imitant: et il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de Grotius et du jésuite de Cologne, ils sont confondus dans la foule des choses originales qui sont à lui; il est toujours regardé en Angleterre comme un très grand poëte.

Il est vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un jésuite; mais de son temps, dans la cour de Charles II, on ne se souciait ni des jésuites, ni de Milton, ni du Paradis perdu, ni du Paradis retrouvé. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

ÉPREUVE.

Toutes les absurdités qui avilissent la nature humaine, nous sont donc venues d'Asie, avec toutes les sciences et tous les arts! C'est en Asie, c'est en Egypte qu'on osa faire dépendre la vie et la mort d'un accusé, ou d'un coup de dés, ou de quelque chose d'équivalent; ou de l'eau froide, ou de l'eau

chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une superstition à-peu-près semblable existe encore, à ce qu'on prétend, dans les Indes, sur les côtes de Malabar, et au Japon.

Elle passa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trézène un temple fort célebre, dans lequel tout homme qui se parjurait mourait sur-le-champ d'apoplexie. Hippolyte, dans la tragédie de Phèdre, parle ainsi à sa maîtresse Aricie :

Aux portes de Trezène, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré, formidable aux parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain;
Le perfide y reçoit un châtiment soudain;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.

Le savant commentateur du grand Racine fait cette remarque sur les épreuves de Trezène :

« M. de la Motte a dit qu'Hippolyte devait pro-
« poser à son pere de venir entendre sa justification
« dans ce temple où l'on n'osait jurer en vain. Il
« est vrai que Thésée n'aurait pu douter alors de
« l'innocence de ce jeune prince : mais il eût eu une
« preuve trop convaincante contre *la vertu de Phè-*
« *dre*, et c'est ce qu'Hippolyte ne voulait pas faire.
« M. de la Motte aurait dû se défier un peu de son
« goût, en soupçonnant celui de Racine, qui semble
« avoir prévu son objection. En effet, Racine sup-
« pose que Thésée est si prévenu contre Hippolyte,
« qu'il ne veut pas même l'admettre à se justifier par
« serment. »

Je dois dire que la critique de la Motte est de feu M. le marquis de Lassai. Il la fit à table chez M. de la Faye, où j'étais avec feu M. de la Motte, qui promit qu'il en ferait usage; et, en effet, dans ses discours sur la tragédie (1), il fait honneur de cette critique à M. le marquis de Lassai. Cette réflexion me parut très judicieuse, ainsi qu'à M. de la Faye, et à tous les convives, qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaisseurs de Paris. Mais nous convînmes tous que c'était Aricie qui devait demander à Thésée l'épreuve du temple de Trézène, d'autant plus que Thésée, immédiatement après, parle assez long-temps à cette princesse, laquelle oublie la seule chose qui pouvait éclairer le père et justifier le fils. Cet oubli me paraît inexcusable. Ni M. de Lassai, ni M. de la Motte ne devaient se défier de leur goût en cette occasion. C'est en vain que le commentateur objecte que Thésée a déclaré à son fils qu'il n'en croira point ses sermens.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuse différence entre un serment fait dans une chambre, et un serment fait dans un temple où les parjures sont punis d'une mort subite. Si Aricie avait dit un mot, Thésée n'avait aucune excuse de ne pas conduire Hippolyte dans ce temple; mais alors il n'y avait plus de catastrophe.

Hippolyte ne devait donc point parler de la vertu du temple de Trézène à son Aricie; il n'avait pas

(1) La Motte, tome IV, page 308.

besoin de lui faire serment de l'aimer ; elle en était assez persuadée. C'est une légère faute qui a échappé au tragique le plus sage, le plus élégant, et le plus passionné que nous ayons eu.

Après cette petite digression, je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'usage de faire dépendre les grandes entreprises de la manière dont les poulets sacrés mangeaient des vesces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites sur les hommes. On ne proposa jamais aux Manlius, aux Camille, aux Scipion, de se justifier, en mettant la main dans de l'eau bouillante sans s'échauder.

Ces inepties barbares ne furent point admises sous les empereurs. Mais nos Tartares, qui vinrent détruire l'empire (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie), remplirent notre Europe de cette jurisprudence qu'ils tenaient des Perses. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient jusqu'à Justinien, malgré la détestable superstition qui régnait alors ; mais depuis ce temps, les épreuves dont nous parlons y furent reçues. Cette manière de juger les hommes est si ancienne, qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les temps.

Coré, Dathan, et Abiron, disputent le pontificat au grand-prêtre Aaron dans le désert ; Moïse leur ordonne d'apporter deux cent cinquante encensoirs, et leur dit que Dieu choisira entre leurs encensoirs et celui d'Aaron. A peine les révoltés eurent paru pour soutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis

dans la terre, et que le feu du ciel frappa deux cent cinquante de leurs principaux adhérens (1); après quoi le Seigneur fit encore mourir quatorze mille sept cents hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Israël et Aaron pour le sacerdoce. On se servit alors de l'épreuve des verges : chacun présenta sa verge ; et celle d'Aaron fut la seule qui fleurit.

Quand le peuple de Dieu eut fait tomber les murs de Jéricho au son des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à Josué ; il consulta le Seigneur, qui lui repondit qu'Israël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathème dans Jéricho. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans, et les bêtes ; et quiconque avait sauvé ou emporté quelque chose devait être exterminé (2). Josué, pour découvrir le coupable, soumit toutes les tribus à l'épreuve du sort. Il tomba d'abord sur la tribu de Juda, ensuite sur la famille de Zaré, puis sur la maison où demeurait Zabdi, et enfin sur le petit-fils de Zabdi, nommé Achan.

L'Ecriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maisons. Elle ne dit pas non plus de quel sort on se servait ; mais il est certain, par le texte, qu'Achan, étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate, et deux cents sicles d'argent, fut brûlé avec

(1) Nombres, chap. XVI. — (2) Josué, chap. VII.

ses fils, ses brebis, ses bœufs, ses ânes, et sa tente même, dans la vallée d'Achor.

La terre promise fut partagée au sort (1); on tirait au sort les deux boucs d'expiation pour savoir lequel des deux serait offert en sacrifice (2), tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il fallut élire Saül pour roi (3), on consulta le sort, qui désigna d'abord la tribu de Benjamin, la famille de Métri dans cette tribu, et ensuite Saül fils de Cis dans la famille de Métri.

Le sort tomba sur Jonathas, pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (4)

Les matelots de Joppé jetèrent le sort pour apprendre de Dieu quelle était la cause de la tempête (5). Le sort leur apprit que c'était Jonas, et ils le jetèrent dans la mer.

Toutes ces épreuves par le sort, qui n'étaient que des superstitions profanes chez les autres nations, étaient la voix de Dieu même chez le peuple chéri, et tellement la voix de Dieu, que les apôtres tirèrent au sort la place de l'apôtre Judas. (6) Les deux concurrens étaient S. Mathias et Barsabas. La Providence se déclara pour S. Mathias.

Le pape Honorius, troisième du nom, défendit par une décrétale que l'on se servît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était assez

---

(1) Josué, chap. XIV. — (2) Lévit. chap. XVI. — (3) Liv. I des Rois, chap. X. — (4) *Ibid.* chap. XIV, v. 42. — (5) Jonas, chap. I. — (6) Actes des Apôtres, chap. I.

commune : c'est ce que les païens appelaient *sortilegium*, sortilége. Caton dit dans la Pharsale :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de jalousie (1). Une femme soupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, et consacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait sur-le-champ, et mourait. C'est sur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les épreuves dans les accusations juridiques, ne sachant pas que ce qui était ordonné par Dieu même dans l'ancien Testament, n'était qu'une superstition absurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, et elle a duré jusqu'au seizième siècle. Celui qui tuait son adversaire avait toujours raison.

La plus terrible de toutes était de porter dans l'espace de neuf pas, une barre de fer ardent sans se brûler. Aussi l'histoire du moyen âge, quelque fabuleuse qu'elle soit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui consistait à marcher sur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on se servait pour tromper les juges. Par exemple, il était très aisé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément ; on pouvait présenter un cuvier à moitié plein d'eau fraî-

(1) Nombres, chap. V, v. 17.

che, et y verser juridiquement de la chaude, moyennant quoi l'accusé plongeait sa main dans l'eau tiède jusqu'au coude, et prenait au fond l'anneau béni qu'on y jetait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir; et cette huile n'a encore acquis que très peu de chaleur. On semble alors mettre sa main dans l'eau bouillante; et on l'humecte d'une huile qui la préserve.

Un champion peut très facilement s'être endurci jusqu'à tenir quelques secondes un anneau jeté dans le feu sans qu'il reste de grandes marques de brûlure.

Passer entre deux feux sans se brûler n'est pas un grand tour d'adresse quand on passe fort vîte, et qu'on s'est bien pommadé le visage et les mains. C'est ainsi qu'en usa ce terrible Pierre Aldobrandin, *Petrus Igneus*, (supposé que ce conte soit vrai) quand il passa entre deux bûchers à Florence, pour démontrer, avec l'aide de Dieu, que son archevêque était un fripon et un débauché. Charlatans! charlatans! disparaissez de l'histoire.

C'était une plaisante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer son homme s'il était coupable. J'aime bien mieux Arlequin, que le juge interroge sur un vol dont le docteur Balouard l'accuse. Le juge était à table, et buvait d'excellent vin quand Arlequin comparut; il prend la bouteille et le verre du juge, il vide la

bouteille, et lui dit : Monsieur, je veux que ce vin-là me serve de poison, si j'ai fait ce dont on m'accuse.

ÉQUIVOQUE.

FAUTE de définir les termes, et sur-tout faute de netteté dans l'esprit, presque toutes les lois, qui devraient être claires comme l'arithmétique et la géométrie, sont obscures comme des logogryphes. La triste preuve en est que presque tous les procès sont fondés sur le sens des lois, entendues presque toujours différemment par les plaideurs, les avocats, et les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi salique. *Fille n'héritera point en terre salique.* Mais qu'est-ce que terre salique? et fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre?

Les citoyens de Rome saluent Karl, fils de Pepin le bref l'austrasien, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par là : Nous vous conférons tous les droits d'Octave, de Tibère, de Caligula, de Claude; nous vous donnons tout le pays qu'ils possédaient? Mais ils ne pouvaient le donner, puisque loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expression plus équivoque; et elle l'était tellement qu'elle l'est encore.

L'évêque de Rome, Léon III, qui, dit-on, déclara Charlemagne empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait? Les Allemands pré-

tendent qu'il entendait que Charles serait son maître; la daterie a prétendu qu'il voulait dire qu'il serait maître de Charlemagne.

Les choses les plus respectables, les plus sacrées, les plus divines, n'ont-elles pas été obscurcies par les équivoques des langues?

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils sont; l'un et l'autre répond : Je suis catholique. On les croit tous deux de la même communion; cependant l'un est de la grecque, l'autre de la latine, et tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il se trouve que chacun d'eux entend par catholique *universel*, et qu'en ce cas *universel* a signifié *partie*.

L'ame de S. François est au ciel, est en paradis. Un de ces mots signifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin*.

On se sert du mot *esprit* pour exprimer vent, extrait, pensée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice nécessaire de toutes les langues formées par ce qu'on appelle *hasard* et par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté et de toute vérité daigna condescendre à la manière de parler de son peuple : c'est ce qui fait qu'*heloim* signifie, en quelques endroits, des *juges*, d'autres fois des *dieux;* et d'autres fois des *anges*.

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon « assemblée, » serait une équivoque dans une langue et dans un sujet profane; mais ces paroles reçoivent un sens divin de la bouche qui les prononce, et du sujet auquel elles sont appliquées.

« Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob;

« or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vi-« vans. » Dans le sens ordinaire, ces paroles pouvaient signifier : Je suis le même Dieu qu'ont adoré Abraham et Jacob, comme la terre qui a porté Abraham, Isaac et Jacob, porte aussi leurs descendans; le soleil qui luit aujourd'hui est le soleil qui éclairait Abraham, Isaac et Jacob; la loi de leurs enfans est leur loi. Et cela ne signifie pas qu'Abraham, Isaac et Jacob soient encore vivans. Mais quand c'est le Messie qui parle, il n'y a plus d'équivoque; le sens est aussi clair que divin. Il est évident qu'Abraham, Isaac et Jacob ne sont point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puisque cet oracle est prononcé par le Messie; mais il fallait que ce fût lui qui le dît.

Les discours des prophètes juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes grossiers qui n'en pénétraient pas le sens; mais ils ne le furent pas pour les esprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques; l'un prédit à Crésus qu'un puissant empire succombera; mais sera-ce le sien? sera-ce celui de Cyrus? L'autre dit à Pyrrhus que les Romains peuvent le vaincre, et qu'il peut vaincre les Romains. Il est impossible que cet oracle mente.

Lorsque Septime Sévère, Pescennius Niger et Clodius Albinus disputaient l'empire, l'oracle de Delphes (consulté, malgré le jésuite Baltus qui prétend que les oracles avaient cessé) répondit : « Le « brun est fort bon, le blanc ne vaut rien, l'africain « est passable. » On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand Aurélien consulta le dieu de Palmyre (et toujours malgré Baltus), le dieu dit que les *colombes craignent le faucon*. Quelque chose qui arrivât, le dieu se tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des souverains ont employé l'équivoque aussi-bien que les dieux. Je ne sais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, disant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. (1)

ESCLAVES.

SECTION I.

Pourquoi appelons-nous *esclaves* ceux que les Romains appelaient *servi*, et les Grecs *douloï*. L'étymologie est ici fort en défaut, et les Bochart ne pourront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*esclave*, est le testament d'un Ermangaut archevêque de Narbonne, qui lègue à l'évêque Frédelon son esclave Anaph, *Anaphum slavonium*. Cet Anaph était bien heureux d'appartenir à deux évêques de suite.

Il n'est pas hors de vraisemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord, avec tant de peuples indigens et conquérans, piller ce que l'empire ro-

(1) Voyez ABUS DES MOTS.

main avait ravi aux nations, et surtout la Dalmatie et l'Illyrie, les Italiens aient appelé *schiavitu* le malheur de tomber entre leurs mains, et *schiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'histoire du moyen âge, c'est que du temps des Romains, notre univers connu se divisait en hommes libres et en esclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Ostrogoths, Visigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des esclaves diminua; d'anciens maîtres se virent réduits à la servitude; le très petit nombre enchaîna le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on emploie les nègres, et comme il se pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les esclaves des Assyriens et des Egyptiens.

Le livre où il est le plus parlé d'esclaves, est l'Iliade. D'abord la belle Briseis est esclave chez Achille. Toutes les Troyennes, et surtout les princesses craignent d'être esclaves des Grecs, et d'aller filer pour leurs femmes.

L'esclavage est aussi ancien que la guerre, et la guerre aussi ancienne que la nature humaine.

On était si accoutumé à cette dégradation de l'espèce, qu'Epictète, qui assurément valait mieux que son maître, n'est jamais étonné d'être esclave.

Aucun législateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la servitude; au contraire, les peuples les plus enthousiastes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent

ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les serfs. Le droit de vie et de mort sur eux était un des principes de la société. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de Spartacus est la plus juste, et peut-être la seule juste.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il semblait, pour servir toutes les nations tour à tour, eussent pourtant quelques esclaves aussi? Il est prononcé dans leurs lois (1) qu'ils pourront acheter leurs frères pour six ans, et les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'Esaü devaient être les serfs des enfans de Jacob. Mais depuis, sous une autre économie, les Arabes, qui se disaient enfans d'Esaü, réduisirent les enfans de Jacob à l'esclavage.

Les évangiles ne mettent pas dans la bouche de Jésus-Christ une seule parole qui rappelle le genre humain à sa liberté primitive, pour laquelle il semble né. Il n'est rien dit dans le nouveau Testament de cet état d'opprobre et de peine auquel la moitié du genre humain était condamnée; pas un mot dans les écrits des apôtres et des pères de l'Eglise pour changer des bêtes de somme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième siècle. S'il est parlé de l'esclavage, c'est de l'esclavage du péché.

Il est difficile de bien comprendre comment, dans S. Jean (2), les Juifs peuvent dirent à Jésus:

---

(1) Exode, chap. XXI. Lévit. chap. XXV, etc. Genèse, chap. XXVII, XXXII. — (2) Chap. VIII.

« Nous n'avons jamais servi sous personne; » eux qui étaient alors sujets des Romains ; eux qui avaient été vendus au marché après la prise de Jérusalem ; eux dont dix tribus emmenées esclaves par Salmanazar, avaient disparu de la face de la terre, et dont deux autres tribus furent dans les fers des Babyloniens soixante et dix ans ; eux sept fois réduits en servitude dans leur terre promise, de leur propre aveu ; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur servitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, et où ils coururent en foule pour gagner quelque argent, dès qu'Alexandre daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père dom Calmet dit qu'il faut entendre ici une servitude intrinsèque, ce qui n'est pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, une partie de l'Allemagne, étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, et par des natifs devenus serfs. Quand l'évêque de Séville Opas et le comte Julien appelèrent les Maures mahométans contre les rois chrétiens visigoths qui régnaient de-là les Pyrénées, les mahométans, selon leur coutume, proposèrent aux peuples de se faire circoncire, ou de se battre, ou de payer en tribut de l'argent et des filles. Le roi Roderic fut vaincu, il n'y eut d'esclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens et leur religion en payant. C'est ainsi que les Turcs en usèrent depuis en Grèce. Mais ils imposèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis, et pour servir d'icoglans et de janissaires, les filles

pour être élevées dans les sérails. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guère d'esclaves pour le service intérieur des maisons, que ceux qu'ils achètent des Circassiens, des Mingréliens et des petits Tartares.

Entre les Africains musulmans et les Européans chrétiens, la coutume de piller, de faire esclave tout ce qu'on rencontre sur mer a toujours subsisté. Ce sont des oiseaux de proie qui fondent les uns sur les autres; Algériens, Maroquins, Tunisiens, vivent de piraterie. Les religieux de Malte, successeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller et d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de musulmans. Les galères du pape vont prendre des Algériens, ou sont prises sur les côtes septentrionales d'Afrique. Ceux qui se disent blancs vont acheter des nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Pensilvaniens seuls ont renoncé depuis peu solennellement à ce trafic, qui leur a paru mal-honnête.

SECTION II.

J'ai lu depuis peu au mont Krapac, où l'on sait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'esprit, de paradoxes, de vues et de courage, tel à quelques égards que ceux de Montesquieu, et écrit contre Montesquieu (1). Dans ce livre on préfère hautement l'esclavage à la domesticité, et surtout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le sort de ces malheureux hommes libres, qui peuvent gagner leur

(1) Théorie des lois civiles, par M. Linguet.

vie où ils veulent, par le travail pour lequel l'homme est né, et qui est le gardien de l'innocence comme le consolateur de la vie. Personne, dit l'auteur, n'est chargé de les nourrir, de les secourir : au lieu que les esclaves étaient nourris et soignés par leurs maîtres ainsi que leurs chevaux. Cela est vrai, mais l'espèce humaine aime mieux se pourvoir que dépendre : et les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque, avec raison, que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans lesquelles il leur est défendu de gagner leur vie ; mais ce n'est point parcequ'ils sont libres, c'est parceque nous avons quelques lois ridicules, et beaucoup trop de fêtes.

Il dit très justement que ce n'est pas la charité chrétienne qui a brisé les chaînes de la servitude, puisque cette charité les a resserrées pendant plus de douze siècles (1) ; et il pouvait encore ajouter que, chez les chrétiens, les moines même, tout charitables qu'ils sont, possèdent encore des esclaves réduits à un état affreux, sous le nom de *mortaillables*, de *main-mortables*, de *serfs de glèbe*.

Il affirme, ce qui est très vrai, que les princes chrétiens n'affranchirent les serfs que par avarice. C'est en effet pour avoir l'argent amassé par ces malheureux, qu'ils leur signèrent des patentes de manumission. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur Henri V commença ; il affranchit les serfs de Spire et de Worms au douzième siècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de

(1) Voyez la section III.

quel prix est la liberté, puisque ces hommes grossiers l'achetèrent très chèrement.

Enfin, c'est aux hommes sur l'état desquels on dispute, à décider quel est l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant sur la paille dans une hutte entr'ouverte ; demandez-lui s'il voudrait être esclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché ; non seulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en est à qui vous n'oseriez en faire la proposition.

Demandez ensuite à un esclave s'il desirerait d'être affranchi, et vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela seul la question est décidée.

Considérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, et de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conseiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement; en Suède devenir lui-même un membre des états de la nation. Ces perspectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'une étable de son maître.

SECTION III.

Puffendorf dit (1) que l'esclavage a été établi par un libre consentement des parties, et par un contrat de faire afin qu'on nous donne.

Je ne croirai Puffendorf que quand il m'aura montré le premier contrat.

(1) Liv. VI, chap. III.

Grotius demande si un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir. (et remarquez qu'il ne parle pas d'un prisonnier sur sa parole d'honneur.) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été blessé il n'a pas le droit de se faire panser ? la nature décide contre Grotius.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'Esprit des lois (1), après avoir peint l'esclavage des nègres avec le pinceau de Molière.

« M. Perri dit que les Moscovites se vendent ai-
« sément : j'en sais bien la raison ; c'est que leur li-
« berté ne vaut rien. »

Le capitaine Jean Perri, anglais, qui écrivait en 1714 l'état présent de la Russie, ne dit pas un mot de ce que l'Esprit des lois lui fait dire. Il n'y a dans Perri que quelques lignes touchant l'esclavage des Russes ; les voici : « Le czar a ordonné que dans
« tous ses Etats personne à l'avenir ne se dirait son
« golup ou esclave, mais seulement raab, qui signi-
« fie *sujet*. Il est vrai que ce peuple n'en a tiré aucun
« avantage réel ; car il est encore aujourd'hui effec-
« tivement esclave. » (2)

L'auteur de l'Esprit des lois ajoute que, suivant le récit de Guillaume Dampier, « tout le monde
« cherche à se vendre dans le royaume d'Achem. »
Ce serait là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le Voyage de Dampier qui approche d'une pareille idée. C'est dommage qu'un homme qui avait

(1) Liv. XV, chap. VI.
(2) Page 228, édition d'Amsterdam, 1717.

tant d'esprit ait hasardé tant de choses, et cité faux tant de fois. (1)

SECTION IV.

SERFS DE CORPS, SERFS DE GLÈBE, MAIN-MORTE, ETC.

On dit communément qu'il n'y a plus d'esclaves en France, que c'est le royaume des francs; qu'esclave et franc sont contradictoires; qu'on y est si franc, que plusieurs financiers y sont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des descendans des anciens francs, s'il y en a. Heureuse la nation française d'être si franche! Cependant, comment accorder tant de liberté avec tant d'espèces de servitudes, comme, par exemple, celle de la main-morte?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opéra, ignore qu'elle descend d'une famille de Bourgogne, ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, et que sa famille est encore esclave mortaillable, main-mortable.

De ces esclaves, les uns sont obligés de travailler trois jours de la semaine pour leur seigneur; les autres deux. S'ils meurent sans enfans, leur bien appartient à ce seigneur; s'ils laissent des enfans,

(1) Voyez à l'article LOIS les grands changemens faits depuis en Russie. Voyez aussi quelques méprises de Montesquieu.

le seigneur prend seulement les plus beaux bestiaux, les meilleurs meubles à son choix, dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, si le fils de l'esclave main-mortable n'est pas dans la maison de l'esclavage paternel depuis un an et un jour à la mort du père, il perd tout son bien, et il demeure encore esclave ; c'est-à-dire que s'il gagne quelque bien par son industrie, ce pécule à sa mort appartiendra au seigneur.

Voici bien mieux : un bon parisien va voir ses parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an et un jour dans une maison main-mortable, et s'en retourne à Paris ; tous ses biens, en quelque endroit qu'ils soient situés, appartiendront au seigneur foncier, en cas que cet homme meure sans laisser de lignée.

On demande, à ce propos, comment la Comté de Bourgogne eut le sobriquet de *franche* avec une telle servitude ? C'est, sans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'Euménides, *bons cœurs*.

Mais le plus curieux, le plus consolant de toute cette jurisprudence, c'est que les moines sont seigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par hasard un prince du sang, ou un ministre d'Etat, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs secrétaires, jetait les yeux sur cet article, il serait bon que dans l'occasion il se ressouvînt que le roi de France déclare à la nation, dans son ordonnance du 18 mai 1731, « que les moines et les bénéficiers « possèdent plus de la moitié des biens de la Fran- « che-Comté. »

Le marquis d'Argenson, dans le Droit public ecclésiastique, auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, et ils ont des esclaves. Renvoyons cette possession monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modestes sur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à Dieu d'être pauvres et humbles, on nous a répondu : Il y a six cents ans qu'ils jouissent de ce droit ; comment les en dépouiller ? Nous avons répliqué humblement : Il y a trente ou quarante mille ans, plus ou moins, que les fouines sont en possession de manger nos poulets ; mais on nous accorde la permission de les détruire quand nous les rencontrons.

N. B. C'est un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton, mais il peut en sureté de conscience manger la substance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voisinage hériter cent mille écus d'un de leurs esclaves main-mortables, lequel avait fait cette fortune à Francfort par son commerce. Il est vrai que la famille dépouillée a eu la permission de venir demander l'aumône à la porte du couvent, car il faut tout dire.

Disons donc que les moines ont encore cinquante ou soixante mille esclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas pensé jusqu'à présent à réformer cette jurisprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les Etats du roi de Sar-

daigne ; mais on y pensera. Attendons seulement quelques siècles, quand les dettes de l'Etat seront payées.

ESPACE.

Qu'est-ce que l'espace? « Il n'y a point d'espace, point de vide, » disait Leibnitz, après avoir admis le vide ; mais quand il l'admettait, il n'était pas encore brouillé avec Newton. Il ne lui disputait pas encore le calcul des fluxions, dont Newton était l'inventeur. Quand leur dispute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'espace pour Leibnitz.

Heureusement, quelque chose que disent les philosophes sur ces questions insolubles, que l'on soit pour Epicure, pour Gassendi, pour Newton, ou pour Descartes et Rohault, les règles du mouvement seront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques seront exercés, soit dans l'espace pur, soit dans l'espace matériel :

> Que Rohault vainement sèche pour concevoir
> Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir,

cela n'empêchera pas que nos vaisseaux n'aillent aux Indes, et que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que Rohault séchera. L'espace pur, dites-vous, ne peut être ni matière ni esprit. Or il n'y a dans le monde que matière et esprit, donc il n'y a point d'espace.

Eh! Messieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière et esprit, à nous qui connaissons si imparfaitement l'un et l'autre? Voilà une plaisante

décision : « Il ne peut être dans la nature que deux « choses, lesquelles nous ne connaissons pas. » Du moins Montezume raisonnait plus juste dans la tragédie anglaise de Dryden : « Que venez-« vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint ? « il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui « du Pérou et moi. » Montezume parlait de deux choses qu'il connaissait : mais nous autres nous parlons de deux choses dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous sommes de plaisans atomes. Nous fesons Dieu un esprit à la mode du nôtre. Et parceque nous appelons *esprit* la faculté que l'Etre suprême, universel, éternel, tout-puissant, nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau, large de six doigts tout au plus, nous nous imaginons que Dieu est un esprit de cette même sorte. (Toujours Dieu à notre image, bonnes gens !)

Mais, s'il y avait des millions d'êtres qui fussent tout autre chose que notre matière, dont nous ne connaissons que les apparences, et tout autre chose que notre esprit, notre souffle idéal, dont nous ne savons précisément rien du tout ? et qui pourra m'assurer que ces millions d'êtres n'existent pas ? et qui pourra soupçonner que Dieu, démontré existant par ses effets, n'est pas infiniment différent de tous ces êtres-là ? et que l'espace n'est pas un de ces êtres ?

Nous sommes bien loin de dire avec Lucrèce :

Ergo præter inane et corpora, tertia per se
Nulla potest rerum in numero natura referri.

Hors le corps et le vide, il n'est rien dans le monde.

Mais oserons-nous croire avec lui que l'espace infini existe ?

A-t-on jamais pu répondre à son argument : « Lancez une flèche des bornes du monde, tombera-t-elle « dans le rien, dans le néant ? »

Clarke, qui parlait au nom de Newton, prétend que « l'espace a des propriétés, qu'il est étendu, « qu'il est mesurable ; donc il existe. » Mais si on lui répond qu'on met quelque chose là où il n'y avait rien, que répliqueront Newton et Clarke ?

Newton regarde l'espace comme le *sensorium* de Dieu. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune ; à présent je ne l'entends pas plus que ses explications de l'Apocalypse. L'espace *sensorium* de Dieu, l'organe intérieur de Dieu ; je m'y perds, et lui aussi. Il crut au rapport de Locke (1), qu'on pouvait expliquer la création, en supposant que Dieu, par un acte de sa volonté et de son pouvoir, avait rendu l'espace impénétrable. Il est triste qu'un génie tel que Newton, ait dit des choses si inintelligibles.

ESPRIT.

SECTION I.

On consultait un homme, qui avait quelque connaissance du cœur humain, sur une tragédie qu'on devait représenter : il répondit qu'il y avait tant

(1) Cette anecdote est rapportée par le traducteur de l'Essai sur l'entendement humain, tome IV, page 175.

d'esprit dans cette pièce qu'il doutait de son succès. Quoi! dira-t-on, est-ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux pensées les plus fausses, quand elles sont brillantes? Oui, sans doute, on applaudira le premier jour, et on s'ennuiera le second.

Ce qu'on appelle esprit, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et qu'on laisse entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage ; mais tous ces brillans (et je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux et qui doit intéresser. La raison en est, qu'alors c'est l'auteur qui paraît, et que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros est toujours, ou dans la passion, ou en danger. Le danger et les passions ne cherchent point l'esprit. Priam et Hécube ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans sont égorgés dans Troye embrasée : Didon ne soupire point en madrigaux, en volant au bûcher sur lequel elle va s'immoler : Démosthènes n'a point de jolies pensées,

quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait, il serait un rhéteur, et il est un homme d'État.

L'art de l'admirable Racine est bien au dessus de ce qu'on appelle *esprit ;* mais si Pyrrhus s'exprimait toujours dans ce style :

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?

si Oreste continuait toujours à dire « que les Scythes « sont moins cruels qu'Hermione ; » ces deux personnages ne toucheraient point du tout : on s'apercevrait que la vraie passion s'occupe rarement de pareilles comparaisons, et qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut consumée, et les feux de l'amour de Pyrrhus ; entre les Scythes qui immolent des hommes, et Hermione qui n'aima point Oreste. Cinna dit en parlant de Pompée :

Le ciel choisit sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devait cet honneur aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très grand éclat : il y a là beaucoup d'esprit, et même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr que ces vers, prononcés avec l'enthousiasme et l'art d'un bon acteur, seront applaudis; mais je suis sûr que la pièce de Cinna, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée long-temps. En effet, pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à Pompée de rendre les Romains esclaves après sa mort? Le contraire serait plus vrai : les mânes de

Pompée devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté pour laquelle on suppose qu'il combattit et qu'il mourut.

Que serait-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées et problématiques ? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes, ces vers simples et naturels !

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner !
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Ce n'est pas ce qu'on appelle *esprit*, c'est le sublime et le simple qui font la vraie beauté.

Que dans Rodogune, Antiochus dise de sa maîtresse qui le quitte, après lui avoir indignement proposé de tuer sa mère :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'esprit ; c'est faire une épigramme contre Rodogune : c'est comparer ingénieusement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'est point parceque sa maîtresse s'en va, que la proposition de tuer sa mère est révoltante : qu'elle sorte, ou qu'elle demeure, Antiochus a également le cœur percé. L'épigramme est donc fausse ; et si Rodogune ne sortait pas, cette mauvaise épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choisis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils soient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes et les jeux de mots dont on sent le faux aisément : il n'y a personne qui ne rie,

quand dans la tragédie de la toison d'or Hypsipyle dit à Médée en fesant allusion à ses sortilèges :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre et tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il se permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'esprit qui seraient admis ailleurs, et que le genre sérieux réprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de Plutarque, traduit avec cette heureuse naïveté d'Amyot : « Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos. »

Il me revient dans la mémoire un des traits brillans que j'ai vu citer comme un modèle dans beaucoup d'ouvrages de goût, et même dans le Traité des études de feu M. Rollin. Ce morceau est tiré de la belle oraison funèbre du grand Turenne, composée par Fléchier. Il est vrai que, dans cette oraison, Fléchier égala presque le sublime Bossuet, que j'ai appelé, et que j'appelle encore, *le seul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans ; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici :

« Puissances ennemies de la France, vous vivez, « et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de « faire aucun souhait pour votre mort, etc. ; mais « vous vivez, et je plains dans cette chaire un ver- « tueux capitaine, dont les intentions étaient pu- « res, etc. »

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'assassinat de

Pompée, ou dans Londres après le meurtre de Charles I, parcequ'en effet il s'agissait des intérêts de Pompée et de Charles I. Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Espagne, et des électeurs, et de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de servir son prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre lesquelles il servait? Que dirait-on d'un allemand qui eût souhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général Merci dont les intentions étaient pures? (1) Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs? C'est que la figure est en elle-même belle et pathétique; mais ils n'examinaient point le fond et la convenance de la pensée. Plutarque eût dit à Fléchier : « Tu as tenu sans propos un très beau « propos. »

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'esprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages faits pour instruire ou pour toucher. Je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions, les sentimens, les images;

---

(1) Fléchier avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraison funèbre du maréchal de Turenne, de celle que l'évêque de Grenoble, Lingendes, avait faite d'un duc de Savoie. Or ce morceau, qui était convenable pour un souverain, ne l'est pas pour un sujet.

mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme? Quinault était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra, celui qui est le plus orné, ou plutôt accablé de cet esprit épigrammatique, est le ballet du Triomphe des arts, composé par un homme aimable (1), qui pensa toujours finement, et qui s'exprima de même : mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de Louis XIV. Dans ce ballet où Pygmalion anime sa statue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeunesse par quelques personnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la statue sont ici confondus avec les mouvemens du cœur, et que dans aucun sens la phrase n'est française; que c'est en effet une pointe, une plaisanterie? Comment se pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'esprit, n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouissantes? Ce même homme qui méprisait Homère, et qui le traduisit, qui en le traduisant crut le corriger, et en l'abrégeant crut le faire lire, s'avise de donner de l'esprit à Homère. C'est lui qui, en fesant reparaître Achille réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp :

Que ne vaincra-t-il point? il s'est vaincu lui-même.

---

(1) La Motte.

Il faut être bien amoureux du bel esprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits saillans, ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du louvre de Perrault est simple et majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grace de petits ornemens. Ayez autant d'esprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers, dans une scene de comédie, qui ne sera ni passionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez pour égayer vos amis.

Loin que j'aie reproché à Voiture d'avoir mis de l'esprit dans ses lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danser font mal la révérence, parcequ'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que Voiture était souvent dans ce cas : ses meilleures lettres sont étudiées ; on sent qu'il se fatigue pour trouver ce qui se présente si naturellement au comte Antoine Hamilton, à madame de Sévigné, et à tant d'autres dames, qui écrivent sans efforts ces bagatelles, mieux que Voiture ne les écrivait avec peine. Despréaux, qui avait osé comparer Voiture à Horace dans ses premières satires, changea d'avis quand son goût fut mûri par l'âge. Je sais qu'il importe très peu aux affaires de ce monde que Voiture soit ou ne soit pas un grand

génie, qu'il ait fait seulement quelques jolies lettres, ou que toutes ses plaisanteries soient des modèles. Mais pour nous autres. qui cultivons les arts et qui les aimons, nous portons une vue attentive sur ce qui est assez indifférent au reste du monde. Le bon goût est pour nous en littérature ce qu'il est pour les femmes en ajustement; et pourvu qu'on ne fasse pas de son opinion une affaire de parti, il me semble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans Voiture peu de choses excellentes, et que Marot serait aisément réduit à peu de pages.

Ce n'est pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'est au contraire qu'on veut savoir bien au juste ce qui leur a valu cette réputation qu'on respecte, et quelles sont les vraies beautés qui ont fait passer leurs défauts. Il faut savoir ce qu'on doit suivre, et ce qu'on doit éviter; c'est là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'est ce que fesait Horace, quand il examinait Lucilius en critique. Horace se fit par là des ennemis; mais il éclaira ses ennemis mêmes.

Cette envie de briller et de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, est la source des expressions nouvelles, comme des pensées recherchées. Qui ne peut briller par une pensée, veut se faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu substituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette espèce. Si on continuait ainsi, la langue des Bossuet, des Racine, des Pascal, des Corneille, des Boileau, des Fénélon, deviendrait

bientôt surannée. Pourquoi éviter une expression qui est d'usage, pour en introduire une qui dit précisément la même chose? Un mot nouveau n'est pardonnable que quand il est absolument nécessaire, intelligible, et sonore; on est obligé d'en créer en physique: une nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il une autre grandeur que celle de Corneille et de Bossuet? Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été maniées par Racine, effleurées par Quinault? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du P. Bourdaloue?

Ceux qui accusent notre langue de n'être pas assez féconde doivent en effet trouver de la stérilité, mais c'est dans eux-mêmes: *Rem verba sequuntur*. Quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste et plein de chaleur possède bien sa pensée, elle sort de son cerveau, tout ornée des expressions convenables, comme Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter. Enfin la conclusion de tout ceci est qu'il ne faut rechercher ni les pensées, ni les tours, ni les expressions; et que l'art dans tous les grands ouvrages est de bien raisonner, sans trop faire d'argumens; de bien peindre, sans vouloir tout peindre; d'émouvoir, sans vouloir toujours exciter les passions. Je donne ici de beaux conseils, sans doute: les ai-je pris pour moi-même? Hélas non!

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti, potuere.

SECTION II.

Le mot *esprit*, quand il signifie *une qualité de l'ame*, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toujours des sens différens : il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grace, finesse; et il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine; et quand on dit : « Voilà un ouvrage plein d'esprit, un homme qui a « de l'esprit », on a grande raison de demander duquel. L'esprit sublime de Corneille n'est ni l'esprit exact de Boileau, ni l'esprit naïf de La Fontaine; et l'esprit de La Bruyere, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de Mallebranche, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit, qu'une raison épurée. Un esprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, etc., signifie *le caractère et la trempe de l'ame*, et n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit*.

L'esprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel esprit, et cependant ne signifie pas précisément la même chose; car jamais ce terme *homme d'esprit* ne peut être pris en mauvaise part, et *bel esprit* est quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence? C'est qu'*homme d'esprit* ne signifie pas *esprit supérieur, talent marqué*, et *que bel esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention, et le *bel esprit* est une affiche : c'est un art qui demande de la culture; c'est une espèce de profession, et qui par là expose à l'envie et au ridicule.

C'est en ce sens que le P. Bouhours aurait eu raison de faire entendre, d'après le cardinal du Perron, que les Allemands ne prétendaient pas à l'esprit, parcequ'alors leurs savans ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux et de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, et que le bel esprit se mêlât au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'Aristote, au lieu de s'en tenir à condamner sa physique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'Aristote a enseigné parfaitement, dans sa rhétorique, la manière de dire les choses avec esprit : il dit que cet art consiste à ne se pas servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure, dont le sens soit clair, et l'expression énergique; il en apporte plusieurs exemples, et entre autres ce que dit Périclès d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de son printemps*.

Aristote a bien raison de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda comme des

roses accompagnées d'épines, eut de l'esprit; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'est pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime spirituellement; c'est par un tour nouveau; c'est en laissant deviner sans peine une partie de sa pensée: c'est ce qu'on appelle *finesse*, *délicatesse*; et cette manière est d'autant plus agréable, qu'elle exerce et qu'elle fait valoir l'esprit des autres.

Les allusions, les allégories, les comparaisons, sont un champ vaste de pensées ingénieuses; les effets de la nature, la fable, l'histoire, présentés à la mémoire, fournissent à une imagination heureuse des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne sera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de la Sablière, qui a toujours été estimé des gens de goût:

Églé tremble que dans ce jour,
L'Hymen, plus puissant que l'Amour,
N'enlève ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis;
Si la belle les eût suivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce semble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il pensait, et ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal suivant paraît plus brillant et plus agréable; c'est une allusion à la fable:

Vous êtes belle, et votre sœur est belle;
Entre vous deux, tout choix serait bien doux;
L'Amour était blond comme vous;
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il est de Bertaut, évêque de Séez, et paraît au-dessus des deux autres, parcequ'il réunit l'esprit et le sentiment.

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fît le charme en mon ame renaître;
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif
A qui le sort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde, et caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation ingénieuse.

Le grand point est de savoir jusqu'où cet esprit doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'apropos.

Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste et fleurie, est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts: ce n'est pas alors du faux bel esprit, mais c'est de l'esprit déplacé; et toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté.

C'est un défaut dans lequel Virgile n'est jamais tombé, et qu'on peut quelquefois reprocher au Tasse, tout admirable qu'il est d'ailleurs: ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de ses idées, veut se montrer lui-même, lorsqu'il ne doit montrer que ses personnages.

La meilleure manière de connaître l'usage qu'on doit faire de l'esprit, est de lire le petit nombre de

bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues savantes et dans la nôtre.

Le *faux esprit* est autre chose que de *l'esprit déplacé* : ce n'est pas seulement une pensée fausse, car elle pourrait être fausse sans être ingénieuse ; c'est une pensée fausse et recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'esprit, qui traduisit, ou plutôt qui abrégea Homere en vers français, crut embellir ce poëte, dont la simplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au sujet de la réconciliation d'Achille :

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point? il s'est vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a dompté sa colère, il ne s'ensuit pas du tout qu'on ne sera point battu ; secondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inspiration soudaine, à dire une pointe?

Si ce défaut choque les juges d'un goût sévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces pensées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits d'ailleurs estimables? Comment supporter que dans un livre de mathématiques, on dise que, « si Saturne venait à manquer, ce serait « le dernier satellite qui prendrait sa place, parce« que les grands seigneurs éloignent toujours d'eux « leurs successeurs »? Comment souffrir qu'on dise qu'Hercule savait la physique, et qu'*on ne pouvait résister à un philosophe de cette force?* L'envie de briller et de surprendre par des choses neuves conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues, ce qui est la pire espèce du faux bel esprit.

Le faux goût est différent du faux bel esprit, parceque celui-ci est toujours une affectation, un effort de faire mal; au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort, et de suivre par instinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance et l'incohérence des imaginations orientales est un faux goût; mais c'est plutôt un manque d'esprit qu'un abus d'esprit.

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui se fendent, des fleuves qui reculent, le soleil et la lune qui se dissolvent, des comparaisons fausses et gigantesques, la nature toujours outrée, sont le caractère de ces écrivains, parceque dans ces pays, où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, et qu'il est bien plus aisé d'être ampoulé que d'être juste, fin, et délicat.

Le faux esprit est précisément le contraire de ces idées triviales et ampoulées; c'est une recherche fatigante de traits déliés; une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déja dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraissent incompatibles, de diviser ce qui doit être réuni, de saisir de faux rapports, de mêler, contre les bienséances, le badinage avec le sérieux, et le petit avec le grand.

Ce serait ici une peine superflue d'entasser des citations dans lesquelles le mot *esprit* se trouve. On se contentera d'en examiner une de Boileau, qui est rapportée dans le grand Dictionnaire de Trévoux: « C'est le propre des grands esprits, quand

« ils commencent à vieillir et à décliner, de se plaire « aux contes et aux fables ». Cette réflexion n'est pas vraie. Un grand esprit peut tomber dans cette faiblesse; mais ce n'est pas le propre des grands esprits. Rien n'est plus capable d'égarer la jeunesse, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de sens différens le mot *esprit* s'emploie; ce n'est point un défaut de la langue, c'est au contraire un avantage d'avoir ainsi des racines qui se ramifient en plusieurs branches.

Esprit d'un corps, d'une société, pour exprimer les usages, la manière de parler, de se conduire, les préjugés d'un corps.

Esprit de parti, qui est à l'esprit d'un corps ce que sont les passions aux sentimens ordinaires.

Esprit d'une loi, pour en distinguer l'intention: c'est en ce sens qu'on a dit, *la lettre tue, et l'esprit vivifie*.

Esprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère et le but.

Esprit de vengeance, pour signifier *desir* et *intention* de se venger.

Esprit de discorde, esprit de révolte, etc.

On a cité dans un dictionnaire, *esprit de politesse;* mais c'est d'après un auteur nommé Bellegarde, qui n'a nulle autorité. On doit choisir avec un soin scrupuleux ses auteurs et ses exemples. On ne dit point *esprit de politesse* comme on dit *esprit de vengeance, de dissention, de faction;* parceque la politesse n'est point une passion animée par un

motif puissant qui la conduise, lequel on appelle *esprit* métaphoriquement.

Esprit familier se dit dans un autre sens, et signifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*esprit de Socrate*, etc.

Esprit signifie quelquefois la plus subtile partie de la matière : on dit, *esprits animaux*, *esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vu, et ce qui donne le mouvement et la vie. Ces esprits qu'on croit couler rapidement dans les nerfs sont probablement un feu subtil. Le docteur Méad est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la préface du Traité sur les poisons.

Esprit, en chimie, est encore un terme qui reçoit plusieurs acceptions différentes, mais qui signifie toujours la partie subtile de la matière.

Il y a loin de l'*esprit* en ce sens, au *bon esprit*, au *bel esprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées différentes, parceque tout est métaphore, sans que le vulgaire s'en apperçoive.

SECTION III.

Ce mot n'est-il pas une grande preuve de l'imperfection des langues, du chaos où elles sont encore, et du hasard qui a dirigé presque toutes nos conceptions?

Il plut aux Grecs, ainsi qu'à d'autres nations, d'appeler vent, souffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par respiration, vie, ame. Ainsi ame et vent étaient en un sens la même chose dans l'antiquité. Et si nous disions que l'homme est une

machine pneumatique, nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, et se servirent du mot *spiritus*, esprit, souffle. *Anima, spiritus*, furent la même chose.

Le *rouhak* des Phéniciens, et à ce qu'on prétend des Chaldéens, signifiait de même *souffle* et *vent*.

Quand on traduisit la Bible en latin, on employa toujours indifféremment le mot souffle, esprit, vent, ame. *Spiritus Dei ferebatur super aquas*, le vent de Dieu, l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Spiritus vitæ, le souffle de la vie, l'ame de la vie.

Inspiravit in faciem ejus spiraculum, ou *spiritum vitæ*, et il souffla sur sa face un souffle de vie. Et, selon l'hébreu, il souffla dans ses narines un souffle, un esprit de vie.

Hæc quum dixisset, insufflavit et dixit eis: Accipite spiritum sanctum. Ayant dit cela, il souffla sur eux, et leur dit: Recevez le souffle saint, l'esprit saint.

Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis; sed nescis unde veniat, l'esprit, le vent souffle où il veut, et vous entendez sa voix (son bruit); mais vous ne savez d'où il vient.

Il y a loin de là à nos brochures du quai des Augustins et du Pont-neuf, intitulées Esprit de Marivaux, Esprit de Desfontaines, etc.

Ce que nous entendons communément en français par esprit, bel esprit, trait d'esprit, etc., signifie des pensées ingénieuses. Aucune autre nation n'a fait un tel usage du mot *spiritus*. Les Latins di-

saient *ingenium;* les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Espagnols disent *agudo*, *agudezza*.

Les Italiens emploient communément le terme *ingegno*.

Les Anglais se servent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie est belle, car ce mot autrefois signifiait *sage*.

Les Allemands disent *verstândig;* et quand ils veulent exprimer des pensées ingénieuses, vives, agréables, ils disent riche en sensations, *sinn-reich*. C'est de là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expressions de l'ancienne langue germanique et française, disent *sensible man*.

Ainsi presque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, sont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, est tiré de ce qui engendre; l'*agudezza* de ce qui est pointu, le *sinn-reich* des sensations, l'esprit du vent, et le *wit*, de la sagesse.

En toute langue, ce qui répond à esprit en général est de plusieurs sortes; et quand vous dites : Cet homme a de l'esprit, on est en droit de vous demander duquel.

Girard, dans son livre utile des définitions, intitulé Synonymes français, conclut ainsi :

« Il faut dans le commerce des dames, de l'esprit, « ou du jargon qui en ait l'apparence ». (Ce n'est pas leur faire honneur, elles méritent mieux.) « L'entendement est de mise avec les politiques et « les courtisans. »

Il me semble que l'entendement est nécessaire par-tout, et qu'il est bien extraordinaire de voir un entendement *de mise*.

« Le génie est propre avec les gens à projets et à « dépense. »

Ou je me trompe, ou le génie de Corneille était fait pour tous les spectateurs; le génie de Bossuet pour tous les auditeurs, encore plus que propre avec les gens à dépense.

Le mot qui répond à *spiritus*, esprit, vent, souffle, donnant nécessairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles supposèrent toutes que notre faculté de penser, d'agir, ce qui nous anime, est de l'air; et de là notre ame fut d'air subtil.

De là les manes, les esprits, les revenans, les ombres, furent composés d'air. (1)

De là nous disions, il n'y a pas long-temps: « Un « esprit lui est apparu; il a un esprit familier; il « revient des esprits dans ce château »; et la populace le dit encore.

Il n'y a guère que les traductions des livres hébreux en mauvais latin qui aient employé le mot *spiritus* en ce sens.

Manes, *umbræ*, *simulacra*, sont les expressions de Cicéron et de Virgile. Les Allemands disent *geist*, les Anglais *ghost*, les Espagnols *duende*, *trasgo;* les Italiens semblent n'avoir point de terme qui signifie *revenant*. Les Français seuls se sont servis du mot *esprit*. Le mot propre pour toutes les nations

---

(1) Voyez AME.

doit être *fantôme*, *imagination*, *rêverie*, *sottise*, *fripponerie*.

SECTION IV.

Bel esprit, esprit.

Quand une nation commence à sortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appelons *de l'esprit.*

Ainsi aux premières tentatives qu'on fit sous François I, vous voyez dans Marot des pointes, des jeux de mots qui seraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin sa perte remémore,
Cognac s'en cogne en sa poitrine blême,
Anjou fait joug, Angoulème est de même.

Ces belles idées ne se présentent pas d'abord pour marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter plusieurs exemples d'un goût si dépravé; mais tenons-nous en à celui-ci, qui est le plus fort de tous.

Dans la seconde époque de l'esprit humain en France, au temps de Balzac, de Mairet, de Rotrou, de Corneille, on applaudissait à toute pensée qui surprenait par des images nouvelles, qu'on appelait *esprit.* On reçut très bien ces vers de la tragédie de Pyrame.

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

On trouvait un grand art à donner du sentiment

à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du sang de Pyrame autant que du sang dont il était coloré.

Personne ne se récria contre Corneille, quand, dans sa tragédie d'Andromède, Phinée dit au soleil :

Tu luis, Soleil, et ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte ;
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le soleil qui fuit parcequ'il est moins clair que le visage d'Andromède, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grace devant un public dont le goût s'est formé si difficilement, il ne faut pas être surpris que des traits d'esprit qui avaient quelque lueur de beauté aient long-temps séduit.

Non seulement on admirait cette traduction de l'espagnol :

Ce sang qui tout versé fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

non seulement on trouvait une finesse très spirituelle dans ce vers d'Hypsipile à Médée dans la Toison d'or :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

mais on ne s'appercevait pas, et peu de connais-

seurs s'apperçoivent encore que, dans le rôle imposant de Cornélie, l'auteur met presque toujours de l'esprit où il fallait seulement de la douleur. Cette femme, dont on vient d'assassiner le mari, commence son discours étudié à César par un *car :*

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fai ta prisonnière et non pas ton esclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur.

Elle s'interrompt ainsi dès le premier mot, pour dire une chose recherchée et fausse. Jamais une citoyenne romaine ne fut esclave d'un citoyen romain ; jamais un romain ne fut appelé *seigneur ;* et ce mot *seigneur* n'est parmi nous qu'un terme d'honneur et de remplissage usité au théâtre.

Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus.

Outre le défaut, si commun à tous les héros de Corneille, de s'annoncer ainsi eux-mêmes, de dire : Je suis grand, j'ai du courage, admirez-moi ; il y a ici une affectation bien condamnable de parler de sa naissance, quand la tête de Pompée vient d'être présentée à César. Ce n'est point ainsi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus.* Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'en voulant dire encore plus, elle dit beaucoup moins. Etre Romaine est sans doute moins que d'être fille de Scipion et femme de Pompée. L'infâme Septime, assassin de Pompée, était romain comme elle. Mille Romains étaient des hommes très médiocres ; mais être femme et fille des plus grands des Romains ;

c'était là une vraie supériorité. Il y a donc dans ce discours de l'esprit faux et déplacé, ainsi qu'une grandeur fausse et déplacée.

Ensuite elle dit, d'après Lucain, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant*, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucain, après le beau siècle d'Auguste, cherchait de l'esprit, parceque la décadence commençait; et dans le siècle de Louis XIV on commença par vouloir étaler de l'esprit, parceque le bon goût n'était pas encore entièrement formé comme il le fut depuis.

César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fausse autant qu'imprudente! César ne doit point, selon elle, écouter *le bruit* de sa victoire. Il n'a vaincu à Pharsale que parceque Pompée a épousé Cornélie! Que de peine pour dire ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni convenable, ni touchant!

Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace.

C'est le *bis nocui mundo* de Lucain. Ce vers présente une très grande idée. Elle doit surprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que si ce vers avait seulement une faible lueur de vraisemblance, et s'il était échappé aux emportemens de la douleur, il serait admirable; il

aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureuse en mes malheurs si ce triste hyménée
Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison !
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine :
Je te l'ai déja dit, César, je suis Romaine ;
Et, quoique ta captive, un cœur tel que le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.

C'est encore de Lucain; elle souhaite, dans la Pharsale, d'avoir épousé César, et de n'avoir eu à se louer d'aucun de ses maris.

Atque utinam in thalamis invisi Cæsaris essem
Infelix conjux, et nullo læta marito !

Ce sentiment n'est point dans la nature; il est à-la-fois gigantesque et puéril; mais du moins ce n'est pas à César que Cornélie parle ainsi dans Lucain. Corneille au contraire fait parler Cornélie à César même; il lui fait dire qu'elle souhaite d'être sa femme, pour porter dans sa maison le *poison invincible d'un astre envenimé:* car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaisser, et je t'ai déja dit que je suis Romaine, et je ne te demande rien. Voilà un singulier raisonnement : je voudrais t'avoir épousé pour te faire mourir; car je ne te demande rien.

Ajoutons encore que cette veuve accable César d'injures dans le moment où César vient de pleurer la mort de Pompée, et qu'il a promis de la venger.

Il est certain que si l'auteur n'avait pas voulu

donner de l'esprit à Cornélie, il ne serait pas tombé dans ces défauts, qui se font sentir aujourd'hui après avoir été applaudis si long-temps. Les actrices ne peuvent plus guère les pallier par une fierté étudiée et des éclats de voix séducteurs.

Pour mieux connaître combien l'esprit seul est au-dessous des sentimens naturels, comparez Cornélie avec elle-même, quand elle dit des choses toutes contraires dans la même tirade :

Encore ai-je sujet de rendre grace aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande et non pas Ptolomée.
Hélas! et sous quel astre, ô Ciel! m'as-tu formée!
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un
prince
Qui doit à mon époux son trône et sa province.

Passons sur la petite faute de style, et considérons combien ce discours est décent et douloureux; il va au cœur; tout le reste éblouit l'esprit un moment, et ensuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les spectateurs :

O vous! à ma douleur objet terrible et tendre,
Éternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié, etc.

C'est par ces comparaisons qu'on se forme le goût, et qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à sa place. (1)

---

(1) Voyez GOUT.

Cléopâtre, dans la même tragédie, s'exprime ainsi à sa confidente Charmion :

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée ;
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris,
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre : Madame, je n'entends pas ce que c'est que les beaux feux d'une princesse qui n'oseraient l'exposer à des hontes. Et à l'égard des princesses qui ne disent qu'elles aiment que quand elles sont sûres d'être aimées ; je fais toujours le role de confidente à la comédie, et vingt princesses m'ont avoué leurs beaux feux sans être sûres de rien, et principalement l'infante du Cid.

Allons plus loin. César, César lui-même ne parle à Cléopâtre que pour montrer de l'esprit alambiqué :

Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée ;
Et ces soins importans qui m'arrachaient à vous,
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux ;
Je lui voulais du mal de m'être si contraire,
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;
Mais je lui pardonnais au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir ;
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes desirs d'une illustre apparence....
C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.

Voilà donc César qui veut du mal à sa grandeur de l'avoir éloigné un moment de Cléopâtre, mais

qui pardonne à sa grandeur en se souvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de sa flamme. Il tient la haute espérance d'une illustre apparence; et ce n'est que pour acquérir le droit précieux de cette illustre apparence, que son bras ambitieux a donné la bataille de Pharsale.

On dit que cette sorte d'esprit, qui n'est, il faut le dire, que du galimatias, était alors l'esprit du temps. C'est cet abus intolérable que Molière proscrivit dans ses Précieuses ridicules.

Ce sont ces défauts trop fréquens dans Corneille que la Bruyère désigna en disant (1) : « J'ai cru dans « ma première jeunesse que ces endroits étaient « clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le par- « terre, et l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'en- « tendaient eux-mêmes, et que j'avais tort de n'y « rien comprendre. Je suis détrompé ». Nous avons relevé ailleurs l'affectation singulière où est tombé la Motte dans son abrégé de l'Iliade, en fesant parler avec esprit toute l'armée des Grecs à-la-fois :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point? il s'est vaincu lui-même.

C'est-là un trait d'esprit, une espèce de pointe et de jeu de mots. Car s'ensuit-il de ce qu'un homme a domté sa colère qu'il sera vainqueur dans le combat? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même instant s'accorder à dire un rébus, ou, si l'on veut, un bon mot?

(1) Caractères de La Bruyère, chap. des ouvrages de l'esprit.

SECTION V.

En Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts.* D'où cette manière de parler, qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous servions de ce mot *parties* très communément dans ce sens-là. Clélie, Cassandre, nos autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros et de leurs héroïnes, et ces parties sont leur esprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout? Chacun de nous n'a que sa petite portion d'intelligence, de mémoire, de sagacité, de profondeur, d'idées, d'étendue, de vivacité, de finesse. Le mot de *parties* est le plus convenable pour des êtres aussi faibles que l'homme. Les Français ont laissé échapper de leurs dictionnaires une expression dont les Anglais se sont saisis. Les Anglais se sont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Plusieurs écrivains philosophes se sont étonnés de ce que, tout le monde prétendant à l'esprit, personne n'ose se vanter d'en avoir.

« L'envie, a-t-on dit, permet à chacun d'être le « panégyriste de sa probité et non de son esprit ». L'envie permet qu'on fasse l'apologie de sa probité, non de son esprit; pourquoi? c'est qu'il est très nécessaire de passer pour homme de bien, et point du tout d'avoir la réputation d'homme d'esprit.

On a ému la question, si tous les hommes sont nés avec le même esprit, les mêmes dispositions

pour les sciences, et si tout dépend de leur éducation et des circonstances où ils se trouvent. Un philosophe, qui avait droit de se croire né avec quelque supériorité, prétendit que les esprits sont égaux; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cents enfans élevés ensemble sous les mêmes maîtres, dans la même discipline, à peine y en a-t-il cinq ou six qui fassent des progrès bien marqués. Le grand nombre est toujours des médiocres, et parmi ces médiocres il y a des nuances; en un mot, les esprits diffèrent plus que les visages.

SECTION VI.

Esprit faux.

Nous avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou distinctes, ou confuses, ou faibles, ou infatigables. Tout cela est une image assez fidèle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fausse. Il n'y a guère d'hommes qui prenne toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maison. Pourquoi rencontre-t-on souvent des esprits assez justes d'ailleurs, qui sont absolument faux sur des choses importantes? Pourquoi ce même Siamois, qui ne se laissera jamais tromper quand il sera question de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoses de Sommona-codom? Par quelle étrange bizarrerie des hommes sensés ressemblent-ils à don Quichotte qui croyait voir des géans où les autres hommes ne voyaient

que des moulins à vent? Encore don Quichotte était plus excusable que le Siamois qui croit que Sommona-codom est venu plusieurs fois sur la terre, et que le Turc qui est persuadé que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche. Car don Quichotte, frappé de l'idée qu'il doit combattre des géans, peut se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, et les bras aussi longs que les ailes du moulin; mais de quelle supposition peut partir un homme sensé pour se persuader que la moitié de la lune est entrée dans une manche, et qu'un Sommona-codom est descendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, et faire des tours de passe-passe?

Les plus grands génies peuvent avoir l'esprit faux sur un principe qu'ils ont reçu sans examen. Newton avait l'esprit très faux quand il commentait l'Apocalypse.

Tout ce que certains tyrans des ames desirent, c'est que les hommes qu'ils enseignent aient l'esprit faux. Un fakir élève un enfant qui promet beaucoup; il emploie cinq ou six années à lui enfoncer dans la tête que le dieu Fo apparut aux hommes en éléphant blanc, et il persuade l'enfant qu'il sera fouetté après sa mort pendant cinq cent mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu Fo viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie et devient un prodige; il argumente sur les leçons de son maître; il trouve que Fo n'a pu se changer qu'en éléphant blanc, parceque c'est le plus beau des animaux. Les rois de Siam et

du Pégu, dit-il, se sont fait la guerre pour un éléphant blanc; certainement si Fo n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces rois n'auraient pas été si insensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'ennemi de Fo viendra le défier à la fin du monde; certainement cet ennemi sera un rhinocéros; car le rhinocéros combat l'éléphant. C'est ainsi que raisonne dans un âge mûr l'élève savant du fakir, et il devient une des lumières des Indes; plus il a l'esprit subtil, plus il l'a faux; et il forme ensuite des esprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, et ils l'apprennent assez facilement: mais, chose étrange! leur esprit n'est pas redressé pour cela; ils apperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peser les probabilités; ils ont pris leur pli; ils raisonneront de travers toute leur vie, et j'en suis fâché pour eux.

Il y a malheureusement bien des manières d'avoir l'esprit faux. 1°. De ne pas examiner si le principe est vrai, lors même qu'on en déduit des conséquences justes, et cette manière est commune. (1)

2° De tirer des conséquences fausses d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un domestique est interrogé si son maître est dans sa chambre par des gens qu'il soupçonne d'en vouloir à sa vie: s'il était assez sot pour leur dire la vérité, sous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il est clair qu'il au-

---

(1) Voyez CONSÉQUENCE.

rait tiré une conséquence absurde d'un principe très vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué son assassin, parceque l'homicide est défendu, serait aussi inique que mauvais raisonneur.

De pareils cas se subdivisent en mille nuances différentes. Le bon esprit, l'esprit juste, est celui qui les démêle; de là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques; non que le cœur des juges fût méchant, mais parcequ'ils n'étaient pas assez éclairés.

ESSÉNIENS.

Plus une nation est superstitieuse et barbare, obstinée à la guerre, malgré ses défaites, partagée en factions flottantes entre la royauté et le sacerdoce, enivrée de fanatisme, plus il se trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'unissent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en temps de peste, un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il se préserve de la contagion qui règne; mais il reste en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnosophistes aux Indes, telles furent quelques sectes de philosophes chez les Grecs; tels les pythagoriciens en Italie et en Grèce, et les therapeutes en Egypte; tels sont aujourd'hui les primitifs nommés quakers, et les dunkards en Pensilvanie, et tels furent à-peu-près les premiers chrétiens qui vécurent ensemble loin des villes.

Aucune de ces sociétés ne connut cette effrayante coutume de se lier par serment au genre de vie qu'elles embrassaient ; de se donner des chaînes perpétuelles ; de se dépouiller religieusement de la nature humaine, dont le premier caractère est la liberté ; de faire enfin ce que nous appelons des *vœux*. Ce fut S. Basile qui le premier imagina ces vœux, ce serment de l'esclavage. Il introduisit un nouveau fléau sur la terre, et il tourna en poison ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des sociétés toutes semblables à celles des esséniens. C'est le juif Philon qui nous le dit dans le *Traité de la liberté des gens de bien.* La Syrie fut toujours superstitieuse et factieuse, toujours opprimée par des tyrans. Les successeurs d'Alexandre en firent un théâtre d'horreurs. Il n'est pas étonnant que parmi tant d'infortunés quelques uns, plus humains et plus sages que les autres, se soient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté loin des yeux de la tyrannie.

On se réfugia dans de semblables asiles en Egypte, pendant les guerres civiles des derniers Ptolomées ; et lorsque les armées romaines subjuguèrent l'Égypte, les thérapeutes s'établirent dans un desert auprès du lac Mœris.

Il paraît très probable qu'il y eut des thérapeutes grecs, égyptiens, et juifs. Philon (1), après avoir loué Anaxagore, Démocrite, et les autres philo-

---

(1) Philon, de la vie contemplative.

sophes qui embrassèrent ce genre de vie, s'exprime ainsi :

« On trouve de pareilles sociétés en plusieurs « pays; la Grèce et d'autres contrées jouissent de « cette consolation; elle est très commune en Egypte « dans chaque nome, et sur-tout dans celui d'A- « lexandrie. Les plus gens de bien, les plus aus- « tères se sont retirés au-dessus du lac Mœris dans « un lieu désert, mais commode, qui forme une « pente douce. L'air y est très sain, les bourgades « assez nombreuses dans le voisinage du désert, etc. »

Voilà donc par-tout des sociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'insolence, à la rapacité des oppresseurs. Toutes, sans exception, eurent la guerre en horreur; ils la regardèrent précisément du même œil que nous voyons le vol et l'assassinat sur les grands chemins.

Tels furent à-peu-près les gens de lettres qui s'assemblèrent en France, et qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions et aux cruautés qui désolaient le règne de Louis XIII. Tels furent ceux qui fondèrent la société royale de Londres, pendant que les fous barbares, nommés puritains et episcopaux, s'égorgeaient pour quelques passages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques savans ont cru que Jésus-Christ, qui daigna paraître quelque temps dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth, et dans quelques autres bourgades de la Palestine, était un de ces esséniens qui fuyaient le tumulte des affaires, et qui cultivaient en paix la vertu. Mais ni dans les quatre

évangiles reçus, ni dans les apocryphes, ni dans les Actes des apôtres, ni dans leurs lettres, on ne lit le nom d'*essénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la ressemblance s'y trouve en plusieurs points; confraternité, biens en commun, vie austère, travail des mains, détachement des richesses et des honneurs, et surtout horreur pour la guerre. Cet éloignement est si grand, que Jésus-Christ commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un soufflet, et de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'est sur ce principe que les chrétiens se conduisirent pendant près de deux siècles, sans autels, sans temples, sans magistrature, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée et paisible.

Leurs premiers écrits attestent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils ressemblaient en cela parfaitement à nos pensilvains, à nos anabaptistes, à nos memnonistes d'aujourd'hui, qui se piquent de suivre l'Evangile à la lettre. Car quoiqu'il y ait dans l'Evangile plusieurs passages qui, étant mal entendus, peuvent inspirer la violence, comme les marchands chassés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrains-les d'entrer*, les cachots dans lesquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au festin sans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y semblent contraires à l'esprit pacifique, cependant il y en a tant d'autres qui ordonnent de souffrir au lieu de combattre, qu'il n'est pas étonnant que les chré-

tiens aient eu la guerre en exécration pendant environ deux cents ans.

Voilà sur quoi se fonde la nombreuse et respectable société des pensilvains, ainsi que les petites sectes qui l'imitent. Quand je les appelle *respectables*, ce n'est point par leur aversion pour la splendeur de l'Eglise catholique. Je plains sans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'est leur vertu, c'est leur modestie, c'est leur esprit de paix que je respecte.

Le grand philosophe Bayle n'a-t-il donc pas eu raison de dire qu'un chrétien des premiers temps serait un très mauvais soldat, ou qu'un soldat serait un très-mauvais chrétien?

Ce dilemme paraît sans réplique; et c'est, ce me semble, la différence entre l'ancien christianisme et l'ancien judaïsme.

La loi des premiers Juifs dit expressément : Dès que vous serez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu et à sang : égorgez sans pitié vieillards, femmes, enfans à la mamelle; tuez jusqu'aux animaux, saccagez tout, brûlez tout, c'est votre Dieu qui vous l'ordonne. Ce catéchisme n'est pas annoncé une fois, mais vingt; et il est toujours suivi.

Mahomet persécuté par les Mecquois se défend en brave homme. Il contraint ses persécuteurs vaincus à se mettre à ses pieds, à devenir ses prosélytes; il établit sa religion par la parole et par l'épée.

Jésus, placé entre les temps de Moïse et de Mahomet, dans un coin de la Galilée, prêche le pardon

des injures, la patience, la douceur, la souffrance, meurt du dernier supplice, et veut que ses premiers disciples meurent ainsi.

Je demande en bonne foi si S. Barthelemi, S. André, S. Matthieu, S. Barnabé, auraient été reçus parmi les cuirassiers de l'empereur, ou dans les trabans de Charles XII? S. Pierre même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à Malchus, aurait-il été propre à faire un bon chef de file? Peut-être S. Paul, accoutumé d'abord au carnage, et ayant eu le malheur d'être un persécuteur sanguinaire, est le seul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuosité de son tempérament et la chaleur de son imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à se venger de Gamaliel par les armes. Il ne fit point comme les Judas, les Theudas, les Barcochebas, qui levèrent des troupes; il suivit les préceptes de Jésus, il souffrit; et même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de chrétiens était donc, dans les premiers temps, une contradiction dans les termes.

Il est clair que les chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'esprit qui les animait fut changé. Ils avaient dans les deux premiers siècles de l'horreur pour les temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau lustrale; Porphire les comparait aux renards qui disent, *ils sont trop verts*. Si vous pouviez avoir, disait-il, de beaux temples brillans d'or, avec de grosses rentes pour les desservans, vous aimeriez les temples passionnément. Ils se donnèrent ensuite tout ce qu'ils avaient abhorré.

C'est ainsi qu'ayant détesté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les chrétiens, dès le temps de Dioclétien, furent aussi différens des chrétiens du temps des apôtres, que nous sommes différens des chrétiens du troisième siècle.

Je ne conçois pas comment un esprit aussi éclairé et aussi hardi que celui de Montesquieu, a pu condamner sévèrement un autre génie bien plus méthodique que le sien, et combattre cette vérité annoncée par Bayle (1), « qu'une société de vrais chré« tiens pourrait vivre heureusement ensemble, mais « qu'elle se défendrait mal contre les attaques d'un « ennemi. »

« Ce seraient, dit Montesquieu, des citoyens in« finiment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient « un très grand zèle pour les remplir. Ils sentiraient « très bien les droits de la défense naturelle. Plus « ils croiraient devoir à la religion, plus ils pense« raient devoir à la patrie. Les principes du chris« tianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infi« niment plus forts que ce faux honneur des mo« narchies, ces vertus humaines des républiques, « et cette crainte servile des Etats despotiques. »

Assurément l'auteur de l'Esprit des lois ne songeait pas aux paroles de l'Evangile quand il dit que les vrais chrétiens sentiraient très bien les droits de la défense naturelle. Il ne se souvenait pas de l'ordre de donner sa tunique quand on vous vole le manteau, et de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet. Voilà les principes de la défense natu-

(1) Continuation des pensées diverses, article CXXIV.

relle très clairement anéantis. Ceux que nous appelons quakers ont toujours refusé de combattre; mais ils auraient été écrasés dans la guerre de 1756, s'ils n'avaient pas été secourus et forcés à se laisser secourir par les autres Anglais. (1)

N'est-il pas indubitable que ceux qui penseraient en tout comme des martyrs, se battraient fort mal contre des grenadiers? Toutes les paroles de ce chapitre de l'Esprit des lois me paraissent fausses. « Les « principes du christianisme, bien gravés dans le « cœur, seraient infiniment plus forts, etc. » Oui, plus forts pour les empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le sang de leur prochain, pour leur faire regarder la vie comme un fardeau, dont le souverain bonheur est d'être déchargé.

« On les enverrait, dit Bayle, comme des brebis « au milieu des loups, si on les fesait aller repous- « ser de vieux corps d'infanterie, ou charger des « régimens de cuirassiers. »

Bayle avait très grande raison. Montesquieu ne s'est pas apperçu qu'en le réfutant il ne voyait que les chrétiens mercenaires et sanguinaires d'aujourd'hui, et non pas les premiers chrétiens. Il semble qu'il ait voulu prévenir les injustes accusations qu'il a essuyées des fanatiques en leur sacrifiant Bayle; et il n'y a rien gagné. Ce sont deux grands hommes qui paraissent d'avis différent, et qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

« Le faux honneur des monarchies, les vertus hu-

(1) Voyez ÉGLISE PRIMITIVE.

« maines des républiques, la crainte servile des Etats « despotiques ». Rien de tout cela ne fait les soldats, comme le prétend l'Esprit des lois. Quand nous levons un régiment, dont le quart déserte au bout de quinze jours, il n'y a pas un seul des enrôlés qui pense à l'honneur de la monarchie; ils ne savent ce que c'est. Les troupes mercenaires de la république de Venise connaissent leur paie, et non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place Saint-Marc. Je ne crois pas, en un mot, qu'il y ait un seul homme sur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'est point non plus par une crainte servile que les Turcs et les Russes se battent avec un acharnement et une fureur de lions et de tigres; on n'a point ainsi du courage par crainte. Ce n'est pas non plus par dévotion que les Russes ont battu les armées de Moustapha. Il serait à desirer, ce me semble, qu'un homme si ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai qu'à montrer son esprit. Il faut s'oublier entièrement quand on veut instruire les hommes, et n'avoir en vue que la vérité.

ÉTATS, GOUVERNEMENS.

Quel est le meilleur ?

Je n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de MM. les ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six se-

maines ; je parle de tous les autres hommes qui, à souper ou dans leur cabinet, étalent leur système de gouvernement, réforment les armées, l'Eglise, la robe, et la finance.

L'abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645, sous le nom du cardinal de Richelieu, et fit ce Testament politique, dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes et aux parlemens, priver le roi du produit de la gabelle; il assure sur-tout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que « la « Provence seule a beaucoup plus de beaux ports « de mer que l'Espagne et l'Italie ensemble. »

L'abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anachronismes et d'erreurs ; il fait signer le cardinal de Richelieu d'une maniere dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la règle d'un Etat*, et à tâcher de prouver cette découverte : cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de Bourzeis a passé long-temps pour le fils légitime du cardinal de Richelieu : et tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le sieur Gatien de Courtilz, voyant le succès du Testament politique de Richelieu, fit imprimer à la Haye le Testament de Colbert, avec une belle lettre de M. Colbert au roi. Il est clair que si ce ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu

l'interdire ; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le Testament de Louvois, plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de Colbert; un abbé de Chévremont fit tester aussi Charles duc de Lorraine. Nous avons eu les Testamens politiques du cardinal Albéroni, du maréchal de Belliste, enfin celui de Mandrin.

M. de Bois-Guillebert, auteur du Détail de la France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme royale sous le nom du maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pas de pain, fit, en 1720, un projet de finance en quatre volumes; et quelques sots ont cité cette production comme un ouvrage de la Jonchère le trésorier-général, s'imaginant qu'un trésorier ne peut faire un mauvais livre de finance.

Mais il faut convenir que des hommes très sages, très dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point et ne peut se corriger : il a pris sa croissance ; plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte : mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les princes, et la seconde génération est instruite.

Le fort et le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu et vu, dans quel Etat, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort aise d'avoir les priviléges de la pairie anglaise; il serait législateur.

L'homme de robe et le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, et sans préjugés?

Un membre du conseil de Pondichéri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-mogol? dit le conseiller. Abominable, répondit le brame: comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos raïas, nos omras, nos nababs, sont fort contens, mais les citoyens ne le sont guère; et des millions de citoyens sont quelque chose.

Le conseiller et le brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré long-temps; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la

Palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs et d'usuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par de grands-pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, et enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui se cachent dans les isles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts et dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au brame: Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, et qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne, et l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vite en monarchie? dit le brame. Vous l'avez deviné, dit l'autre: mais cette monarchie est tombée, et nous fesons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence et de sa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire est tombé parcequ'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espere bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-mogol.

A propos, dit l'Européan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, et plus de vertu dans une république? L'Indien s'étant

fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république, et qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple, ne le sera pas s'il est déshonoré; au lieu qu'à la cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince, qu'un courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république; il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois et les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou, et des étoffes de gaze à Delhi? Oui, sans doute, dit le brame; toutes les lois qui concernent la physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, et il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'est autre chose; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée? n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; et j'ai

trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, et de Turcs, qui en disaient autant. Mais, encore une fois, dit l'Européan, quel Etat choisiriez vous? Le brame répondit: Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. C'est une vieille réponse, dit le conseiller. Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. Où est ce pays-là? dit le conseiller. Le brame dit: Il faut le chercher. Voyez l'article *Genève*, dans l'Encyclopédie.

ÉTATS-GÉNÉRAUX.

Il y en a toujours eu dans l'Europe, et probablement dans toute la terre, tant il est naturel d'assembler la famille pour connaître ses intérêts et pourvoir à ses besoins. Les Tartares avaient leur *Cour-ilté*. Les Germains, selon Tacite, s'assemblaient pour délibérer. Les Saxons et les peuples du nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états-généraux dans les républiques grecques et romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perses, chez les Chinois, parceque nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs histoires; nous ne les connaissons guère que depuis le temps où leurs rois furent absolus, ou du moins depuis le temps où ils n'avaient que les prêtres pour contre-poids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place; des soldats insolens, avides, barbares et lâches, furent la république. Septime Sévère les vainquit et les cassa.

Les états-généraux de l'empire ottoman sont les janissaires et les spahis ; dans Alger et dans Tunis c'est la milice.

Le plus grand et le plus singulier exemple de ces états-généraux est la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où siègent continuellement les représentans de l'empire, les ministres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats, et des villes impériales, lesquelles sont au nombre de trente-sept.

Les seconds états-généraux de l'Europe sont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne sont pas toujours assemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils sont devenus si nécessaires, que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond précisément aux députés des villes reçus dans la diète de l'Empire ; mais elle est en beaucoup plus grand nombre, et jouit d'un pouvoir bien supérieur. C'est proprement la nation. Les pairs et les évêques ne *sont en* parlement que pour eux, et la chambre des communes y est pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'est autre chose qu'une imitation perfectionnée de quelques états-généraux de France.

En 1355, sous le roi Jean, les trois états furent assemblés à Paris pour secourir le roi Jean contre les Anglais. Ils lui accordèrent une somme considérable, à cinq livres cinq sous le marc, de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt nécessaire pour recueillir cet argent ; et ils établirent neuf commissaires pour présider à

la recette. Le roi promit pour lui et pour ses successeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnaie.

Qu'est-ce que promettre pour soi et pour ses héritiers? ou c'est ne rien promettre, ou c'est dire : Ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnaie, nous sommes dans l'impuissance de faire le mal.

Avec cet argent, qui fut bientôt levé, on forma aisément une armée, qui n'empêcha pas le roi Jean d'être fait prisonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états au bout de l'année de l'emploi de la somme accordée. C'est ainsi qu'on en use aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation anglaise a conservé tout ce que la nation française a perdu.

Les états-généraux de Suède ont une coutume plus honorable encore à l'humanité, et qui ne se trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs assemblées deux cents paysans qui font un corps séparé des trois autres, et qui soutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états-généraux du Danemarck prirent une résolution toute contraire en 1660; ils se dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir absolu et illimité. Mais ce qui est plus étrange, c'est qu'ils ne s'en sont point repentis jusqu'à présent.

Les états-généraux en France n'ont point été assemblés depuis 1613, et les *cortez* d'Espagne ont duré cent ans après. On les assembla encore en 1712

pour confirmer la renonciation de Philippe V à la couronne de France. Ces états-généraux n'ont point été convoqués depuis ce temps.

ÉTERNITÉ.

J'ADMIRAIS dans ma jeunesse tous les raisonnemens de Samuel Clarke; j'aimais sa personne, quoiqu'il fût un arien déterminé, ainsi que Newton, et j'aime encore sa mémoire, parcequ'il était bon homme; mais le cachet de ses idées, qu'il avait mis sur ma cervelle encore molle, s'effaça quand cette cervelle se fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait aussi mal combattu l'éternité du monde, qu'il avait mal établi la réalité de l'espace infini.

J'ai tant de respect pour la Genèse et pour l'Eglise qui l'adopte, que je la regarde comme la seule preuve de la création du monde depuis cinq mille sept cent dix-huit ans, selon le comput des Latins, et depuis sept mille deux cent soixante et dix-huit ans, selon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; et les plus grands philosophes attribuèrent aussi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils se sont tous trompés, comme on sait; mais on peut croire, sans blasphème, que l'éternel formateur de toutes choses fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit sur ces mondes et sur cette éternité un auteur inconnu, dans une petite feuille,

qui peut aisément se perdre, et qu'il est peut-être bon de conserver :

. . . Foliis tantùm ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propositions téméraires, la petite société qui travaille à la rédaction du recueil, les désavoue de tout son cœur. (1)

ÉVANGILE.

C'est une grande question de savoir quels sont les premiers évangiles. C'est une vérité constante, quoi qu'en dise Abadie, qu'aucun des premiers pères de l'Eglise inclusivement jusqu'à Irénée ne cite aucun passage des quatre évangiles que nous connaissons. Au contraire, les alloges, les théodosiens rejetèrent constamment l'évangile de S. Jean, et ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance S. Epiphane dans sa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encore que non seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos évangiles, mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les évangiles apocryphes rejetés du canon.

S. Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le temps où son royaume aviendrait, répondit : « Ce sera quand deux « ne feront qu'un, quand le dehors ressemblera au-« dedans, et quand il n'y aura ni mâle ni femelle ».

---

(1) Voyez le dialogue intitulé les Adorateurs, etc.

Or, il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de nos évangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité; on les peut recueillir dans l'Examen critique de M. Fréret, secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le savant Fabricius s'est donné la peine de rassembler les anciens évangiles que le temps a conservés; celui de Jacques paraît le premier. Il est certain qu'il a encore beaucoup d'autorité dans quelques églises d'orient; il est appelé *premier évangile*. Il nous reste la passion et la résurrection, qu'on prétend écrites par Nicodème. Cet évangile de Nicodème est cité par S. Justin et par Tertullien; c'est là qu'on trouve les noms des accusateurs de notre Sauveur, Annas, Caïphas, Soumas, Dathan, Gamaliel, Judas, Lévi, Nephtali; l'attention de rapporter ces noms donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adversaires ont conclu que, puisqu'on supposa tant de faux évangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut aussi avoir supposé ceux qui font aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils insistent beaucoup sur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces évangiles apocryphes. Il y eut donc, disent-ils, des faussaires, des séducteurs, et des gens séduits, qui moururent pour l'erreur; ce n'est donc pas une preuve de la vérité de notre religion, que des martyrs soient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'évangile de Jean, ou à l'évangile de Jacques? Les païens ne pouvaient fonder des interrogatoires sur des livres qu'ils ne connaissaient pas : les magistrats punirent quelques

chrétiens très injustement, comme perturbateurs du repos public; mais ils ne les interrogèrent jamais sur nos quatre évangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que sous Dioclétien; et ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de Dioclétien. C'était un crime abominable, irrémissible à un chrétien de faire voir un évangile à un gentil. Cela est si vrai, que vous ne rencontrez le mot d'*évangile* dans aucun auteur profane.

Les sociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins évangiles que comme des ouvrages clandestins, fabriqués environ un siècle après Jésus-Christ, et cachés soigneusement aux gentils pendant un autre siècle; ouvrages, disent-ils, grossièrement écrits par des hommes grossiers, qui ne s'adressèrent long-temps qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blasphêmes. Cette secte, quoique assez répandue, est aujourd'hui aussi cachée que l'étaient les premiers évangiles. Il est d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raison. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix sainte de l'Ecriture: ainsi il est impossible que les uns et les autres, étant toujours ennemis, puissent jamais se rencontrer.

Pour nous, restons toujours inviolablement attachés à nos quatre évangiles avec l'Eglise infaillible; réprouvons les cinquante évangiles qu'elle a réprouvés; n'examinons point pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ permit qu'on fît cinquante évangiles faux, cinquante histoires fausses de sa vie, et sou-

mettons-nous à nos pasteurs, qui sont les seuls sur la terre éclairés du Saint-Esprit.

Qu'Abadie soit tombé dans une erreur grossière, en regardant comme authentiques les lettres, si ridiculement supposées, de Pilate à Tibère, et la prétendue proposition de Tibère au sénat, de mettre Jésus-Christ au rang des dieux. Si Abadie est un mauvais critique et un très mauvais raisonneur, l'Eglise est-elle moins éclairée? devons-nous moins la croire? devons-nous lui être moins soumis?

EUCHARISTIE.

Dans cette question délicate, nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur et d'esprit à la religion dans laquelle nous sommes nés, aux lois sous lesquelles nous vivons, nous n'agiterons point la controverse; elle est trop ennemie de toutes les religions qu'elle se vante de soutenir, de toutes les lois qu'elle feint d'expliquer, et sur-tout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les temps.

Une moitié de l'Europe anathématise l'autre au sujet de l'eucharistie, et le sang a coulé des rivages de la mer Baltique au pied des Pyrénées, pendant près de deux cents ans, pour un mot qui signifie *douce charité*.

Vingt nations, dans cette partie du monde, ont en horreur le systême de la transsubstantiation catholique. Elles crient que ce dogme est le dernier effort de la folie humaine. Elles attestent ce fameux

passage de Cicéron, qui dit (1) que les hommes ayant épuisé toutes les épouvantables démences dont ils sont capables, ne se sont point encore avisés de manger le dieu qu'ils adorent. Elles disent que presque toutes les opinions populaires étant fondées sur des équivoques, sur l'abus des mots, les catholiques romains n'ont fondé leur système de l'eucharistie et de la transsubstantiation que sur une équivoque; qu'ils ont pris au propre ce qui n'a pu être dit qu'au figuré, et que la terre, depuis seize cents ans, a été ensanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs savans dans leurs livres, les peuples dans leurs discours, répètent sans cesse que Jésus-Christ ne prit point son corps avec ses deux mains pour le faire manger à ses apôtres; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à-la-fois, dans du pain et dans un calice; que du pain qu'on rend en excrémens, et du vin qu'on rend en urine, ne peuvent être le Dieu formateur de l'univers; que ce dogme peut exposer la religion chrétienne à la dérision des plus simples, au mépris et à l'exécration du reste du genre humain.

C'est là ce que disent les Tillotson, les Smaldrige, les Turretin, les Claude, les Daillé, les Amyraut, les Mestrezat, les Dumoulin, les Blondel, et la foule innombrable des réformateurs du seizième siècle; tandis que le mahometan, paisible maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe et

(1) Voyez la Divination de Cicéron.

de l'Asie, rit avec dédain de nos disputes, et que le reste de la terre les ignore.

Encore une fois, je ne controverse point; je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique-apostolique enseigne sur l'eucharistie, sans y comprendre un seul mot.

Voici mon seul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein possible. Les stoïciens disaient qu'ils portaient Dieu dans leur cœur; ce sont les expressions de Marc-Aurèle et d'Epictète, les plus vertueux de tous les hommes, et qui étaient, si on ose le dire, des dieux sur la terre. Ils entendaient par ces mots, *je porte Dieu dans moi*, la partie de l'ame divine, universelle, qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin: elle dit aux hommes: Vous aurez physiquement dans vous ce que les stoïciens avaient métaphysiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger et à boire, ou à manger simplement. Croyez seulement que c'est Dieu que je vous donne; il est dans votre estomac. Votre cœur le souillera-t-il par des injures, par des turpitudes? Voilà donc des hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame est saisie et attendrie. On respire à peine, on est détaché de tout lien terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en recevoir seulement la pensée?

Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant Louis XI, en recevant Dieu dans lui, empoisonne son frère ; l'archevêque de Florence en fesant Dieu, et les Pazzi en recevant Dieu, assassinent les Médicis dans la cathédrale. Le pape Alexandre VI, au sortir du lit de sa fille bâtarde, donne Dieu à son bâtard César Borgia ; et tous deux font périr par la corde, par le poison, par le fer, quiconque possède deux arpens de terre à leur bienséance.

Jules II fait et mange Dieu ; mais la cuirasse sur le dos et le casque en tête, il se souille de sang et de carnage. Léon X tient Dieu dans son estomac, ses maîtresses dans ses bras, et l'argent extorqué par les indulgences dans ses coffres et dans ceux de sa sœur.

Troll, archevêque d'Upsal, fait égorger sous ses yeux les sénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. Vangalen, évêque de Munster, fait la guerre à tous ses voisins, et devient fameux par ses rapines.

L'abbé N.... est plein de Dieu, ne parle que de Dieu, donne Dieu à toutes les femmes, ou imbécilles ou folles, qu'il peut diriger, et vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions ? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en Dieu ; qu'ils ont encore moins cru qu'ils eussent mangé le corps de Dieu et bu son sang ; qu'ils n'ont jamais imaginé avoir Dieu dans leur estomac ; que s'ils l'avaient cru

fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis; qu'en un mot, le remède le plus fort contre les atrocités des hommes a été le plus inefficace. Plus l'idée en était sublime, plus elle a été rejetée en secret par la malice humaine.

Non seulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais ceux qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement, en sous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient Dieu dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru réellement en Dieu; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le sacrement qu'ils fesaient et qu'ils conféraient, a été porté jusqu'au mépris de Dieu même. Quelle est donc la ressource qui nous reste contre la déprédation, l'insolence, la violence, la calomnie, la persécution? De bien persuader l'existence de Dieu au puissant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion; et s'il n'a pas cru que Dieu fût dans son estomac, il pourra croire que Dieu est dans toute la nature. Un mystère incompréhensible l'a rebuté: pourra-t-il dire que l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur est un mystère incompréhensible? Enfin, s'il ne s'est pas soumis à la voix d'un évèque catholique qui lui a dit: Voilà Dieu qu'un homme, consacré par moi, a mis dans ta bouche, résistera-t-il à la voix de tous les astres et de tous les ètres animés qui lui crient: C'est Dieu qui nous a formés?

ÉVÊQUE.

SAMUEL Ornik, natif de Basle, était, comme on sait, un jeune homme très aimable, qui d'ailleurs savait par cœur son nouveau Testament en grec et en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du temps de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevèché; le suisse lui dit que monseigneur ne voit personne. Camarade, lui dit Ornik, vous êtes rude à vos compatriotes; les apôtres laissèrent approcher tout le monde, et Jésus-Christ voulait qu'on laissât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître; au contraire, je viens lui apporter. Entrez donc, dit le suisse.

Il attend une heure dans une première antichambre. Comme il était fort naïf, il attaque de conversation un domestique, qui aimait fort à dire tout ce qu'il savait de son maître. Il faut qu'il soit puissamment riche, dit Ornik, pour avoir cette foule de pages et d'estafiers que je vois courir dans la maison. Je ne sais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre; mais j'entends dire à Joli et à l'abbé Charier qu'il a déja deux millions de dettes. Il faudra, dit Ornik qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poisson pour payer son corban. Mais quelle est cette dame qui sort d'un cabinet et qui passe? — C'est madame de Pomereu, l'une de ses maîtresses. — Elle est vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les

apôtres eussent une telle compagnie dans leur chambre à coucher, les matins. Ah! voilà, je crois, monsieur qui va donner audience. — Dites, sa grandeur, monseigneur. — Hélas! très volontiers. Ornik salue sa grandeur, lui présente ses livres, et en est reçu avec un sourire très gracieux. On lui dit quatre mots, et on monte en carrosse escorté de cinquante cavaliers. En montant, monseigneur laisse tomber une gaine. Ornik est tout étonné que monseigneur porte une si grande écritoire dans sa poche. — Ne voyez-vous pas que c'est son poignard? lui dit le causeur. Tout le monde porte régulièrement son poignard quand on va au parlement. Voilà une plaisante manière d'officier, dit Ornik; et il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France, et s'édifie de ville en ville; de là il passe en Italie. Quand il est sur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. Ornik était très honnête; il lui offre une place dans sa cambiature. Vous allez, sans doute, Monseigneur, consoler quelque malade? — Monsieur, j'allais chez mon maître. — Votre maître? c'est Jésus-Christ, sans doute? — Monsieur, c'est le cardinal Azolin; je suis son aumônier. Il me donne des gages bien médiocres; mais il m'a promis de me placer auprès de dona Olimpia, la belle-sœur favorite *di nostro signore*. — Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal? mais ne savez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du temps de Jésus-Christ et de S. Jean? — Est-il possible? s'écria le prélat italien. — Rien n'est plus vrai; vous l'avez lu dans l'Evangile. —

Je ne l'ai jamais lu, répliqua l'évêque; je ne sais que l'office de Notre-Dame. — Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux, ni évêques; et quand il y eut des évêques, les prêtres furent presque leurs égaux, à ce que Jérôme assure en plusieurs endroits. — Sainte Vierge! dit l'Italien, je n'en savais rien. Et des papes? — Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. — Le bon évêque se signa; il crut être avec l'esprit malin, et sauta en bas de la cambiature.

EUPHÉMIE.

On trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot *Euphémie:* « Les personnes peu instruites croient que les Latins n'avaient pas la délicatesse d'éviter les paroles obscènes: c'est une erreur. »

C'est une vérité assez honteuse pour ces respectables Romains. Il est bien vrai que ni dans le sénat, ni sur les théâtres, on ne prononçait les termes consacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infâme d'Auguste contre Fulvie; et les lettres d'Antoine, et les turpitudes affreuses d'Horace, de Catulle, de Martial. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces grossièretés, dont nous n'avons jamais approché, se trouvent mêlées dans Horace à des leçons de morale. C'est dans la même page l'école de Platon avec les figures de l'Aretin. Cette euphémie, cet adoucissement était bien cynique.

EXAGÉRATION.

C'EST le propre de l'esprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, supposèrent que les corneilles vivaient trois cents ans, les cerfs neuf cents, et les nymphes trois mille années. Si Xerxès passe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à sa suite. Si une nation gagne une bataille, elle a presque toujours perdu peu de guerriers, et tué une quantité prodigieuse d'ennemis. C'est peut-être en ce sens qu'il est dit dans les psaumes, *Omnis homo mendax*.

Quiconque fait un récit a besoin d'être le plus scrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour se faire écouter. C'est-là ce qui a tant décrédité les voyageurs ; on se défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maison ; l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'est qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le sceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poésie est sur-tout le champ de l'exagération. Tous les poëtes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un dieu marche, dans l'Iliade, il est au bout du monde à la troisième enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laisser à leur place ; il fal-

lait les faire sauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode, dans tous les temps, a été consacrée à l'exagération. Aussi plus une nation devient philosophe, plus les odes à enthousiasme, et qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poésie, celui qui charme le plus les esprits instruits et cultivés, c'est la tragédie. Quand la nation n'a pas encore le goût formé, quand elle est dans ce passage de la barbarie à la culture de l'esprit, alors presque tout dans la tragédie est gigantesque et hors de la nature.

Rotrou qui, avec du génie, travailla précisément dans le temps de ce passage, et qui donna dans l'année 1656 son Hercule mourant, commence par faire parler ainsi son héros :

Père de la clarté, grand astre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma course vagabonde?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne se soient signalés?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière;
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune et ses Tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au seul bruit de mon nom,
Et n'ose plus servir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes!
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'am-

poulé, le forcé, étaient encore à la mode ; et c'est ce qui doit faire pardonner à Pierre Corneille.

Il n'y avait que trois ans que Mairet avait commencé à se rapprocher de la vraisemblance et du naturel dans sa Sophonisbe. Il fut le premier en France qui non seulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités sont exactement observées, mais qui connut le langage des passions, et qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire : c'est la naïveté et la familiarité, qui ne sont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de Sophonisbe et de Massinisse charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive, qui veut plaire à son vainqueur, eut un prodigieux succès. On trouva même très bon que de deux suivantes qui accompagnaient Sophonisbe dans cette scène, l'une dît à l'autre, en voyant Massinisse attendri : « Ma compagne, il se prend ». Ce trait comique était dans la nature, et les discours ampoulés n'y sont pas ; aussi cette pièce resta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération espagnole reprit bientôt sa place dans l'imitation du Cid que donna Pierre Corneille, d'après Guilain de Castro et Baptista Diamante, deux auteurs qui avaient traité ce sujet avec succès à Madrid. Corneille ne craignit point de traduire ces vers de Diamante :

Su sangre sennor que en humo
Su sentimiento esplicava,
Por la boca que la vierte

De verse allí derramada
Por otro que por su rey.

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.
. . . .
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de Gormas ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille.
. . . .
Le prince, pour essai de générosité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non seulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un style qui fesait un énorme contraste avec les sentimens si naturels et si vrais de Chimène et de Rodrigue.

Toutes ces images boursouflées ne commencèrent à déplaire aux esprits bien faits, que lorsqu'enfin la politesse de la cour de Louis XIV apprit aux Français que la modestie doit être la compagne de la valeur; qu'il faut laisser aux autres le soin de nous louer; que ni les guerriers, ni les ministres, ni les rois, ne parlent avec emphase, et que le style boursouflé est le contraire du sublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'Auguste parle de *l'empire absolu qu'il a sur tout le monde*, et de *son pouvoir souverain sur la terre et sur l'onde ;* on n'entend plus qu'en souriant Emilie dire à Cinna :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas long-temps que des chevaliers romains des plus anciennes familles, un Septime, un Achillas, avaient été aux gages de Ptolomée, roi d'Egypte. Le sénat de Rome pouvait se croire au-dessus des rois; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïssait le nom de roi à Rome, comme celui de maître, *dominus;* mais on ne le méprisait pas. On le méprisait si peu que César l'ambitionna, et ne fut tué que pour l'avoir recherché. Octave lui-même, dans cette tragédie, dit à Cinna :

> Aujourd'hui même encor je te donne Emilie,
> Ce digne objet des vœux de toute l'Italie,
> Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
> Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.

Le discours d'Emilie est donc non seulement exagéré, mais entièrement faux.

Le jeune Ptolomée exagère bien davantage, lorsqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, et qui s'est donnée à soixante lieues d'Alexandrie, il décrit des « fleuves teints de sang, rendus plus rapides par le débordement des parricides; des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes, que la nature force à se venger eux-mêmes, et dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reste des vivans; et la déroute orgueilleuse de Pompée, qui croit que l'Egypte, en dépit de la guerre, ayant sauvé le ciel, pourra sauver la terre, et pourra prêter l'épaule au monde chancelant. »

Ce n'est point ainsi que Racine fait parler Mithridate d'une bataille dont il sort :

Je suis vaincu : Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes soldats presque nus dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

C'est là parler en homme. Le roi Ptolomée n'a parlé qu'en poëte ampoulé et ridicule.

L'exagération s'est réfugiée dans les oraisons funèbres ; on s'attend toujours à l'y trouver, on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations ; c'est donc un grand mérite dans Bossuet d'avoir su attendrir et émouvoir dans un genre qui semble fait pour ennuyer.

EXPIATION.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

C'est peut-être la plus belle institution de l'antiquité que cette cérémonie solennelle, qui réprimait les crimes en avertissant qu'ils doivent être punis, et qui calmait le désespoir des coupables

en leur fesant racheter leurs transgressions par des espèces de pénitences. Il faut nécessairement que les remords aient prévenu les expiations; car les maladies sont plus anciennes que la médecine, et tous les besoins ont existé avant les secours.

Il fut donc, avant tous les cultes, une religion naturelle, qui troubla le cœur de l'homme quand il eut, dans son ignorance ou dans son emportement, commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué son ami; un frère a tué son frère; un amant jaloux et frénétique a même donné la mort à celle sans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes désespérés, s'ils sont sensibles. Leur conscience les poursuit; rien n'est plus vrai, et c'est le comble du malheur. Il ne reste plus que deux partis : ou la réparation, ou l'affermissement dans le crime. Toutes les ames sensibles cherchent le premier parti, les monstres prennent le second.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations; les cérémonies en furent ridicules : car quel rapport entre l'eau du Gange et un meurtre? comment un homme réparait-il un homicide en se baignant? Nous avons déja remarqué cet excès de démence et d'absurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps lave l'ame, et enlève les taches des mauvaises actions.

L'eau du Nil eut ensuite la même vertu que l'eau du Gange : on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies; j'avoue qu'elles furent encore plus im-

pertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs, et tiraient au sort lequel des deux on jetterait en bas, chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'Hazazel, l'expiateur. Quel rapport, je vous prie, entre un bouc et le crime d'un homme?

Il est vrai que depuis Dieu permit que cette cérémonie fût sanctifiée chez les Juifs nos pères, qui prirent tant de rites égyptiaques; mais sans doute c'était le repentir, et non le bouc, qui purifiait les ames juives.

Jason, ayant tué Absyrthe son beau-frère, vient, dit-on, avec Médée, plus coupable que lui, se faire absoudre par Circé reine et prêtresse d'AEa, laquelle passa depuis pour une grande magicienne. Circé les absout avec un cochon de lait et des gâteaux au sel. Cela peut faire un assez bon plat, mais cela ne peut guère ni payer le sang d'Absyrthe, ni rendre Jason et Médée plus honnêtes gens, à moins qu'ils ne témoignent un repentir sincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'Oreste, qui avait vengé son père par le meurtre de sa mère, fut d'aller voler une statue chez les Tartares de Crimée. La statue devait être bien mal faite, et il n'y avait rien à gagner sur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les mystères: les coupables pouvaient y recevoir leur absolution en subissant des épreuves pénibles, et en jurant qu'ils meneraient une nouvelle vie. C'est de ce serment que les récipiendaires furent appelés chez toutes les nations d'un nom qui répond à ini-

tiés, *qui ineunt vitam novam*, qui commencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu, à l'article *Baptême*, que les catéchumènes chrétiens n'étaient appelés *initiés* que lorsqu'ils étaient baptisés.

Il est indubitable qu'on n'était lavé de ses fautes dans ces mystères que par le serment d'être vertueux : cela est si vrai, que l'hiérophante, dans tous les mystères de la Grèce, en congédiant l'assemblée, prononçait ces deux mots égyptiens : *Koth, ompheth*, veillez, soyez purs ; ce qui est à-la-fois une preuve que les mystères viennent originairement d'Egypte, et qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les sages, dans tous les temps, firent donc ce qu'ils purent pour inspirer la vertu, et pour ne point réduire la faiblesse humaine au désespoir; mais aussi il y a des crimes si horribles, qu'aucun mystère n'en accorda l'expiation. Néron, tout empereur qu'il était, ne put se faire initier aux mystères de Cérès. Constantin, au rapport de Zozime, ne put obtenir le pardon de ses crimes : il était souillé du sang de sa femme, de son fils, et de tous ses proches. C'était l'intérêt du genre humain que de si grands forfaits demeurassent sans expiation, afin que l'absolution n'invitât pas à les commettre, et que l'horreur universelle pût arrêter quelquefois les scélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu, à l'article *Austérités*, quel fut l'abus d'une institution si salutaire.

Par les lois des barbares qui détruisirent l'empire romain, on expiait les crimes avec de l'argent; cela s'appelait composer, *componat cum decem, viginti, triginta solidis*. Il en coûtait deux cents sous de ce temps-là pour tuer un prêtre, et quatre cents pour tuer un évêque; de sorte qu'un évêque valait précisément deux prêtres.

Après avoir ainsi composé avec les hommes, on composa ensuite avec Dieu, lorsque la confession fut généralement établie. Enfin le pape Jean XXII, qui fesait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'absolution d'un inceste, quatre tournois pour un laïque; *ab incestu pro laïco in foro conscientiæ turonenses quatuor*. Pour l'homme et la femme qui ont commis l'inceste, dix-huit tournois quatre ducats et neuf carlins. Cela n'est pas juste; si un seul ne paie que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La sodomie et la bestialité sont mises au même taux avec la clause inhibitoire au titre XLIII : cela monte à quatre-vingt-dix tournois douze ducats et six carlins : *cum inhibitione turonenses* 90, *ducatos* 12, *carlinos* 6, etc.

Il est bien difficile de croire que Léon X ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'assure; mais il faut considérer que nulle étincelle ne paraissait alors de l'embrasement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait sur la crédulité des peuples, et négligeait de couvrir ces exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences, qui sui-

vit bientôt après, fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'Eglise romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour supprimer le livre ; mais elle ne put y parvenir.

Si j'ose dire mon avis sur cette taxe, je crois que les éditions ne sont pas fidèles ; les prix ne sont du tout point proportionnés : ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui sont allégués par d'Aubigné, grand-père de madame de Maintenon, dans la Confession de Sanci : il évalue un pucelage à six gros, et l'inceste avec sa mère et sa sœur à cinq gros ; ce compte est ridicule. Je pense qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie pour ceux qui venaient se faire absoudre à Rome, ou marchander des dispenses ; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuse. Consultez Bayle aux articles *Bank*, *Pinet*, *Drelincourt*.

Ce qui est très certain, c'est que jamais ces taxes ne furent autorisées par aucun concile ; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice, et respecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs et les acheteurs y trouvaient également leur compte : ainsi presque personne ne réclama, jusqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaissance bien exacte de toutes ces taxes servirait beaucoup à l'histoire de l'esprit humain.

EXTRÊME.

Nous essaierons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On dispute tous les jours si à la guerre la fortune ou la conduite fait les succès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la jurisprudence il n'est pas très avantageux de s'accommoder quand on a raison, et de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à sa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple superstitieux.

S'il y a quelque chose de vrai en métaphysique, en histoire, en morale.

Si le goût est arbitraire, et s'il est en effet un bon et un mauvais goût, etc. etc.

Pour décider tout d'un coup toutes ces questions, prénez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune; comparez les deux extrémités opposées, et vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez savoir si la conduite peut décider infailliblement du succès à la guerre; voyez le cas le plus extrême, les situations les plus opposées où la conduite seule triomphera infailliblement. L'armée ennemie est obligée de passer dans une gorge profonde de montagnes; votre général le sait; il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il

tient les ennemis enfermés dans un défilé; il faut qu'ils périssent ou qu'ils se rendent. Dans ce cas extrême, la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il est donc démontré que l'habileté peut décider du succès d'une campagne ; de cela seul il est prouvé que la guerre est un art.

Ensuite imaginez une position avantageuse, mais moins décisive ; le succès n'est pas si certain, mais il est toujours très probable. Vous arrivez ainsi de proche en proche jusqu'à une parfaite égalité entre les deux armées ; qui décidera alors ? la fortune, c'est-à-dire un évènement imprévu, un officier-général tué lorsqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle sur un faux bruit, une terreur panique, et mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier ; mais il reste toujours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête et de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui saigna et purgea à propos un homme tombé en apoplexie ; le premier qui imagina de plonger un bistouri dans la vessie pour en tirer un caillou, et de refermer la plaie ; le premier qui sut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étaient sans doute des hommes presque divins, et ne ressemblaient pas aux médecins de Molière.

Descendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes et plus équivoques ; vous voyez des fièvres, des maux de toute espèce qui se guérissent, sans qu'il soit bien prouvé si c'est la

nature ou le médecin qui les a guéris ; vous voyez des maladies dont l'issue ne peut se deviner ; vingt médecins s'y trompent ; celui qui a le plus d'esprit, le coup-d'œil plus juste, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art ; et l'homme supérieur en connaît les finesses. Ainsi la Peironie devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait causé un ulcère, et le mettait en danger de mort ; ainsi Boërhaave devina la cause de la maladie aussi inconnue que cruelle d'un comte de Vassenaar. Il y a donc réellement un art de la médecine ; mais dans tout art il y a des Virgiles et des Mævius.

Dans la jurisprudence, prenez une cause nette, dans laquelle la loi parle clairement ; une lettre-de-change bien faite, bien acceptée : il faudra par tout pays que l'accepteur soit condamné à la payer. Il y a donc une jurisprudence utile, quoique dans mille cas les jugemens soient arbitraires pour le malheur du genre humain, parceque les lois sont mal faites.

Voulez-vous savoir si les belles-lettres font du bien à une nation ; comparez les deux extrêmes, Cicéron et un ignorant grossier. Voyez si c'est Pline ou Attila qui fit la décadence de Rome.

On demande si l'on doit encourager la superstition dans le peuple ; voyez sur-tout ce qu'il y a de plus extrême dans cette funeste matière, la Saint-Barthelemi, les massacres d'Irlande, les croisades ; la question est bientôt résolue.

Y a-t-il du vrai en métaphysique? Saisissez d'abord les points les plus étonnans et les plus vrais ;

quelque chose existe, donc quelque chose existe de toute éternité. Un Etre éternel existe par lui-même ; cet Etre peut n'être ni méchant ni inconséquent. Il faut se rendre à ces vérités ; presque tout le reste est abandonné à la dispute, et l'esprit le plus juste démêle la vérité lorsque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon et un mauvais goût ? Comparez les extrêmes ; voyez ces vers de Corneille dans Cinna :

Octave, ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans Othon :

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content, a-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait ?

Par cette comparaison des deux extrêmes, il est bientôt décidé qu'il existe un bon et un mauvais goût.

Il en est en toutes choses comme des couleurs ; les plus mauvais yeux distinguent le blanc et le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, discernent les nuances qui se rapprochent.

Usque adeò quod tangit idem est ; tamen ultima distant.

ÉZÉCHIEL.

De quelques passages singuliers de ce prophète, et de quelques usages anciens.

On sait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'Alcinoüs, dans l'Odyssée, sur celle du grand-turc, ou de Louis XIV, ne serait pas bien reçu des savans; qui reprendrait Virgile d'avoir représenté le roi Evandre couvert d'une peau d'ours, et accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambassadeurs, serait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens et Juifs sont encore plus différentes des nôtres, que celles du roi Alcinoüs, de Nausica sa fille, et du bon homme Evandre.

Ezéchiel, esclave chez les Chaldéens, eut une vision près de la petite rivière de Chobar qui se perd dans l'Euphrate. On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces et à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes seules, et qui avaient l'esprit de vie ; ces symboles plaisent même à l'imagination : mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger, pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment et de millet, couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria : Pouah! pouah! pouah! mon

ame n'a point été jusqu'ici pollue ; et le Seigneur lui répondit : Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrémens d'homme, et vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache et tous les diamans du grand-mogol sont parfaitement égaux non seulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philosophe ; et à l'égard des raisons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophète, ce n'est pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandemens, qui nous paraissent étranges, ne le parurent pas aux Juifs.

Il est vrai que la synagogue ne permettait pas, du temps de S. Jérôme, la lecture d'Ézéchiel, avant l'âge de trente ans ; mais c'était parceque, dans le chapitre XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son père, et qu'on ne dira plus, les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfans en sont agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec Moïse qui, au chapitre XXVIII des Nombres, assure que les enfans portent l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération.

Ézéchiel, au chapitre XX, fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne sont pas bons*. Voilà pourquoi la synagogue in-

terdisait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des lois de Moïse.

Les censeurs de nos jours sont encore plus étonnés du chapitre XVI d'Ezéchiel : voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, et le Seigneur dit à la fille : Lorsque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru ; j'ai passé, je vous ai vue, j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreilles, et une couronne sur la tête, etc.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passans... Et vous avez bâti un mauvais lieu... et vous vous êtes prostituée jusque dans les places publiques, et vous avez ouvert vos jambes à tous les passans... et vous avez couché avec des Egyptiens... et enfin, vous avez payé des amans, et vous leur avez fait des présens afin qu'ils couchassent avec vous... et en payant, au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe est, telle mère, telle fille ; et c'est ce qu'on dit de vous, etc.

On s'élève encore davantage contre le chapi-

tre XXIII. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appelait Oolla, et la petite Ooliba.... « Oolla a été « folle des jeunes seigneurs, magistrats, cavaliers ; « elle a couché avec des Egyptiens dès sa première « jeunesse... Ooliba sa sœur a bien plus forniqué « encore avec des officiers, des magistrats, et des « cavaliers bien faits : elle a découvert sa turpitude, « elle a multiplié ses fornications ; elle a recherché avec « emportement les embrassemens de ceux qui ont « leur membre comme un âne, et qui répandent leur « semence comme des chevaux... »

Ces descriptions, qui effarouchent tant d'esprits faibles, ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem et de Samarie ; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de Booz avec Ruth, de Juda avec sa belle-fille, ne sont point déshonnètes en hébreu, et le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité ; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on fesait quelque promesse ? c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs seigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliézer met la main sous la cuisse d'Abraham ; Jo-

seph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé *phallum*, pour remercier les dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siècle d'Auguste ? cependant Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale :

Nec metuo ne, dùm futuo, vir rure recurrat.

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre Fulvie.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur ivre ; ce mot, et plusieurs autres dont se servent Horace et d'autres auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expressions d'Ezéchiel. Défesons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature est la même par-tout, et les usages par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amsterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah ! mon ami, dit-il, que nous vous avons obligation ! Vous avez fait connaître toute la sublimité de la loi mosaïque, le déjeûner d'Ezéchiel, ses belles attitudes sur le côté

gauche; Oolla et Ooliba sont des choses admirables; ce sont des types, mon frère, des types qui figurent qu'un jour le peuple juif sera maître de toute la terre: mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui sont à-peu-près de cette force? pourquoi n'avez-vous pas représenté le Seigneur disant au sage Osée, dès le second verset du premier chapitre: « Osée, prends une fille de joie, et « fais-lui des fils de fille de joie ». Ce sont ses propres paroles. Osée prit la demoiselle, il en eut un garçon, et puis une fille, et puis encore un garçon; et c'était un type, et ce type dura trois années. Ce n'est pas tout, dit le Seigneur, au troisième chapitre: Va-t'en prendre une femme qui soit non seulement débauchée, mais adultère; Osée obéit, mais il lui en coûta quinze écus et un setier et demi d'orge; car vous savez que dans la terre promise il y avait très peu de froment. Mais savez-vous ce que tout cela signifie? Non, lui dis-je; ni moi non plus, dit le rabbin.

Un grave sage s'approcha, et nous dit que c'était des fictions ingénieuses et toutes remplies d'agrément. Ah! monsieur, lui répondit un jeune homme fort instruit, si vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'Homère, de Virgile, et d'Ovide; quiconque aime les prophéties d'Ézéchiel mérite de déjeûner avec lui.

ÉZOURVEIDAM.

Qu'est-ce donc que cet Ezourveidam qui est à la bibliothèque du roi de France? C'est un ancien commentaire qu'un ancien brame composa autrefois avant l'époque d'Alexandre sur l'ancien Veidam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shasta.

Respectons, vous dis-je, tous ces anciens Indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, et les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourveidam fut en dernier lieu traduit par un brame, correspondant de la malheureuse compagnie française des Indes. Il me fut apporté au mont Krapac, où j'observe les neiges depuis longtemps; et je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il est mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le consulter verront qu'après plusieurs révolutions produites par l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appelait Adimo, et une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne est-elle prise des livres juifs? les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens? ou peut-on dire que les uns et les autres l'ont écrite d'original, et que les beaux esprits se rencontrent?

Il n'était pas permis aux Juifs de penser que leurs écrivains eussent rien puisé chez les brachmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne

nous est pas permis de penser sur Adam autrement que les Juifs. Par conséquent je me tais, et je ne pense point.

F.

FABLE.

Il est vraisemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à Esope, et qui sont plus anciennes que lui, furent inventées en Asie par les premiers peuples subjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toujours besoin de déguiser la vérité ; on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encore ce détour même est-il dangereux.

Il se peut très bien aussi que, les hommes aimant naturellement les images et les contes, les gens d'esprit se soient amusés à leur en faire sans aucune autre vue. Quoi qu'il en soit, telle est la nature de l'homme, que la fable est plus ancienne que l'histoire.

Chez les Juifs, qui sont une peuplade toute nouvelle (1) en comparaison de la Chaldée et de Tyr ses

(1) Il est prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Palestine que dans un temps où le Canaan avait déja d'assez puissantes villes; Tyr, Sidon, Berith, florissaient. Il est dit que Josué détruisit Jéricho et la ville des lettres, des archives, des écoles, appelée Cariat Sepher; donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

voisines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes semblables à celle d'Esope dès le temps des juges ; c'est-à-dire, mille deux cent trente trois ans avant notre ère, si on peut compter sur de telles supputations.

Il est donc dit dans les juges, que Gédéon avait soixante et dix fils, qui étaient *sortis de lui parce-qu'il avait plusieurs femmes*, et qu'il eut d'une servante un autre fils nommé Abimélec.

Or cet Abimélec écrasa sur une même pierre soixante et neuf de ses frères, selon la coutume ; et les Juifs, pleins de respect et d'admiration pour Abimélec, allèrent le couronner roi sous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs est peu connue dans l'histoire.

Joatham, le plus jeune des frères, échappé seul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes histoires) harangua les Juifs ; il leur dit que les arbres allèrent un jour se choisir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent : mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adressèrent d'abord à l'olivier, et lui dirent : Règne. L'olivier répondit : Je ne quitterai pas le soin de mon huile pour régner sur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux ses figues que l'embarras du pouvoir suprême. La vigne donna la préférence à ses raisins Enfin les arbres s'adressèrent au buisson ; le buisson répondit : « Je régnerai sur vous, je vous offre mon « ombre ; et si vous n'en voulez pas, le feu sortira « du buisson et vous dévorera. »

Il est vrai que la fable pèche par le fond, parce

que le feu ne sort point d'un buisson : mais elle montre l'antiquité de l'usage des fables.

Celle de l'estomac et des membres, qui servit à calmer une sédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, est ingénieuse et sans défauts. Plus les fables sont anciennes, plus elles sont allégoriques.

L'ancienne fable de Vénus, telle qu'elle est rapportée dans Hésiode, n'est-elle pas une allégorie de la nature entière? Les parties de la génération sont tombées de l'Ether sur le rivage de la mer : Vénus naît de cette écume précieuse; son premier nom est celui d'Amante de l'organe de la génération, Philometès : y a-t-il un image plus sensible?

Cette Vénus est la déesse de la beauté; la beauté cesse d'être aimable si elle marche sans les grâces; la beauté fait naître l'amour; l'amour a des traits qui percent les cœurs : il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime; il a des ailes, il vient vite et fuit de même.

La sagesse est conçue dans le cerveau du maître des Dieux sous le nom de Minerve; l'ame de l'homme est un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui se sert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables sont, ou la corruption des histoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en est des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui sont charmans; il en est qui sont insipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été

grossièrement imitées par des peuples grossiers; témoin celle de Bacchus, d'Hercule, de Prométhée, de Pandore et tant d'autres; elles étaient l'amusement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confusément, les firent entrer dans leur mythologie sauvage; et ensuite ils osèrent dire, c'est nous qui les avons inventées. Hélas! pauvres peuples ignorés et ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque chose? Vous n'avez su ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs est celle de Psyché. La plus plaisante fut celle de la matrone d'Ephese.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la Folie, qui ayant crevé les yeux à l'Amour, est condamnée à lui servir de guide.

Les fables attribuées à Esope sont toutes des emblèmes, des instructions aux faibles, pour se garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu savantes les ont adoptées. La Fontaine est celui qui les a traitées avec le plus d'agrément: il y en a environ quatre-vingts qui sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâce, de finesse, quelquefois même de poësie; c'est encore un des avantages du siècle de Louis XIV d'avoir produit un la Fontaine. Il a trouvé si bien le secret de se faire lire, sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui fesaient honneur à ce grand siècle; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce

qui pouvait encore excuser Boileau, c'était le grand nombre de fautes contre la langue et contre la correction du style : fautes que la Fontaine aurait pu éviter, et que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale qui, *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'oût, foi d'animal, intérêt et principal* ; et à qui la fourmi répond : *Vous chantiez, j'en suis fort aise ; eh bien, dansez maintenant.*

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit : *Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor.* Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la *race escarbote, qui est en quartier d'hiver comme la marmote.*

C'était l'astrologue qui se laissa choir, et à qui on dit : *Pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête ?* En effet, Copernic, Galilée, Cassini, Halley, ont très bien lu au-dessus de leur tête ; et le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une charlatanerie très ridicule ; mais ce ridicule ne consitait pas à regarder le ciel, il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de Boileau.

Rien n'est plus insipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière, parceque cette femme avait été contredisante.

Le tribut des animaux envoyé au roi Alexandre est une fable qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoient point d'argent à un roi; et un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un satyre qui reçoit chez lui un passant, ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts, parcequ'il a trop froid; et qu'ensuite en prenant *l'écuelle aux dents* il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très grande raison, et le satyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écrevisse qui reproche à sa fille de ne pas aller droit, et la fille qui lui répond que sa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable.

Le buisson et le canard en société avec une chauve-souris pour des marchandises, *ayant des comptoirs, des facteurs, des agens, payant le principal et les intérêts, et ayant des sergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buisson qui sort de son pays avec une chauve-souris pour aller trafiquer, est une de ces imaginations froides et hors de la nature, que la Fontaine ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens et de chats, *vivant entre eux comme cousins, et se brouillant pour un pot de potage* semble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* est encore pire; l'aigle lui dit qu'elle n'a que faire de sa compagnie, parcequ'elle parle trop. Sur quoi la Fontaine remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroisses*.

Que signifie un milan présenté par un oiseleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ses griffes?

Un singe qui avait épousé une fille parisienne et qui la battait, est un très mauvais conte qu'on avait fait à la Fontaine, et qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables et quelques autres pourraient sans doute justifier Boileau : il se pouvait même que la Fontaine ne sût pas distinguer ses mauvaises fables des bonnes.

Madame de la Sablière appelait la Fontaine *un fablier*, qui portait naturellement des fables comme un prunier des prunes. Il est vrai qu'il n'avait qu'un style, et qu'il écrivait un opéra de ce même style dont il parlait de Janot Lapin et de Rominagrobis. Il dit dans l'opéra de Daphné :

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette
Pouvait sans peur aller au bois seulette :
Maintenant, maintenant les bergers sont des loups.
Je vous dis, je vous dis, fillettes, gardez-vous.
Jupiter vous vaut bien ;
Je ris aussi quand l'amour veut qu'il pleure ;
Vous autres Dieux n'attaquez rien,
Qui sans vous étonner s'ose défendre une heure.
Que vous êtes reprenante,
Gouvernante!

Malgré tout cela, Boileau devait rendre justice au mérite singulier du bon homme (c'est ainsi qu'il l'appelait), et être enchanté avec tout le public du style de ses bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain sublime, un homme d'un goût toujours sûr, un des premiers génies du grand siècle ; et c'est encore un défaut très remarquable dans lui de ne pas parler correctement sa langue. Il est dans cette partie très inférieur à Phèdre ; mais c'est un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laissés : ils sont en grand nombre ; ils sont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement ; ils contribuent même à leur éducation ; ils iront à la dernière postérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les âges ; et ceux de Boileau ne conviennent guère qu'aux gens de lettres.

De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *jansénistes*, une petite secte de cerveaux durs et creux, qui voulurent proscrire les belles fables de l'antiquité, substituer S. Prosper à Ovide, et Santeuil à Horace. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus représenté Iris sur l'arc-en-ciel, ni Minerve avec son égide ; mais Nicole et Arnauld, combattant contre des jésuites et contre des protestans ; mademoiselle Perrier guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de Jésus-Christ, arrivée de Jérusalem à Port-royal ; le conseiller Carré de Montgeron, présentant à Louis XV le recueil des convulsions de S. Médard, et S. Ovide ressuscitant des petits garçons.

Aux yeux de ces sages austères, Fénélon n'était

qu'un idolâtre qui introduisait l'enfant Cupidon chez la nymphe Eucharis, à l'exemple du poëme impie de l'Énéide.

Pluche, à la fin de sa fable du ciel, intitulée l'Histoire, fait une longue dissertation pour prouver qu'il est honteux d'avoir dans ses tapisseries des figures prises des métamorphoses d'Ovide ; et que Zéphyre et Flore, Vertumne et Pomone, devraient être bannis des jardins de Versailles (1). Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'opposer à ce mauvais goût ; et il dit qu'elle seule est capable de rétablir les belles-lettres. (2).

D'autres rigoristes, plus sévères que sages, ont voulu proscrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puérils indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il serait triste pourtant de bruler Ovide, Homère, Hésiode, et toutes nos belles tapisseries, et nos tableaux, et nos opéra : beaucoup de fables, après tout, sont plus philosophiques que ces messieurs ne sont philosophes. S'ils font grace aux contes familiers d'Esope, pourquoi faire main-basse sur ces fables sublimes, qui ont été respectées du genre humain, dont elles ont fait l'instruction ? Elles sont mêlées de beaucoup d'insipidités, car quelle chose est sans mélange ? mais tous les siecles adopteront la boite de Pandore,

---

(1) Hist. du ciel, tome II, page 398.

(2) Voyez l'Apologie de la fable (volume de Poëmes), que nous indiquons à notre cher lecteur, pour le prémunir contre la mauvaise humeur de ces ennemis des beaux arts.

au fond de laquelle se trouve la consolation du genre humain ; les deux tonneaux de Jupiter, qui versent sans cesse le bien et le mal ; la nue embrassée par Ixion, emblême et châtiment d'un ambitieux ; et la mort de Narcisse, qui est la punition de l'amour propre. Y a-t-il rien de plus sublime que Minerve, la divinité de la sagesse, formée dans la tête du maître des dieux ? Y a-t-il rien de plus vrai et de plus agréable que la déesse de la beauté, obligée de n'être jamais sans les Grâces ? Les déesses des arts, toutes filles de Mémoire, ne vous avertissent-elles pas, aussi bien que Locke, que nous ne pouvons sans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'esprit ? Les flèches de l'Amour, son bandeau, son enfance, Flore caressée par Zéphyr, etc. ne sont-ils pas les emblêmes sensibles de la nature entiere. Ces fables ont survécu aux religions qui les consacraient ; les temples des dieux d'Egypte, de la Grèce, de Rome, ne sont plus, et Ovide subsiste. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaisir ; nous aimerons à jamais ces images vraies et riantes. Lucrèce ne croyait pas à ces dieux de la fable ; mais il celébrait la nature sous le nom de Vénus.

Alma Venus, cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras ; per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis, etc.

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout respire, et tout aime ;
Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui regis la terre et le ciel même, etc.

Si l'antiquité dans ses ténèbres s'était bornée à reconnaître la Divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire ? L'ame productrice du monde était adorée par les sages ; elle gouvernait les mers sous le nom de Neptune, les airs sous l'emblème de Junon, les campagnes sous celui de Pan. Elle était la divinité des armées sous le nom de Mars ; on animait tous ses attributs : Jupiter était le seul dieu. La chaîne d'or avec laquelle il enlevait les dieux inférieurs et les hommes, était une image frappante de l'unité d'un Etre souverain. Le peuple s'y trompait ; mais que nous importe le peuple ?

On demande tous les jours pourquoi les magistrats grecs et romains permettaient qu'on tournât en ridicule sur le théâtre ces mêmes divinités qu'on adorait dans les temples ? On fait là une supposition fausse : on ne se moquait point des dieux sur le théâtre, mais des sottises attribuées à ces dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne mythologie. Les consuls et les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement sur la scène l'aventure des deux Sosies ; mais ils n'auraient pas souffert qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de Jupiter et de Mercure. C'est ainsi que mille choses qui paraissent contradictoires, ne le sont point. J'ai vu sur le théâtre d'une nation savante et spirituelle, des aventures tirées de la Légende dorée ; dira-t-on pour cela que cette nation permet qu'on insulte aux objets de la religion ? Il n'est pas à craindre qu'on devienne païen pour avoir entendu à Paris l'opéra de Proserpine, ou pour avoir vu à Rome les noces de Psyché,

peintes dans un palais du pape par Raphaël. La fable forme le goût, et ne rend personne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage sur l'histoire, qu'elles présentent une morale sensible : ce sont des leçons de vertus, et presque toute l'histoire est le succès des crimes. Jupiter, dans la fable, descend sur la terre pour punir Tantale et Lycaon ; mais dans l'histoire, nos Tantales et nos Lycaons sont les dieux de la terre. Baucis et Philémon obtiennent que leur cabane soit changée en un temple : nos Baucis et nos Philémons voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les dieux changent en vases d'or dans Ovide.

Je sais combien l'histoire peut nous instruire, je sais combien elle est nécessaire : mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaissent la politique que dans les livres se souviennent toujours de ces vers de Corneille :

Les exemples récens suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on devait se conduire ;
Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt, un autre est conservé.

Henri VIII, tyran de ses parlemens, de ses ministres, de ses femmes, des consciences et des bourses, vit et meurt paisible. Le bon, le brave Charles I périt sur un échafaud. Notre admirable héroïne Marguerite d'Anjou donne en vain douze batailles en personne contre les Anglais, sujets de son mari. Guillaume III chasse Jacques II d'Angleterre sans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la fa-

mille impériale de Perse égorgée, et des étrangers sur son trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'histoire semble accuser la providence, et les belles fables morales la justifient. Il est clair qu'on trouve dans elles l'utile et l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne sont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laissons-les dire, et lisons Homere et Ovide, aussi-bien que Tite-Live et Rapin Thoyras. Le goût donne des préférences; le fanatisme donne les exclusions.

Tous les arts sont amis, ainsi qu'ils sont divins :
Qui veut les séparer est loin de les connaître.
L'histoire nous apprend ce que sont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

FACILE. (GRAMMAIRE)

FACILE ne signifie pas seulement une chose aisément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du Corrège est facile. Le style de Quinault est beaucoup plus facile que celui de Despréaux, comme le style d'Ovide l'emporte en facilité sur celui de Perse.

Cette facilité en peinture, en musique, en éloquence, en poësie, consiste dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, et qui peut se passer de force et de profondeur. Ainsi les tableaux de Paul Véronèse ont un air plus facile et moins fini que ceux de Michel Ange. Les symphonies de Rameau sont supérieures à celles de Lulli, et semblent moins faciles. Bossuet est plus véritablement éloquent et plus facile que Fléchier. Rousseau,

dans ses épîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité et la vérité de Despréaux.

Le commentateur de Despréaux dit que ce poëte exact et laborieux avait appris à l'illustre Racine à faire difficilement des vers ; et que ceux qui paroissent faciles sont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il est très vrai qu'il en coûte souvent pour s'exprimer avec clarté : il est vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il est vrai aussi qu'un heureux génie produit souvent des beautés faciles sans aucune peine, et que l'enthousiasme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux passionnés de nos bons poëtes sont sortis achevés de leur plume, et paraissent d'autant plus faciles, qu'ils ont en effet été composés sans travail : l'imagination alors conçoit et enfante aisément. Il n'en est pas ainsi dans les ouvrages didactiques ; c'est là qu'on a besoin d'art pour paraître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur dans l'admirable Essai sur l'homme de Pope.

On peut faire facilement de très mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront faciles, et c'est le partage de ceux qui ont, sans génie, la malheureuse habitude de composer. C'est en ce sens qu'un personnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* est une injure pour une femme, et est quelquefois dans la société une louange pour

un homme ; c'est souvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'Atticus étaient faciles ; c'était le plus aimable des Romains. La facile Cléopâtre se donna à Antoine aussi aisément qu'à César. Le facile Claude se laissait gouverner par Agrippine. *Facile* n'est là par rapport à Claude qu'un adoucissement ; le mot propre est *faible*.

Un homme facile est en général un esprit qui se rend aisément à la raison, aux remontrances, un cœur qui se laisse fléchir aux prières, et *faible* est celui qui laisse prendre sur lui trop d'autorité.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

Le mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour signifier l'état d'un soldat à son poste, en faction ; les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque ; les factions vertes, bleues, rouges et blanches.

La principale acception de ce terme signifie *un parti séditieux dans un Etat*. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'est toujours.

Un grand homme et un médiocre peuvent avoir aisément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par son mérite, par la

chaleur et le nombre de ses amis, sans être chef de parti.

Le maréchal de Catinat, peu considéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée sans y prétendre.

Un chef de parti est toujours un chef de faction: tels ont été le cardinal de Retz, Henri duc de Guise, et tant d'autres.

Un parti séditieux, quand il est encore faible, quand il ne partage pas tout l'État, n'est qu'une faction.

La faction de César devint bientôt un parti dominant qui engloutit la république.

Quand l'empereur Charles VI disputait l'Espagne à Philippe V, il avait un parti dans ce royaume, et enfin il n'y eut plus qu'une faction. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI.*

Il n'en est pas ainsi des hommes privés. Descartes eut long-temps un parti en France; on ne peut dire qu'il eut une faction.

C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

FACULTÉ.

TOUTES les puissances du corps et de l'entendement ne sont-elles pas des facultés, et qui pis est, des facultés très ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement, dont personne n'a découvert l'origine?

Quand le président de la faculté de médecine, dans le Malade imaginaire, demande à Thomas Diafoirus, *quare opium facit dormire?* Thomas répond très pertinemment, *quia est in eo virtus dormitiva quæ facit sopire*, parcequ'il y a dans l'opium une faculté soporative qui fait dormir. Les plus grands physiciens ne peuvent guère mieux dire.

Le sincère chevalier de Jaucour avoue, à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former sur la cause du sommeil que de simples conjectures. Un autre Thomas, plus révéré que Diafoirus, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les questions qu'il propose dans ses volumes immenses.

Il est dit à l'article *Faculté* du grand Dictionnaire encyclopédique, que « la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, « on conçoit aisément que cette faculté, excitée par « les impressions que le sensorium vital transmet à « la partie du sensorium commun, détermine l'in« flux alternatif du suc nerveux dans les fibres mo« trices des organes vitaux, pour faire contracter al« ternativement ces organes. »

Cela revient précisément à la réponse du jeune médecin Thomas, *quia est in eo virtus alternativa quæ facit alternare*. Et ce Thomas Diafoirus a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de se ressouvenir du passé, celle d'user de ses cinq sens, toutes nos facultés, en un mot, ne sont-elles pas à la Diafoirus?

Mais la pensée! nous disent les gens qui savent

le secret; la pensée, qui distingue l'homme du reste des animaux !

Sanctius his animal, mentisque capacius altæ.

Cet animal si saint, plein d'un esprit sublime.

Si saint qu'il vous plaira; c'est ici que Diafoirus triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond, *quia est in eo virtus pensativa quæ facit pensare.* Personne ne saura jamais par quel mystère il pense.

Cette question s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne sais s'il n'y aurait pas dans cet abyme même une preuve de l'existence de l'Être suprême. Il y a un secret dans tous les premiers ressorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, et à finir par l'anneau de Saturne et par la voie lactée. Or comment ce secret sans que personne le sût! il faut bien qu'il y ait un être qui soit au fait.

Des savans, pour éclairer notre ignorance, nous disent qu'il faut faire des systêmes, qu'à la fin nous trouverons le secret. Mais nous avons tant cherché sans rien trouver, qu'à la fin on se dégoûte. C'est la philosophie paresseuse, nous crient-ils; non, c'est le repos raisonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philosophie paresseuse vaut mieux que théologie turbulente et chimères métaphysiques.

FAIBLE.

Foible, qu'on prononce *faible*, et que plusieurs écrivent ainsi, est le contraire de *fort*, et non de *dur* et de *solide*. Il peut se dire de presque tous les êtres. Il reçoit souvent l'article *de :* le *fort* et le *faible* d'une épée; *faible* de reins ; armée *faible* de cavalerie ; ouvrage philosophique *faible* de raisonnement, etc.

Le faible du cœur n'est point le faible de l'esprit; le faible de l'ame n'est point celui du cœur. Une ame faible est sans ressort et sans action ; elle se laisse aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur faible s'amollit aisément, change facilement d'inclinations, ne résiste point à la séduction, à l'ascendant qu'on veut prendre sur lui, et peut subsister avec un esprit fort ; car on peut penser fortement, et agir faiblement. L'esprit faible reçoit les impressions sans les combattre, embrasse les opinions sans examen, s'effraie sans cause, tombe naturellement dans la superstition.

Un ouvrage peut être faible par les pensées ou par le style; par les pensées quand elles sont trop communes, ou lorsqu'étant justes, elles ne sont pas assez approfondies; par le style, quand il est dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraisons funèbres de Mascaron sont faibles, et son style n'a point de vie, en comparaison de Bossuet.

Toute harangue est faible, quand elle n'est pas

relevée par des tours ingénieux et par des expressions énergiques; mais un plaidoyer est faible, quand, avec tout le secours de l'éloquence, et toute la véhémence de l'action, il manque de raison. Nul ouvrage philosophique n'est faible, malgré la faiblesse d'un style lâche, quand le raisonnement est juste et profond. Une tragédie est faible, quoique le style en soit fort, quand l'intérêt n'est pas soutenu. La comédie la mieux écrite est faible, si elle manque de ce que les latins appelaient *vis comica*, la force comique : c'est ce que César reproche à Térence :

Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis !

C'est sur-tout en quoi a péché souvent la comédie nommée *larmoyante*. Les vers faibles ne sont pas ceux qui pèchent contre les règles, mais contre le génie; qui dans leur mécanique sont sans variété, sans choix de termes, sans heureuses inversions, et qui, dans leur poésie, conservent trop la simplicité de la prose. On ne peut mieux sentir cette différence qu'en comparant les endroits que Racine et Campistron son imitateur ont traités.

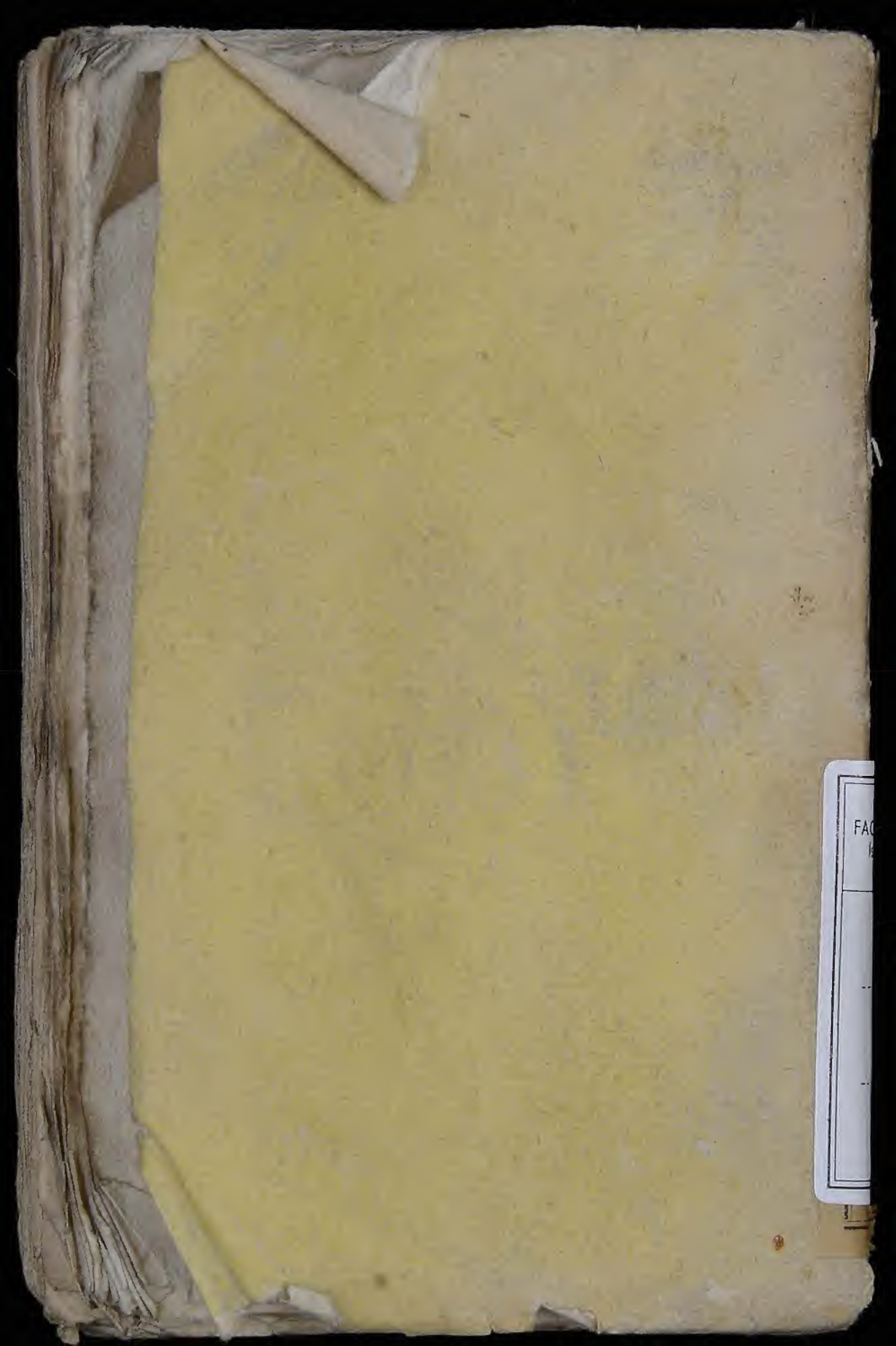
FIN DU TOME VII.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

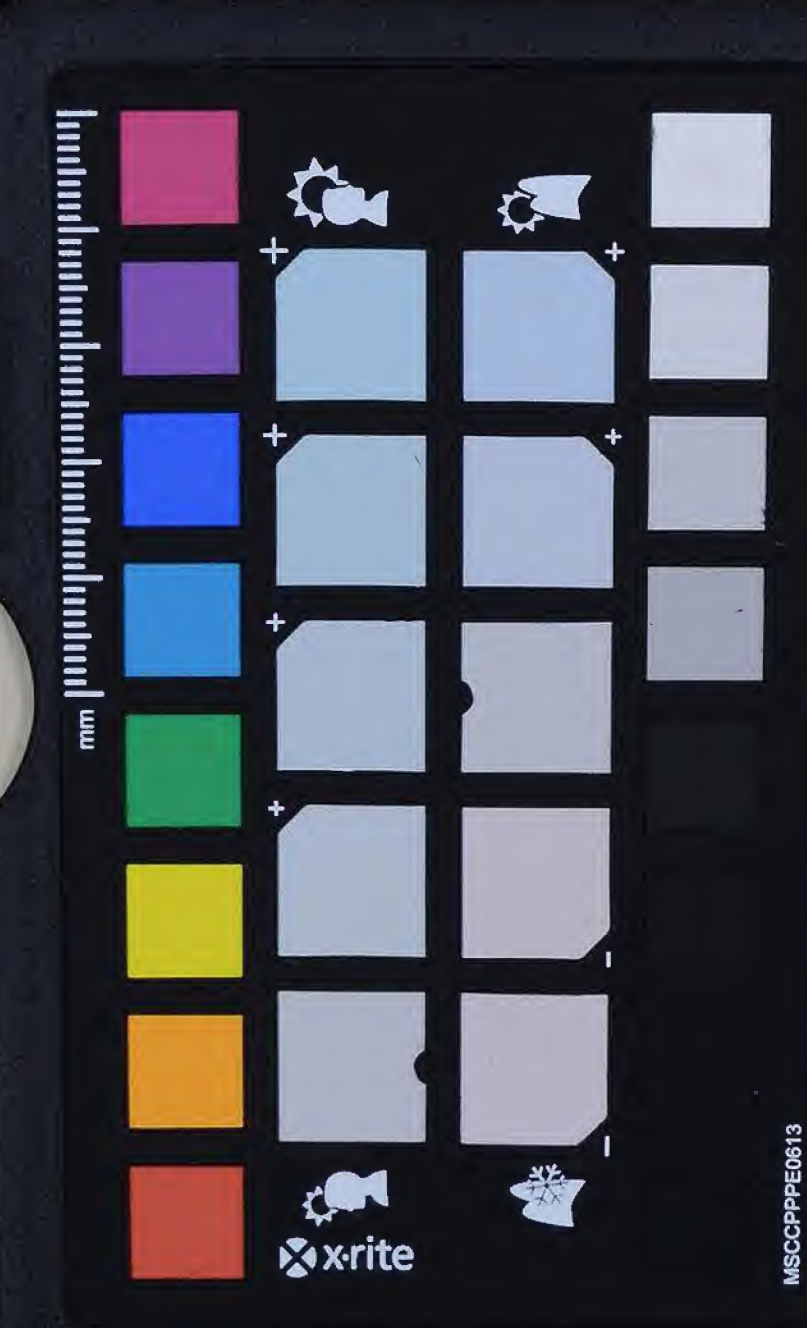
DANS CE SEPTIEME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



ŒUVRES
DE
VOLTAIRE.
Dictionnaire
Philosophique.
Tome VII.
S[illegible]ve.

« cou, ou au sultan venu du Turkestan dans By-
« sance. Ses yeux pouvaient voir l'empire du Négus
« jusqu'à son dernier port Ercoco, et les royaumes
« maritimes Mombaza, Quiloa, et Melinde, et So-
« fala qu'on croit Ophir, jusqu'au royaume de Congo
« et Angola plus au sud. Ou bien de là il voyait,
« depuis le fleuve Niger jusqu'au mont Atlas, les



dire, la fiction de l'Arioste est plus vraisemblable que celle de son imitateur; car en volant, il est tout naturel qu'on voie plusieurs royaumes l'un après l'autre; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que Milton ne savait pas l'optique; mais cette critique est injuste; il est très permis de fein-

